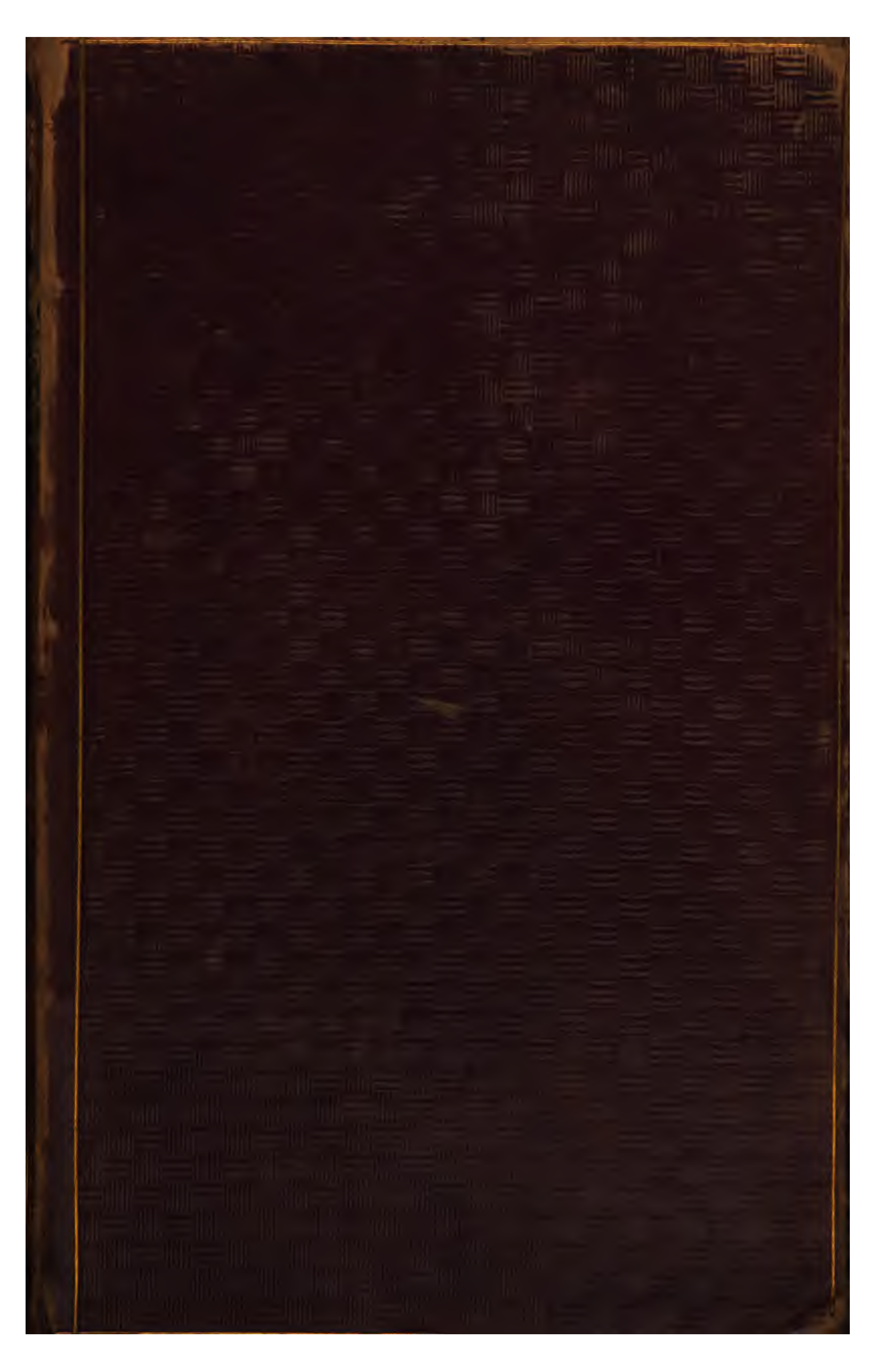
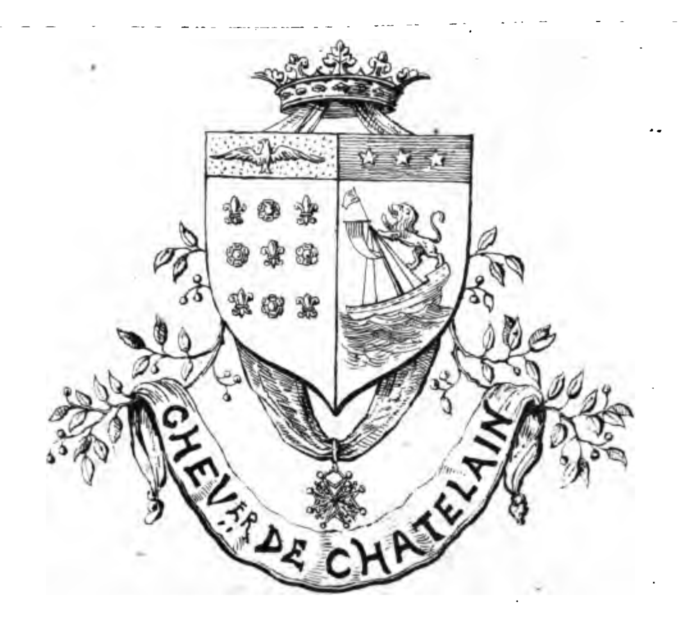
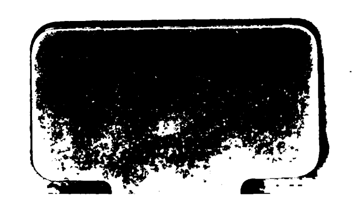



CHEVER DE CHATELAIN



LE

MERCURE DE LONDRES,

PAR

Mr. F. CHATELAIN.

" Melius est ut scandalum oriatur quam ut veritas taceatur."

" Il vaut mieux exciter du scandale que de taire la vérité."



A LONDRES.

CHEZ MR. CHATELAIN, PROFESSEUR DE LITTERATURE FRANÇAISE, AU BUREAU DU MERCURE DE LONDRES, 24, QUEEN STREET, GOLDEN SQUARE.

1826.

De l'Imprimerie de C. Richards, 100, St. Martin's Lane, Charing Cross.

E

LONDRES,

ELAIN.

ut scandalum oriatur quam ut
."

ıx exciter du scandale que de



TTERATURE FRAN-
NDRES, 24, QUEEN

e, Charing Cross.

LE

MERCURE DE LONDRES.

1ère année—No. 1er.—Samedi 25 *Février* 1826.

Le Petit Mercure remercie ses parrains de la généreuse protection qu'ils lui ont accordé pendant l'année qui vient de s'écouler. Fort de cette protection, il quitte aujourd'hui les langes qui l'enveloppaient et prend le nom de *Mercure de Londres*, nom que portait son vénérable ayeul mort dansla capitale même de l'Angleterre, le 25 février 1763.

Le nouveau *Mercure de Londres* tâchera de se rendre en tout digne de son illustre prédécesseur. Ce qu'il peut assurer aux personnes qui lui font l'honneur de le recevoir, c'est que rien ne pourra le corrompre. Ennemi juré du despotisme, il emploiera tous ses moyens à le combattre, et aucun sacrifice ne lui coutera pour parvenir à détroner cet odieux usurpateur de la liberté.

Le secrétaire du Mercure de Londres,
F. Chatelain.

POËSIE.

LE MARI DÉSAPOINTÉ.

Un voyageur venu du fonds de la Turquie
Vantait les mœurs de ce pays,
Et disait: comment les maris
Peuvent prendre, quitter, selon leur fantaisie
Blonde, brune, jeune, jolie
Matin et soir ..... un de la compagnie*
De s'écrier: ô le beau réglement!
Si j'étais là, j'userais largement
De tous mes droits ..... tout beau, répond sa femme,

* C'était M. *Baour*, dit *Lormian.*

Tout beau, monsieur de l'alcoran!
Je vous connais, vous feriez sur mon âme
Dans un sérail, un bien pauvre sultan.
F. CHATELAIN.

FRAGMENT

d'une comédie en 3 actes, intitulée : *Les Contrariétés*, reçue depuis 1820, au premier théâtre français.

Sylvain, au service de Valcour, vient de quitter ce dernier, sur les avis de Lise, sa maîtresse, pour devenir valet de Médor, oncle de Lucile, jeune veuve, dont Valcour est amoureux. Le but de Sylvain en entrant au service de Médor, est de se rapprocher de Lise, qui la menacé de tout son ressentiment, s'il ne lui obéissait ponctuellement.

Le monologue suivant ouvre le deuxième acte. Le théâtre représente une place publique ; d'un coté l'hotel de Médor, de l'autre celui de Valcour.

SYLVAIN.

(il a endossé la livrée de Médor et porte sous son bras celle de Valcour.)

Je l'ai donc déserté, cet ancien domicile,
Si bon, si favorable à mon humeur tranquille,
Où dans l'oisiveté s'engraissant à loisir,
Ma paresse a long-tems trouvé le vrai plaisir!
Là, pour mes torts, un maître indulgent et paisible,
Au pardon demandé fut toujours accessible;
Pour le moindre service, il était généreux
Aussi ma probité le servit de son mieux :
Lorsque certains *quidams* trompaient sa vigilance,
D'abord à l'intendant, j'en donnais connaissance :
Il est vrai qu'au logis, marmiton, cuisinier,
Se disaient : " Le benet connait peu le métier!"
Mais ils aimaient au fond mon air, ma gentillesse,
Et tous, jusques au chien me faisaient politesse.
Las ! il n'est plus ce tems ! Et mon maitre nouveau,
Par le travail peut-être endurcira ma peau!
Peut-être que sortant d'une maigre cuisine,
A l'office les plats feront piteuse mine!
Peut-être aussi qu'un vin aigrelet ou grossier
Va pour tout vertu m'écorcher le gosier,
Et qu'il faudra noyer l'apprêté du Surène,
Dans un bain copieux d'eau trouble de la Seine! . . . .
Ah! c'en est trop! Sylvain est un sot, un oison,
S'il ne rentre sur l'heure en sa douce maison;

Tu le peux, mon ami, vois cette soubre veste,
De ton bonheur passé seul et précieux reste,
Ce n'est point il est vrai, la perle des habits,
Mais, puisqu'il te fut cher, écoute ses avis:
Il semble qu'il te dise en son muet langage,
" Eh! de m'abandonner, Sylvain, tu n'es pas sage,
" Deux ans tu me me portas, t'ai-je foulé le dos?
" As-tu maigri sous moi? N'ai-je point du repos
" Répandu sur tes jours le baume salutaire?
" Ne t'ai-je point doté d'un honnête salaire?
" N'as-tu pas avec moi soustrait ces vins fameux,
" Dont le goût parfumé t'égalait presque aux Dieux!
" Mais hélas! au buffet nos fréquentes visites,
" Pourquoi les rappeller, ingrat, quand tu me quittes!
" Non, ferai-je, parbleu . . . . rejetons à l'instant
" Ce maudit juste-au-corps, son poids est accablant....
Et tandis que personne ici ne nous surveille*
Et que Lise . . . . . quel mot a frappé mon oreille!
Lise! qui veut de moi, sous ce nouvel habit!
Lise! pour qui je sens un si vif appétit!
Lise! que dira-t-elle? en me voyant paraitre,
Portant, comme autrefois, les couleurs de ce maitre
Rejeté par Lucile, on ne sait trop pourquoi;
(Mais, caprice de femme est pour nous une loi,
Dont le but au plus fin, voilé par le mystère,
Commande le respect sous peine de déplaire);
Lise, va m'en vouloir, m'assaillir, m'accabler,
Me haïr†.... oh! grands Dieux!.... ce mot me fait trembler!
Plus de combats .... et toi, toi mon antique idole,
A Lise, à mon amour, permets que je t'immole;
Chère Casaque, adieu!.... puisse mon successeur
Appréciant tes dons, mériter son bonheur!

F. CHATELAIN.

SONETTO.

Trahit sua quemque voluptas.

Sui rami gareggiar l'Uccello gode;
Nel mare il Pesce ognor guizzante pasce;
Rugge il Leon nel bosco ov'egli nasce;
Nel buco il Topo si trastulla e rode;

Latrante è il Cane sulla soglia e prode;
La Serpe fischia dove ottien le fasce;
Sul pollaio e nel nido, in cui rinasce,
Chicchirichì del Gallo spesso s'ode;

---

* (Il tire une manche.) † (Il remet sa manche.)

Il Cavallo nitrisce in prati bei;
L'Aquila ama fissar del sol la face;
Cercan l'oscuro i soli Pipistrei;

Ciascuno infine al genio suo compiace;
Ed Io imbecille Bufal non sarei,
Se non facessi pur quel che mi piace?

S. Arrighi, *Professore di Letteratura e lingua italiana.*

ACADÉMIE FRANÇAISE.

Lemercier.

M. Lemercier est le chef de cette école qui médite une révolution dramatique, laquelle parait aujourd'hui aussi inévitable que la révolution politique l'était en 1788; la civilisation qui chaque jour fait des progrès immenses, donne de plus en plus au siècle le goût du positif et du vrai, et nous approchons du moment où la tragédie, avec son classique appareil, va s'exiler du théâtre; car on est bien las de pleurer, *dans les formes*, sur de vieux héros ampoulés. Le peuple qui a crié *plus de privilèges, plus de Bastille*, criera plus *d'unités*, plus *d'Aristote*, et les jeunes novateurs lui offriront sur nos théâtres, au milieu des convulsions de l'académie, des catastrophes récentes, ou contemporaines, dans lesquelles le crime et la vertu parleront le langage de la nature et de la vérité. Ce besoin d'innover, d'une part, et d'applaudir, de l'autre, est en ce moment si universellement senti, qu'un théâtre national et romantique, s'il s'urgissait tout-à-coup porterait un coup mortel aux autres théâtres. *Les martyrs de Souli*, que M. Lemercier vient de livrer à l'impression, tragédie écrite d'après les idées nouvelles, releverait infailliblement de leurs ruines les deux théâtres français. En vain objecterait-on que, les entraves une fois otées, les auteurs dramatiques se jetteraient dans d'horribles écarts; eh! le public ne serait-il pas toujours là pour faire justice de ces écarts? les mêmes sifflets qui s'acharnent si souvent et depuis si long-tems contre des tragédies bien classiques, ne puniraient-ils pas aussi l'auteur extravagant qui aurait abusé de sa mission? Il y aurait toujours les mêmes élémens de chûte et de succès, et le public y gagnerait plus de jouissance.

On peut dire que cette révolution dramatique est depuis long-tems la pensée dominante de M. Lemercier: fasse le ciel qu'il ne meure pas comme Moïse, en vue de la terre promise! il semble qu'il n'ait fait son *Agamemnon* que pour prouver à ses adversaires qu'il eut pu, comme un autre, créer de bonnes tragédies grecques et romaines, si la mission spéciale de son génie ne l'eut appellé hors des sentiers battus. Voici ce qu'il écrivait en 1789 aux rédacteurs de la *décade philosophique*.

" J'espère offrir bientôt au public une comédie achevée depuis " un mois; elle porte le titre de *Pinto*. Mon soin, en la composant,

" a été de dépouiller une grande action de tout ornement poëtique
" qui la déguise, de présenter des personnages parlant, agissant
" comme on le fait dans la vie, et de rejeter le prestige, quelque-
" fois infidèle, de la tragédie et des vers. Heureux, après m'être
" efforcé dans *Agamemnon* à prouver mon respect pour les lois de
" Melpomène, si je pouvais ouvrir une route nouvelle au théâtre,
" où l'on suit trop souvent les ornières des chemins battus."

NÉPOMUCÈNE-LEMERCIER.

Pinto révéla à la France un genre dramatique tout nouveau; cette comédie, si remarquable, si empreinte d'originalité, fut accueillie avec enthousiasme. Son succès aurait dû accélérer les progrès du genre; mais les avocats du classique étaient alors si nombreux et si puissans que *Pinto* fut bientôt oublié. Sa réputation s'est pourtant toujours conservée dans la mémoire des gens de goût; on relit toujours avec admiration, puisqu'il n'est pas permis de la revoir, cette œuvre du génie, où les évènemens politiques sont présentés sous un aspect comique, où chaque personnage parle le langage de sa situation, où le peuple joue un rôle, où les masses agissent, où une grande conspiration enfin se trâme sans que les principaux héros dérobent aux spectateurs les acteurs d'un rang subalterne.

La tragédie d'*Agamemnon*, qui avait fondé la réputation de M. Lemercier, avait été d'abord jouée en 1797 ;] mais les évènemens politiques de l'époque ne permettaient pas alors aux littérateurs et au public de juger du mérite d'une tragédie: elle fut reprise quatre ans après, et cette reprise fut une vraie première représentation; des critiques acerbes attaquèrent *Agamemnon*, de grands éloges y répondirent. On reprochait à M. Lemercier d'avoir construit le plan de sa tragédie sur une intrigue dégoutante de débauche, et d'avoir gâté *Alfieri* en le copiant. On censurait même la poësie, qu'on trouvait en général barbare et rocailleuse. Le tems a fait justice de ces critiques: *Agamemnon* est resté comme un modèle d'imitation de la simplicité grecque. L'intrigue horrible d'Egiste et de Clytemnestre, parfaitement conduite, amène naturellement la catastrophe du dénoûement. Le rôle de Cassandre est une belle création; les critiques dont nous avons parlé prétendaient que cette Cassandre était ridicule avec ses prédictions, qui ne trouvaient que des incrédules; mais il nous semble que c'était le sort de la malheureuse Cassandre, telle que l'antiquité nous l'a donnée de faire des prédictions, et de ne rencontrer jamais que des esprits sourds.

Nunquam credita Teucris.

M. Lemercier n'a jamais mieux fait qu'*Agamemnon;* c'est, de ses tragédies, la seule qui soit restée au théâtre et qu'on y applaudit toujours. Il faut, à M. Lemercier, une école et un théâtre nouveaux ; son génie est trop à l'étroit dans l'école ancienne. Sans

cesse tourmenté par le besoin d'innover, et de faire du beau et du vrai; il a pris, dans les annales modernes, un magnifique sujet de tragédie, *les martyrs de Souli:* cette tragédie n'a pu être représentée, mais elle a obtenu, à la lecture, un succès de vogue. M. Lemercier s'y est élévé à une immense hauteur de philosophie et de talent: la poësie en est naturelle sans être triviale; les caractères principaux en sont largement tracés; le rôle tout nouveau de *Cristol,* colonel nègre, qui parle créole, a paru bizarre à quelques gens trop délicats; mais les gens raisonnables conviendront qu'un créole ne peut parler que le langage de son pays, et qu'il aurait été ridicule de le faire parler autrement: faisons des vœux pour qu'un pareil ouvrage soit représenté sur la premiére scène française.

Un évènement malheureux a failli dernièrement enlever M. Lemercier aux lettres, et à l'amitié; les suites n'en ont pas été fâcheuses, et la France n'a pas eu a déplorer la perte d'un homme qui unit le plus beau talent au caractère le plus sublime.

LE FRANC PARLEUR.

Note *du rédacteur du Mercure de Londres.*

De nos brillans jardins les stériles ormeaux
Courbent servilement leurs timides rameaux;
Mais le chêne nourri dans la forêt sauvage
Porte jusques aux cieux son superbe feuillage.

Tel est M. Lemercier. Sa noble indépendance ne s'est jamais démentie. Son génie ne pouvait être mieux et plus dignement apprécié que par l'honorable écrivain qui a bien voulu nous envoyer le bel article que l'on vient de lire. Cet article n'est pas le seul que nous ayons reçu de Paris. Les plus estimables littérateurs nous en ont déjà envoyé plusieurs que nous publierons successivement. Par leurs soins, *Le Mercure de Londres,* va devenir le refuge de tout ce que la capitale de la France possède de plus distingué dans les lettres, les sciences et les arts.

Notre nouveau journal, *Le flambeau,* exclusivement consacré à la politique, paraîtra toujours dans le mois d'avril prochain. On souscrit d'avance à Paris chez Mr. Lemière, No. 42, rue St. Augustins; et à Londres, au bureau de notre journal.

F. CHATELAIN.

LITTÉRATURE FRANÇAISE.

LE PETIT ERMITE,

OU

Tableau des mœurs françaises; tiré de l'Ermite de la Chaussée d'Antin, etc. de Mr. JOUY, suivi de notes et précédé d'une notice par *L. T. Ventouillac,* éditeur des classiques français. Londres: *S. Low,* Lamb's Conduit-street; J. Booker, 61, New Bond-street; et au bureau de notre journal.

(1er article.)

La notice que Mr. Ventouillac a consacré à la vie et aux ouvrages de Mr. Etienne Jouy est écrite avec chaleur, précision et clarté. L'auteur y fait une comparaison qui nous a paru très juste entre l'Ermite de la chaussée d'antin, le *Rambler* de Johnson et le *Spectator* d'Addison et de Steele. Nous partageons sa manière de voir sur tous ces points, seulement nous croyons qu'admirateur zélé de notre Ermite, il a jugé trop favorablement la tragédie de *Sylla*; cette tragédie a dû une grande partie de son succès au jeu sublime de notre grand tragédien Talma, et à l'époque où elle a été représentée; ou nous nous trompons beaucoup, ou la postérité cassera le jugement qu'en a porté Mr. Ventouillac.

Cette critique une fois faite, nous n'avons que des éloges à donner à l'éditeur du Petit Ermite, le choix fait par lui des principaux morceaux qui ont le plus contribué à la gloire de M. Etienne Jouy, atteste un discernement fin, et un goût épuré. Dans le premier volume dont nous nous occupons seulement aujourd'hui, nous avons distingué le chapitre ayant pour titre *Les Tartuffes*. On y trouve le portrait suivant tracé de main de maître:

LE TARTUFFE DE FRANCHISE.

Mérange est un homme grand*, au front découvert, à la figure vermeille et arrondie: son geste est brusque, ses manières sont ouvertes, quelquefois bourrues; il court à vous du plus loin qu'il vous voit, vous prend la main et vous la secoue à vous démettre le poignet. Sur quelque chose que vous l'interrogiez, sa réponse commence toujours par ces mots: *à vous parler franchement*..... avec lui, jamais de complimens, jamais d'éloges à craindre; c'est un vrai quaker: il déteste la flatterie, et, quand à la politesse, il répète à tout propos que la vérité est dans le cœur. Si par hazard on a quelque intérêt à démêler avec lui, " il s'en rapporte entièrement à vous, car il n'entend rien aux affaires," et c'est pour cela qu'il vous renvoie à son avoué, le plus avide et le plus chicaneur de tous les hommes. Sa bourse est toujours au service de ses amis, ce qui fait qu'elle est ordinairement vide; mais s'il ne peut vous obliger lui-même, du moins s'empresse-t-il de vous indiquer un honnête usurier, auquel il a recours lui-même au besoin. Maintenant, comment se fait-il qu'avec un caractère de franchise si bien établi, Mérange n'ait pas un ami, pas un connaissance qui ne se plaigne d'avoir été sa dupe? *à vous parler franchement*, à mon tour, c'est que Mérange n'est rien moins que ce qu'il parait; sous ces dehors agrestes, sous ces perfides apparences d'un bourru bienfaisant, il cache une âme basse, un cœur sec et un esprit rusé: en un mot, *c'est un tartuffe de franchise.*

* Il y a daus l'ouvrage: " Mérante est un *grand* homme:" c'est sans-doute par erreur que l'adjectif *grand* a été placé avant le substantif. Quoi de plus petit qu'un Tartuffe!

Après cette citation, nous ne saurions passer sous silence *Le genre sentimental*, *Une noce à la Courtille*, *La loterie*, où la plus saine morale découle sans affectation, non sous la forme austère de la triste vieillesse, mais sous l'aimable enjouement de la folâtre jeunesse; *Les six étages d'une maison de la rue St. Honoré*, tableau de mœurs local, parfaitement dessiné, et *l'enterrement d'une jeune fille* épisode délicieux, capable d'arracher des larmes à celui qui serait le plus inaccessible aux émotions si douces de la sensibilité.

Nous ne doutons pas que le Petit Ermite, dont le prix est très modique, ne devienne bientôt l'ornement des bibliothèques des plus charmantes Ladys.

Honneur à M. Ventouillac! c'est servir sa patrie que d'en faire connaitre les richesses à la nation la plus digne de les apprécier.

F. Chatelain.

LES QUATRE SOURDS.

Un berger, affecté de surdité, gardait son troupeau à peu de distance de son hameau; un taléyary* était à couper de l'herbe pour sa vache sur les bords d'un ruisseau voisin. Le berger va le trouver et le prie d'avoir l'œil sur son troupeau durant le court espace de tems nécessaire pour aller déjeûner. Cet homme, qui n'était pas moins sourd que le berger, répondit à celui-ci d'un ton de colère: " Quel droit as-tu sur l'herbe que je viens de couper? " faut-il que ma vache jeûne et que tu nourisses tes brebis à ses " dépens? Va te promener et laisse-moi tranquille!" Il accompagna cette apostrophe d'un geste de main expressif, que le berger prit pour une marque de consentement à ce qu'il demandait. En conséquence il se hâta de déjeûner et de retourner près de ses moutons; son premier soin fut d'en vérifier le nombre; ravi de plaisir en voyant qu'il n'en manquait aucun, il s'écria: " Voilà " un brave homme, que ce taléyary! c'est la perle des gens de " son espèce." Le berger avait dans son troupeau une brebis boiteuse, mais fort bonne d'ailleurs; il la charge sur ses épaules, et la portant au valet de village, il lui dit: " Tu as eu bien soin de " mon troupeau durant mon absence; tiens, voilà une brebis dont " je te fais présent." Le taléyary voyant près de lui cette brebis boiteuse, s'écria avec beaucoup de vivacité: " Pourquoi m'accuses- " tu d'avoir cassé la jambe à ta brebis? Je jure que depuis ton " départ je n'ai pas bougé de la place où tu me vois—Elle est " bonne et grasse, répartit le berger; tu pourras t'en régaler avec " ta famille et tes amis."—Je t'ai déjà dit, réplique le taléyary en " colère, que je n'ai pas approché de tes moutons, et tu continues " de m'accuser de t'en avoir estropié un. Retire-toi, sinon je te " frapperai."

Ils étaient sur le point d'en venir aux mains, lorsque par hasard un cavalier vint à passer près d'eux. Ils l'arrêtèrent, et saisissant la bride de son cheval, ils lui exposèrent chacun à leur manière

* *Valet de village.*

le sujet de leur dispute, en le prenant pour arbitre. Le cavalier était encore plus sourd qu'eux, et n'avait pas entendu un seul mot de ce qu'ils lui avaient dit. " J'avoue, leur répondit-il, que ce cheval " ne m'appartient pas ; je l'ai trouvé comme abandonné sur la " route, j'étais pressé, et je suis monté dessus pour aller plus vite. " Vous appartient-il ? prenez-le, et laissez-moi continuer mon " chemin, car je n'ai pas de tems à perdre." Le berger et le taléyary, s'imaginant chacun à part soi que le cavalier donnait gain de cause à son adversaire, se mirent à crier plus fort qu'auparavant l'un contre l'autre. Sur ces entrefaites, un vieux brahme qui passait leur parut plus propre à terminer leur querelle. Ils l'arrêtent donc, et l'invitent à décider lequel d'entre eux à tort ; le brahme, aussi sourd qu'eux tous, leur répondit: " Oui, oui, je vous " entends ! c'est ma femme qui vous à envoyés pour empêcher " mon départ, et m'engager à retourner chez moi ; mais mon " parti est pris et vous ne réussirez pas. La connaissez-vous, ma " femme ? c'est un véritable démon ! Il m'est impossible de vivre " plus long-tems avec une pareille furie !" Tandis qu'il criaient ainsi tous les quatre à tue-tête sans pouvoir s'entendre, le cavalier vit de loin des gens qui s'avançaient à grands pas ; craignant que ce ne fussent les maitres du cheval qu'il avait dérobé, il descendit bien vite et prit la fuite. Le berger songeant qu'il se faisait tard, se hâta de rejoindre son troupeau. Le taléyary retourna vers son tas d'herbe, et apercevant auprès la brebis boiteuse, il la chargea sur ses épaules et l'emporta chez lui ; quant au vieux brahme, il continua sa route jusqu'à une chauderie, (salle de justice) voisine, où il s'arrêta pour passer la nuit. Le repos et le sommeil tempérèrent sa colère et sa mauvaise humeur contre sa femme. Le lendemain matin les brahmes de son village, parens et amis vinrent le joindre, achevèrent de le calmer et le déterminèrent à retourner à la maison.

LE PETIT FILS DE D'ANIÈRES.

DIORAMA.

LA CHAPELLE DE ROSLYN ET LA VILLE DE ROUEN.

Nouvelle exposition.

La nouvelle exposition du Diorama n'est pas moins intéressante que celles qui l'ont précédé. La chapelle de Roslyn, peinte par M. Daguerre, est un véritable chef-d'œuvre : il nous semble impossible de porter l'illusion à un plus haut dégré de perfection.

La fondation de la chapelle de Roslyn, attribuée à William St. Clair, prince d'Orkney et Duc d'Oldenbourg, remonte à l'année 1446. Elle faisait partie du chateau de Roslyn, dont il ne reste aujourd'hui que des ruines. Ces ruines magnifiques, sont devenues un *rendez-vous* de plaisirs pour les habitans d'Edinbourg et de ses environs.

La chapelle de Roslyn s'appellait autrefois: *La chapelle du milieu du bois.* Le genre gothique de son architecture est un des plus curieux qui existe en Europe. Chaque colonne est ornée d'emblêmes différents, le jardin, qu'on apperçoit dans le fonds forme une perspective enchanteresse surtout lorsque paraît le soleil, *esclave tributaire du génie de M. Daguerre.*

Cet effet de soleil est admirable. On a peine à concevoir comment la teinte de la peinture a pu être ménagée au point de prêter, presque au même instant, une couleur différente à une toile peinte. La réflection du soleil sur la porte qui se trouve au milieu de la chapelle, sur le feuillage qui passe à travers les vitreaux délabrés et qui rajeunit à la lueur de l'astre vivifiant, le souffle léger du zéphir qui semble balancer mollement les arbres verts apperçus dans le fond, tout porte dans l'âme une émotion si douce, si vraie, qu'on a besoin de toute sa raison pour ne pas se croire dans les lieux mêmes, si ingénieusement représentés; car plus on regarde le tableau, et plus il cesse d'être un tableau.

En examinant la chapelle de Roslyn, on se demande quelle peut avoir été la cause de la différence qui existe entre l'ordre d'architecture du premier pilier et les autres piliers. Ce premier pilier forme une colonne torse d'une hardiesse surprenante. Si l'on en croit une vieille chronicle, l'entrepreneur chargé de la construction du monument ayant reçu de Rome un modèle exactement semblable à la colonne torse, n'aurait point voulu croire à la réalité d'un pareil genre d'architecture et serait parti pour la capitale de l'empire romain dans le dessein de vaincre l'incrédulité de sa raison par le témoignage de ses yeux. Pendant son voyage, son *surveillor*, enflammé à la vue d'un modèle aussi beau, aurait entrepris le travail et l'aurait terminé avec tant de bonheur, qu'à son retour l'entrepreneur, poussé par un mouvement de jalousie insurmontable, aurait tué aux pieds de la colonne même, l'imprudent auteur de cette merveilleuse improvisation. Cette version, quoique répandue dans le pays parait fabuleuse; il est plus naturel de penser que la colonne torse fut élévée en l'honneur du fondateur de l'édifice; c'est aussi l'avis de *Slezer* qui dans son *théatrum scotiæ*, (fol. p. 36, édition de Londres 1693,) rectifie l'erreur accréditée en substituant à la dénomination de *the apprentice's pillar,*" donnée à la colonne torse, celle plus raisonnable de "*the Prince's Pillar.*"

Une cérémonie religieuse qui a eu lieu le 18 mai 1820 et pour laquelle on avait été forcé de tendre des tapisseries, la plupart des vitreaux étant brisés par la main du tems, a occasionné le dégat que l'on remarque. L'artiste, à qui rien n'échappe, a su nous en faire pressentir la cause en laissant encore* un poteau et des cordes. Quelques dalles cassées, de l'eau que l'humidité continuelle a amassé aux pieds d'un des piliers, rendent l'illusion complette. Il y a quelques siècles M. Daguerre eut été poursuivi comme sorcier, de nos jours, il est admiré comme un

* à la gauche du spectateur.

génie créateur, comme un génie sublime: pour moi je ne puis définir l'effet que produit sur mon âme les magiques conceptions de ce divin artiste, et je n'exprime que faiblement encore mon admiration en disant que je regarde M. Daguerre comme le *Buffon* de la peinture, puisque semblable à celui de Buffon, son génie égale la majesté de la nature.

De Roslyn à Rouen le trajet est un peu long, reposons-nous lecteurs, dans quelques jours, je vous rendrai compte de mon voyage dans la patrie du grand Corneille.

F. CHATELAIN.

THÉATRE FRANÇAIS.

La petite ville, Mes derniers vingt sous, Les précieuses ridicules.*

Ce que fut Epaminondas pour sa patrie, Laporte semble l'être pour le théâtre français; la prospérité de ce théâtre est attachée à ses destinées: que le général thébain nous pardonne toutefois la comparaison.

Laporte a été charmant dans toute la soirée de lundi. Dans *la petite ville*, tableau de mœurs si original, il a déployé un excellent comique dans le personnage de François Rifflard. Si nous devenions *Pâris*, et que nous eussions à donner la pomme soit à Made Degligny, soit à Melles Délia et St. Ange, pour le talent dont chacune de ces dames a fait preuve dans les rôles de Nina Vernon, de Mdme Guibert et de Mdme de Sennerville, nous couperions la pomme en trois parties, ce serait la seule manière de sortir d'embarras en ne cessant pas d'être justes. Pélissié a bien joué le rôle de Delisle; Darcy et Melle Brochard, contre leur coutume, ont bien rendu leurs rôles. Eugêne mérite également des encouragemens, il a été drôle dans le domestique *François.* A l'exception d'un citoyen nommé Morambert, Eugêne était sans-contredit l'acteur le plus mauvais de toute la troupe l'an dernier; aujourd'hui c'est différent. Parmi ces Messieurs, il en est jusqu'à 3 que je pourrais nommer, qui n'ont d'autre avantage sur Eugêne que de se croire supérieurs à lui.

De la gaité de l'esprit dans les couplets et le dialogue, une aimable philosophie dans les pensées, des caractères variés, et beaucoup d'adresse et de mérite dans la conduite de l'action sont les traits distinctifs du joli vaudeville qui porte le titre de *Mes derniers vingt sous.* Comme nous pensons que cette pièce sera de nouveau représentée, nous en donnons une analyse succincte.

* Quelques personnes croiraient faire une faute grave, si elles n'écrivoient le mot sou de la manière suivante: *sol.* Quant à nous, nous pensons qu'il faut, en écrivant, se rapprocher le plus qu'il est possible de la prononciation; aussi écrivons-nous *sou* et non *sol*, par la même raison que nous écrivons anglais, français, et non anglois, françois. F. CHATELAIN.

Prosper, clerc d'huissier, en voulant préserver de leur ruine complète de braves gens tombés dans les griffes de son patron, a encouru sa disgrâce, et se trouve, comme il le dit lui même, ***sur le pavé***. Son petit pecule consiste en un billet de 1000 francs et une pièce de 20 sous; n'oubliez pas lecteurs. Que fera-t-il de ces 1000 francs? La rente que me procurera cette somme, se dit-il à lui-même, est loin d'être suffisante à ma subsistance, si j'allais jouer! ..... De deux choses l'une, ou je perdrai, ou je gagnerai ..... si je perds, je me fais soldat, si au contraire la fortnne me sourit, je deviens proprietaire. Sur ces entrefaites, Rose, jolie bouquetière, aussi fraîche que le nom quelle porte, se présente à ses yeux, et lui offre un bouquet qu'elle l'engage à lui acheter. Il le voudrait bien, mais le peut-il? Il n'a qu'un billet de 1000f. et 20 sous; sur le billet Rose ne pourra lui rendre, et les 20 sous sont une somme trop modique pour lui être offerte. Pour sortir d'un embarras si grand, il commande à la bouquetière un bouquet de 20 francs, lui donne rendez-vous à la même place en lui promettant de venir prendre le bouquet au sortir de la maison de jeu, dans laquelle il va entrer. Rose lui fait quelques remontrances sur le tort qu'il a d'entrer dans un semblable lieu, mais sa résolution est invariable. Devenu amoureux de Rose, il est décidé à s'unir à elle et à en faire ou une grande dame, ou une vivandière, selon que la fortune le secondera ou le rebutera. Il entre donc dans la fatale maison. Mme Martin, mère de Rose, qu'un court entretien avec Prosper a déjà disposé en faveur de ce jeune homme, arrive, escorté de M. Lambin. Ce Monsieur Lambin est clerc du commissaire, il vient pour faire cesser le jeu, et s'il en est tems encore, sauver le malheureux Prosper. On devine ce qui arrive: M. Lambin qui a pour maxime ce précepte d'Horace : "dans tout ce que tu fais hâte-toi lentement," va entrer dans la maison de jeu, juste au moment où Prosper en sort. Prosper a tout perdu, mais en perdant son argent, il n'a rien perdu de sa gaité philosophique et le gousset vide, il nargue encore le destin. Il ne me reste rien, dit-il en se fouillant; si fait! reprend-il, j'ai encore 20 sous, qu'en ferai-je! encore s'il y avait ici quelque malheureux! Allons! qui veut 20 sous! ..... Et ce disant, il apperçoit ***un bureau de loterie***. Il y porte ses derniers 20 sous, et les place sur un quaterne. A peine a-t-il pris son billet, que Rose arrive avec son joli bouquet. Chagrin de Prosper, partagé par la sensible Rose. Prosper la force d'accepter le billet de loterie, lui promettant de lui remettre les 19f. de surplus sur ce qu'il doit recevoir pour prix de son engagement. Rose prend le billet, mais Mme Martin qui survient, n'est pas d'humeur à se contenter d'un pareil gage. Elle court chez le commissaire pour porter sa plainte, les deux amants se désolent, soudain Mme Martin accourt précipitamment le billet .... le billet est sorti, mais que résulte-t-il de cette circonstance? Ami, lecteur, tu nous accuserais de

te couper la satisfaction, si nous te le disions. Ce que nous pouvons te dire, sans crainte d'être démentis, c'est que la pièce est jouée avec un ensemble parfait par Prosper Laporte, Mme Martin Degligny, et Rose St. Ange; nous pouvons te dire aussi que Préval, qui depuis un an a fait des progrès sensibles tire un parti étonnant du petit rôle de Lambin.

Les précieuses ridicules ont terminé le spectacle, qui avait attiré affluence prodigieuse de spectateurs. Laporte a rendu le personnage de Mascarille avec talent. Nous pouvons assurer qu'il ne peut y avoir au premier théâtre français de Paris un costume plus beau que celui que portait M. le Marquis. Délia, St. Ange, Sidalie ont agi de leur mieux pour faire goûter au public cette pièce qui est un des *Agésilas* de notre immortel Moliére.

La vérité nous force à dire qu'à l'une des soirées précédentes, Melle Sidalie dans le rôle de Mme Bernard, du voile d'Angleterre, et dans celui de la bourguignonne des Cuisinières s'est montrée très bonne actrice. Nous avons à signaler, dans cette dernière pièce la présence de Mme Laporte sous les traits de Catherine.

X.

BRISQUET.

Ce qui devrait un peu dégoûter de la gloire, c'est qu'elle peut devenir le partage des bêtes comme celui des héros. Bucéphale est presque aussi connu qu'Alexandre; le chien de Montargis balance la réputation de Mazarin, et peut-être dans cent ans, parlera-t-on autant de Munito que de S.M. Charles X.

Brisquet, ce cheval de M. de Corbière serait digne d'avoir un Quint-Curce pour historien. A la vérité, il n'a pas une tête de bœuf, comme le coursier du roi de Macédoine, mais une tête bretonne en vaut bien une autre.

Noble Alfane, rapide Bayard, vous eûtes le bonheur d'être chantés par l'Aristote! Allons, M.M. les poètes du jour, montez votre lyre en l'honneur de Brisquet. Peut-être avec ce titre, obtiendrez-vous cinquante francs, du pain et un grenier. Que faut-il de plus à des hommes de lettres?

Nous avons vu, *de nos yeux vu*, un nouveau Rossinante, monté par un nouveau chevalier de la triste figure.* Quelle noblesse, quelle grâce, quelle dignité dans les deux personnages! Eh bien, la moitié de ce tableau est encore vivante. Brisquet rappelle, par le maintien, la légèreté et quelques traits de caractère, le nouveau Rossinante. Je le rencontrai un jour sur la route de Paris à Rennes; il portait tristement son maître, qui paraissait un peu soucieux.

---

* C'était précisément le jour de l'entrée de Charles X dans la capitale des Gaules.

Ce superbe coursier qu'on voyait autrefois
Plein d'une ardeur si noble obéir à sa voix,
L'œil morne, maintenant, et la tête baissée,
Semblait se conformer à sa triste pensée.

Ils retournaient en Bretagne. La situation du cheval et du cavalier était si pittoresque que je voudrais les voir encore tous deux prendre le même chemin. F. CHATELAIN.

THÉATRE ANGLAIS.

COVENT-GARDEN.

The French Libertine.

Est-ce une comédie? est-ce une tragédie? non, c'est une pièce *tragi-comique.* Il faut tout le talent des principaux acteurs pour la faire supporter. L'intrigue en est atroce. Voir un ami employer toutes les plus belles protestations de dévouement pour séduire la femme de son ami est une chose odieuse qui rappelle trop l'infâme conduite du comédien Kean. Le bon goût des Anglais s'est manifesté dans cette occasion, *the French Libertine* a été reçu avec la plus grande froideur, cependant il n'est guère possible de rendre mieux que C. Kemble le personnage du Duc de Rougemont, et la comtesse de Fleury n'a qu'à s'applaudir d'avoir pour interprète Mrs. Chatterley.

Le mariage de Figaro suivait cette pièce jeudi dernier. Cherubin Mrs. Chatterley, et Suzanne Mme Vestris s'y sont fait justement applaudir. Quant à Figaro Duruset, il a assez bien chanté, mais nous doutons qu'il ait jamais vu Figaro sous les traits de Debégnis ou de Pellégrini, il serait inexcusable alors d'avoir rendu aussi nonchalamment le personnage du malin Barbier.

F. CHATELAIN.

Miss Foote est engagée à Drury lane pour 34 représentations.

THÉATRE DE L'OPÉRA.

LE BAL CHAMPETRE, *divertissement de M. D'Egville.*

Le cadre de ce tableau est simple. Les danses en sont gracieuses. Les costumes magnifiques. Les pas bien réglés. Un des plus remarquables est celui dansé par Coulon, Melles Brocard et Fleurot. Le pas Russe entre Théodore et Pauline est aussi très gracieux, il a été répété au milieu des bravos universels. Nous reparlerons de ce divertissement qui a eu un succès complet. X.

THÉATRE FRANÇAIS.

Lundi 27. *Un moment d'imprudence*, comédie en 3 actes, *Ninette à la cour*, vaudeville en 2 actes, et *les Gascons*, vaudeville en 1 acte.—Jeudi 2 mars. *M. Deschalumeaux*, opéra bouffon.

De l'Imprimerie de C. Richards, 100, St. Martin's-lane, Charing-Cross.

LE

MERCURE DE LONDRES.

PAR

Mr. F. CHATELAIN.

1ère année—No. 2me.—Samedi 4 *Mars* 1826.

POËSIE.

Le rat a la lunette d'approche.

Fable.

De deux bons yeux, on doit se contenter,
Lunettes, lorgnons, c'est sottise;
Ce point veut-on le contester?
J'en appelle à témoin mon rat et sa méprise.

Au verger d'un savant, dans le creux d'un noyer,
Un rat avait pris domicile;
C'était un sur et doux asyle:
Outre que l'arbre hospitalier,
Doyen de ceux du voisinage,
Etait respecté pour son âge;
Il produisait encor plus qu'arbre du canton:
Quel heureux gîte pour raton!
Rien n'y troublait sa jouissance,
Il se croyait le favori des Dieux,
Et se vantait de prévoyance,
Contre un vieux chat, hôte des mêmes lieux,
Dont les ruses jamais n'avait trompé ses yeux;
Cependant il fut pris . . . . Comment? . . . . par ignorance.

Sur un banc du verger, raton voit l'instrument
Qui servait au patron pour lire au firmament:
" Oh! oh! dit-il, cette machine,
" Est talisman, je le divine;
" Le jour, la nuit, à chaque instant,

" Le maître la visite et le maitre est savant;
" D'où je tire la conséquence,
" Que la machine a le don de science.
" La consultant, je deviendrai docteur,
" Et de ma nation la gloire et le sauveur:
" Surtout point de miséricorde,
" Périsse l'engeance des chats!
" Tous ont mérité le trépas,
" Et le moins pour eux: .... c'est la corde."
Et ce disant, il saute sur le banc,
Consulte la lunette, et, dans une gouttière
Voit le chat, qui, lassé d'appeller sa commère,
Sommeillait, ou faisait semblant
De sommeiller .... " quoi! dit-il, en fuyant,
Et regagnant sa retraite au plus vîte;
" Un chat! .... plus gros qu'un éléphant!
" Cruel destin! notre race est proscrite,
" Et dévolue à ce géant!"

De son coté, dormait-il, l'autre sire?
Non, mais à dessein, clignant l'œil,
Il assurait son point de mire:
A peine il voit le rat prompt comme un écureuil,
S'enfuir; qu'oubliant sa compagne,
L'amour, et ses tendres émois,
Rodilard se met en campagne,
Saute de toits en toits,
De muraille en muraille
Parvient jusqu'au verger, s'y blottit à l'écart,
Et patient, attend ripaille,
Ou de l'adresse, ou du hazard.

Pour notre rat, rêvant à l'aventure,
Honteux de sa frayeur,
Il se disait: " au chat j'ai fait par trop d'honneur,
" En le comparant en grosseur
" A la géante créature
" Dont une trompe est la parure:
" Pour rectifier notre erreur,
" Mettons le nez à la fénêtre,
" Un éléphant n'est point un être
" Qui puisse échapper à des yeux
" Aussi bons que les miens, dont je rends grâce aux Dieux."
Voilà le rat en sentinelle,
Aux crénaux de sa citadelle,
Regardant derrière, devant,
De tous cotés .... point de chat éléphant ....
" Quoi! dit-il, moi, qui de dangers sans nombre,

" Me suis tiré ; moi, général des rats,
" J'aurais lâché pied devant l'ombre
" D'un monstre qui n'existe pas !
" Ah ! retournons à la machine,
" En esprit fort, il faut que j'éxamine
" L'illusion de son miroir,
" De m'effrayer, il n'a plus le pouvoir."

Vers l'instrument, l'imprudent se hazarde,
Y porte l'œil, et par mégarde,
Se trompe de coté . . . . . le chat en ce moment,
Faisait un premier mouvement,
Et, pour ne pas manquer sa proie,
En chasseur exercé se glissait lentement:
Raton, en jette un cri de joie ;
" Grâce à Jupin, dit-il, le garnement
" Avec peine
" Se traine,
" Voilà des Dieux le juste châtiment !
" Qu'il est menu ! sans raillerie,
" Il irait bien de compagnie
" Avec belette et sourisseau,
" S'il en avait le long museau ?
" Plus de ruse, plus d'escapade,
" Pauvre bête, elle est bien malade !"

A ces mots, Rodilard, d'un bond
Vous attrape le rodomont
Et sous sa dent le met en marmalade.

Lequel était le plus malade ?

Faibles esprits, à qui la passion,
Prête aujourd'hui sa vision,
Vous jugez trop à la légère
D'un grain qui semble loin de vous,
N'en riez pas ; il porte le tonnère
Qui vous atteindra de ses coups.

F. Chatelain.

ACADÉMIE FRANÇAISE.

Monsieur François.

" Ah ! l'on ne sait que trop que sous la tyrannie
" Il faut voiler son âme, étouffer son génie
" Eteindre sa pensée, immoler à la peur
" Jusques au bien public passion d'un grand cœur."

Ces jolis vers sont tirés du poëme des Vosges de M. François de la ville de Neufchateau. L'auteur semble les avoir pris pour

règle de conduite, car depuis l'âge le plus tendre, il a constamment voilé son âme, étouffé son génie, éteint sa pensée et immolé à la peur, *la passion d'un grand cœur*, le bien public.

Voltaire, dans une de ces lettres flatteuses, écrites dans un moment de bonne humeur, aux jeunes gens qui lui adressaient leurs premières productions, appelle Monsieur François, son successeur; si par hazard, on a le courage de parcourir les œuvres du prétendu M. de Neufchateau, on remarquera qu'il a tiré un triste parti du magnifique héritage légué à M. François. Ses vers, dont nous venons de donner un échantillon .... on les lui a pardonnés une quarantaine d'années en faveur de sa jeunesse ; pourquoi ne les lui pardonnerions-nous pas aujourd'hui en faveur de sa vieillesse !

F. CHATELAIN.

DE L'INFLUENCE DES MACHINES A VAPEUR

SUR LA PROSPÉRITÉ PUBLIQUE.

Description de leur appareil.—Leurs principaux usages.—Leur effet probable à la guerre.—Leur influence sur la navigation et l'industrie.

L'INTRODUCTION des machines à vapeur et leur application aux différentes branches de l'industrie, ont causé une révolution si importante dans les manufactures et dans les arts, que nous croyons faire une chose agréable à nos lecteurs de France en leurs présentant un exposé, clair et simple, des phénomènes qui résultent de cette admirable invention. On ne les connait guères en France que de *réputation*, et ils sont un peu, parmi les français, comme ces mines du Méxique et du Pérou, dont tout le monde parle, et què peu de personnes ont vues. Lorsque la connaissance en sera plus répandue, leurs avantages seront mieux appréciés et l'on se demandera peut-être, avec étonnement, pourquoi la France possède à peine 3 ou 400 de ces machines, tandis qu'ici en Angleterre on les compte par milliers. Offrons d'abord une description succinte de l'appareil principal.

Il consiste en un large cylindre, qui reçoit un fort piston du même diamêtre, comme dans la pompe foulante. La vapeur est fournie par une vaste chaudière, d'où elle s'introduit dans le cylindre au moyen d'une ouverture, qui peut se fermer à volonté. La force de la vapeur* soulève le piston auquel est adapté un long lévier, qui sert à mettre en mouvement une pompe, une manivelle, un mécanisme quelconque. Parvenu à une certaine hauteur, le piston ouvre, dans la partie supérieure du cylindre, une soupape qui laisse entrer une petite quantité d'eau froide: la vapeur est à

---

* On sait que cette force est due à la *tension* de la vapeur, qui cherche à occuper un espace 1700 fois plus considérable que celui de l'eau dont elle émane.

l'instant condensée, le vide s'opére dans le cylindre, et le piston chargé de la pression atmosphérique, redescend pour être soumis de nouveau à l'action de la vapeur. Il remonte et redescend ainsi continuellement avec une force proportionnée à la quantité et à la tension de la vapeur qui lui est appliquée. Une machine dont le cylindre a 30 pouces de diamêtre et dont le piston frappe 17 coups par minute, équivaut à la force de 40 chevaux travaillant jour et nuit,* et elle consomme 11,000 livres de charbon en 24 heures.

On conçoit maintenant sans difficulté les diverses applications de ce puissant appareil: le lévier adapté au piston, peut faire mouvoir toutes sortes de mécanismes, depuis le plus simple jusqu'au plus compliqué. L'illustre *Watt*, auquel l'Angleterre reconnaissante vient d'élever une statue, est le premier qui ait donné à la machine à vapeur, cette flexibilité qui permet d'en retirer d'aussi grandes services. On peut l'en regarder comme le véritable inventeur. Avant lui, quelques anciens et plusieurs modernes avaient observé les résultats pratiques de la tension de la vapeur; mais c'est à Watt qu'appartient tout l'honneur de les avoir appliqués à la mécanique et d'en avoir armé la main de l'homme. On ne sait ce qu'on doit le plus admirer du génie ou de la patience de cet utile citoyen, lorsqu'on étudie avec soin l'histoire des machines à vapeur; j'en ferais volontiers juges mes lecteurs par eux-mêmes, si la nature de cet article et le défaut d'espace ne m'interdisaient les détails purement techniques. Il suffira de dire qu'au moment où je parle, le pouvoir de l'appareil de Watt équivaut, en Angleterre seulement, à la force de 500 mille chevaux, ou selon le docteur *Ura*, de cinq millions d'hommes.

Cette prodigieuse machine, parvenue aujourd'hui à une très haut dégré de précision, de souplesse, et de régularité, soulève des vaisseaux de ligne, sert à forger des ancres, à filer le coton et la soie, à broder la mousseline et à façonner tous les métaux. Par elle, le génie de l'homme exploite dans les entrailles de la terre ses nouvelles conquêtes; il brave sur mer les vents contraires, et les calmes, plus redoutables encore; il remonte les rivières les plus rapides, et il rend à la vie les contrées les plus disgraciées de la nature. Des villes entières lui doivent toute leur existence: Birmingham, Manchester, Leeds, Preston, Glasgow, sont là pour l'attester. L'Amérique étonnée reçoit avec transport ce présent de l'ancien monde: le Mississipi, l'Ohio, la Chésapeak, et même l'Orénoque, l'on vu paraitre sur leurs rives.

J'entends dire quelquefois que l'industrie et la mécanique étouffent la poësie et n'ont rien de ce charme séduisant attaché aux grandes choses. N'est-ce point un beau spectacle que celui d'un vaisseau à vapeur, excité par le feu, et *semblable à un être animé*, lorsqu'il

* C'est-à-dire, à 120 chevaux travaillant 8 heures par jour.

s'avance majesteusement sur la cîme des vagues, et qu'il brave, appuyé sur ses ailes rapides, leur fureur impuissante! n'avons-nous pas des expressions à créer, pour peindre ces chars mobiles obéissant au char qui les entraîne et qui les guide, en traçant sur leur route un sillon de fumée! Et qu'a-t-il fallu pour obtenir ces merveilles? *un peu d'eau, un cylindre, et quelques léviers!* lorsqu'on réfléchit qu'avec ces faibles moyens, on est parvenu à augmenter la production d'une manière presque illimitée, qu'on a rapproché les distances les plus considérables, et préparé à l'humanité entière un avenir plus doux, une existence plus heureuse; n'y a-t-il rien dans tout cela, qui puisse faire battre le cœur d'un poëte!

Considérés sous un rapport plus sévère, les résultats de la découverte de Watt confirment ce bel aphorisme de Bacon: "LE SAVOIR EST UNE PUISSANCE." " En effet, la machine à vapeur parait destinée à balancer l'influence des gros vaisseaux de guerre: elle échappera à leurs lourdes manœuvres, et rendra leur fuite en cas de défaite, extrêmement difficile. Elle leur aura dérobé la foudre, comme Franklin *ravit le feu du ciel*, et l'on pourra dire aussi de Watt, qu'il *arracha le sceptre aux tyrans*, puisqu'il aura rendu les mers libres. Son appareil, tout puissant, offre déjà aux industries de toutes les nations des communications promptes et faciles; on n'a qu'à suivre de l'œil les magnifiques paquebots qui croisent entre Londres et Calais, le Hâvre et Southampton, Brighton et Dieppe, pour juger de l'avenir par le présent. Bientôt sur ces merveilleuses embarcations, les Suisses iront visiter l'Angleterre et les villes Anséatiques: on dira le port de Bâle comme on dit le port de Bristol et celui de Hambourg; on naviguera sur le Rhin, comme on se promène en bateau à vapeur sur les lacs des Alpes, de l'Écosse et de l'Amérique.

Hâtez-vous donc, Français! partagez avec vos voisins d'outremer l'héritage de Watt. *Les découvertes du génie sont le patrimoine de l'espèce humaine toute entière*, vous y avez des droits incontestables, vous qui avez produit tant d'hommes de génie! Que les machines à vapeur ne courent pas seulement sur la Seine, de Paris à St. Cloud, pour amuser les oisifs de votre capitale; qu'elles vivifient vos manufactures, vos mines si riches et *si mal* exploitées; que vos ouvriers fassent connaissance avec elles, et raisonnent sur leur construction comme ils le font chaque jour ici et en Écosse; alors vous verrez bientôt les districts les moins populeux de notre belle patrie, se couvrir d'heureux habitans; La Sologne, Les landes, l'Auvergne, les départemens qui manquent de cours d'eau pour leurs fabriques ou de routes pour leurs débouchés, renaîtront à l'industrie; alors vous tirerez quelque parti de l'immortelle découverte au moyen de laquelle, les Anglais, par le seul secours des machines actuellement en exercise dans

leur pays, *ont prouvé* qu'ils pourraient remuer les pyramides d'Égypte en moins de 5 heures.

A. B. ANTI-IGNORANTIN.

MONSIEUR BAOUR LORMIAN.

En lançant contre les romantiques l'épigramme dont nous rendons compte ci-après, M. Baour, a trouvé, dans le camp de ses ennemis, un continuateur de Lebrun qui lui a décoché le trait suivant:

Il est un temple obscur, gothique, suranné
Où quarante immortels brûlent quarante cierges
Devant neuf vieilles sœurs au visage fané:
Baour de ces neuf sœurs est l'amant fortuné:
On dit qu'elles sont toujours vierges
Et je n'en suis pas étonné.

LE SÉCRÉTAIRE DE MADAME BAOUR.

POËSIE.

LE CLASSIQUE ET LE ROMANTIQUE, *dialogue; par M. Baour Lormian.*

On me demande quelquefois si je tiens pour le romantisme; je réponds que je n'en sais rien, et je prie les questionneurs de m'expliquer ce que c'est que le romantisme, afin que je sache si j'en suis partisan ou non. Entre-t-il dans tous les genres de poësie, dans l'épopée, la tragédie, la comédie, le poëme héroïque, l'ode, l'épigramme, &c.? Quelle est sa forme et son caractère? quels sont ses règles, ses limites dans chacun de ses genres; qu'on veuille bien faire une liste où l'on écrira: *Les romantiques sont ceux qui, &c.*, qu'on terminera ainsi: *par exemple, dans tel ouvrage,* A *suit telle marche, et V s'est asservi à telle autre, en traitaut le même sujet.* Alors je pourrai me décider; *fiat lux.* je ne vois pas clair dans les ténèbres.

Sur ce que l'on s'enquiert si je suis admirateur de Lamartine, et l'on m'en lit quelques pièces, où tout est vrai, énergique, pris dans la nature et chaudement inspiré, et je m'écrie comme Voltaire (qu'on me passe la modestie du trait:) Beau! très beau! en soit l'auteur qui voudra! Exploitant alors mon enthousiasme, on veut que je m'extasie sur *une main qui savoure une feuille*.... j'éclate de rire, on m'accuse d'abord de me contredire et de juger diversement le même écrivain, comme s'il dépendait de moi que tous ses ouvrages fussent également bons! et puis, autre accusation on me dit: *que je veux comprimer l'élan du siècle* ...... Ah! ah! dans ce siècle où l'on *savoure avec la main,* on *flaire*

sans-doute, *avec le ventre*, on *se mouche* par *l'oreille* et l'on *écoute* avec *le nez* . . . . . absurde! absurde au plus haut des superlatifs! mais un moment, *risum teneatis*, écoutez:

Le calme aërien qui *serpente* en ces lieux.
. . . . Un sort plein de faveur
A doté mes destins d'un luth *vierge et rêveur.*
Mais le tems, *vieux de jours*, sur son horloge antique,
Ne *vibrait* point encor mon heure poëtique,
Et sur le Pinde encor *je flottais* à m'asseoir . . . . .
. . . . Le soleil sur la tour crénelée
De ses derniers rayons sème l'or *expirant.*
Les ombres s'allongeaient, couraient *l'une après l'une*. . . . .*
. . . . quant tout-à-coup la lune
Ronde et large *surgit* au milieu des brouillards,
Et verse au *bleu* gazon *l'argent* de ses regards.
Que mon nom *luise* égal dans ce double univers.

Et tandis que je tiens en main cette satire où Mr. Baour Lormian a su réunir sans fatiguer ses lecteurs, une foule de traits ridicules de ses adversaires, je saute de page en page, et ma gaité va *crescendo* à chaque impertinence nouvelle de nos tudesques néologistes, et, m'enflammant bientôt de l'indignation de l'auteur, je m'écrie avec lui aux imprudents novateurs des fadaises que je viens de citer:

Et que sont vos écrits? l'opprobre du Parnasse.
Qu'y trouve-t-on? des mots vides et boursoufflés
Tout honteux de se voir l'un à l'autre accouplés.

Raisonnable, correcte, piquante, agréable à lire, la satire de Mr. Baour pourrait être plus variée; en certains endroits plus poëtique . . . . au reste, beaucoup de personnes prétendent que Mr. Baour n'a jamais eu en rien une vocation bien déterminée, et qu'après avoir fait feu sur un camp, il y va quelquefois charger ses armes pour tirer contre l'autre; ainsi que pourront s'en convaincre ceux de nos lecteurs qui voudront lire les articles que nous avons consacré à Mr. Baour dans le journal que nous avons publié l'an dernier sous le titre *du Petit Mercure.*

F. CHATELAIN.

Na. Au prochain No. notre dernier article sur le PETIT ERMITE *et la traduction d'un des plus beaux morceaux de* CHILDE-HAROLD.

X.

ROYAUME D'ANGLETERRE.

EXTRAIT DES LETTRES-PATENTES ROYALES, ACCORDÉES LE 26 FÉVRIER 1825.

GEORGE IV, *par la Grâce de Dieu, Roi des Royaumes unis de la Grande-Bretagne et d'Irelande, Défenseur de la Foi; à tous ceux qui ces Présentes verront, Salut:*

---

* *l'une après l'une.* Voyez M Delamartine, mort de Socrate.

Attendu que le Chevalier Joseph de Mettemberg, Médecin, ancien Chirurgien-Major dans les Armées Françaises, nous a humblement exposé par sa Requête, qu'il a inventé une Préparation végétale, mercurielle et spiritueuse, à laquelle il a donné le nom de ***Quintescence anti-psorique*** ou ***Eau de Mettemberg;*** et aussi une Méthode particulière de l'employer, par absorption cutanée, pour agir par crises naturelles, comme un Remède spécial et révulsif-externe, et comme un Cosmétique médical; qu'il en est le premier et le véritable Inventeur, et que ce Spécifico-Cosmétique n'a jamais été mis en usage par aucune autre personne quelconque, à sa connaissance ou croyance. En conséquence le Pétitionnaire nous ayant prié humblement de vouloir bien lui accorder gracieusement, ainsi qu'à ses exécuteurs testamentaires, administrateurs et ayans cause, nos Lettres-Patentes Royales, sous le Grand Sceau de notre Royaume Uni, qui leur confèrent l'usage, le bénéfice et l'avantage exclusif de ladite invention, en Angleterre, dans le pays de Galles, et dans la ville de Berwick-sur-le-Tweed, ainsi que dans toutes nos Colonies et plantations étrangères; et ce pour le terme de quatorze ans, conformément au Statut établi et fixé en pareil cas: Et voulant encourager tous les arts et toutes les inventions qui peuvent tendre au bien public, il nous plait de condescendre gracieusement à la Requête du Pétitionnaire. Nous faisons donc savoir que par notre grâce spéciale, ***science certaine,*** et par un effet de notre libre volonté, nous avons donné et accordé, comme par ces présentes nous donnons et accordons, pour nous, nos héritiers et successeurs, audit Chevalier Joseph de Mettemberg, ses exécuteurs testamentaires et ayans cause, notre licence spéciale, plein pouvoir, seul privilège, et autorité, à l'effet par ledit Chevalier Joseph de Mettemberg ses exécuteurs testamentaires, administrateurs et ayans cause, et chacun d'eux, par lui-même et eux-mêmes, ou par ses ou leurs députés, serviteurs ou agens, ou tels autres que ledit Chevalier Joseph de Mettemberg, ses exécuteurs testamentaires, administrateurs ou ayans cause, auront agréés, soit pour un terme fixe, soit pour la durée entière du nombre d'années ci-dessus mentionné, de faire légitimement usage de ladite invention, la mettre en pratique et la vendre dans notre dit Royaume de la Grande-Bretagne et d'Irlande, appelé Angleterre, dans notre pays de Galles et dans notre ville de Berwick-sur-le-Tweed, comme aussi dans toutes nos Colonies et Plantations étrangères, de la manière que le dit Chevalier Joseph de Mettemberg, ses exécuteurs testamentaires, administrateurs et ayans cause le jugeront convenable. . . . .

Par Ordre du Sceau Privé,
Signé SCOTT.

Note *du rédacteur du Mercure de Londres.*

Puisque le roi d'Angleterre a accordé à M. le chevalier Joseph

de Mettemberg des lettres patentes pour le *cosmétique* dit de *Mettemberg,* PUISQUE même faveur à été accordée à mon dit sieur de Mettemberg pour l'usage du dit cosmétique et par le roi de France et par le roi d'Espagne *qui, dit-on, est connaisseur,* et qui plus est par le roi de Prusse, nous croyons devoir—nous *Mercure de Londres,* recommander à nos lecteurs un cosmétique médical dans lequel nous entrons pour quelque chose. Nous sommes intérieurement convaincus que ce cosmétique est bon *et verè dignum et justum est, æquum et salutare, nos semper et ubique gratias agere,* et il est véritablement de notre devoir, et il est tout-à-fait juste, il est équitable et salutaire de rendre grâces en tout tems et en tous lieux *à ce divin cosmétique,* PARTICULIÈREMENT *adapté à la* LOTION PHOPHYLACTIQUE *ou préservative, à l'usage de la toilette* HYGIÉNIQUE, *et à la cure* des affections *partielles* de la peau; c'est pourquoi nous prions nos lecteurs d'unir leurs voix à la notre pour répéter en chœur:

" *Sain, sain, sain* est le cosmétique de M. Mettemberg;
" Jupiter, Vénus, Minerve même et le bel Apollon en eussent fait
" usage pour leurs toilettes ou leurs maladies respectives, louons-
" le, et béni soit celui qui nous l'apporte."

Nous sommes, nous aimons à le répéter, réellement persuadés de l'efficacité du susdit cosmétique, car le témoignage de 4 rois, dont 2 ont de l'esprit comme 4,* ne saurait être suspect.

F. CHATELAIN.

ABDICATION

DE S.M. CHARLES X ROI DE FRANCE.

D'après des avis certains,† nous sommes autorisés à croire que Charles X ne célébrera point cette année l'anniversaire de sa fête, *comme roi de France.* Sa Majesté à l'exemple de *Constantin,* abdique la royauté et se démet volontairement de toutes fonctions dans l'état. Ce n'est point un empire qui succède à un royaume. Les Français sont las de tyrannie.—Nous sommes les premiers à annoncer un si heureux changement. L'empire des prêtres est anéanti pour jamais! . . . . VIVE LA NATION FRANÇAISE! *vive la liberté! vive la républiqne!* . . . .

F. CHATELAIN.

POËSIE ITALIENNE.

LA MORTE.

Morte che sei tu mai? Primo dei damni
L'alma vile e la rea ti crede e teme;

---

* Les deux autres rois sont les doubles de *Charles le simple.*

† Nous les tenons d'une personne attachée au cabinet du roi.

E vendetta del ciel scendi ai tiranni,
Che il vigile tuo braccio incalza e preme:
  Ma l'infelice, a cui de' lunghi affanni
Grave è l'incarco, e morta in cuor la speme,
Quel ferro implora troncator degli anni,
E ride all' appressar dell' ore estreme.
  Fra la polva di Marte, e le vicende
Ti sfida il forte che ne' rischi indura;
E il saggio senza impallidir ti attende.
  Morte, che se' tu dunque? Un' ombra oscura,
Un bene, un male, che diversa prende
Degli affetti dell'uom forma e natura. M.

THÉATRE DE L'OPÉRA.

Vive la vérité quand même! . . . .

Londres, le 4 mars, 1826.

A M. le rédacteur du **NOUVEAU FIGARO** ***à Paris.***

Voici des nouvelles de l'opéra de Londres, lisez, je vous prie, ce qui suit:

PREMIÈRE REPRÉSENTATION de *Teobaldo e Isolina*, grande *mystification* en deux grands actes, avec accompagnement de piano par il *Cavaliere Morlacchi.*

" C'est un grand avantage d'être *Castra*, dit un jour le public " de l'opéra de Londres, mais il ne faut pourtant pas en abuser."

Ce jour, M. Figaro, il n'y a pas de longues années, qu'il est enseveli dans le sablier du tems, car c'était le 25 du mois dernier *id est*, il y a 8 jours à minuit, immédiatement après la représentation de *Teobaldo e Isolina* que s'est tenu cet impertinent propos.

Je vous avoue, M. Figaro, que je ne connaissais ni le maitre de Chapelle de sa gracieuse Majesté, monsieur le roi de Saxe, il signor Morlacchi, ni son chétif enfant, il signor Teobaldo. Je me procure le libretto, j'y vois d'abord une notice sur la vie et les ouvrages de l'auteur. *Il poeta in campagna, Enone e Paride, La principessa per ripiego; le avventure d'una Giornata*, sont, si j'en crois la notice, de petits chefs-d'œuvre; mais tous ces chefs-d'œuvre ne sont rien en comparaison de *Teobaldo e Isolina*, opéra qui a lui tout seul, a procuré à son auteur une réputation européenne, en excitant une admiration générale. Puis, ajoute la dite notice:* " *The composition has sufficient merit in itself, but has been rendered doubly " attractive by the brilliant talents and effective acting of Signor " Velluti, whose performance of the celebrated romance (p. 52,) " as well as in the powerful Duets (p. 23 et 49,) has left behind " recollections on the continent that will not easily be effaced.*"

* Nous citons en anglais, pour qu'on ne puisse nous accuser d'outrer la vérité.

Je ne sais M. Figaro si vous eussiez pensé comme moi, mais je n'eus pas plutôt terminé ma lecture que je me défiai singulièrement de cette abondance de louanges prodiguées à Velluti, je me rappelai un certain romancier qui avait l'habitude de commencer ses ouvrages par ces mots, adressés aux lecteurs: " *Vous allez rire:* assertion qui était presque toujours suivie des baillemens de ceux-ci. Quoiqu'il en soit, je chassai loin de moi cette idée, et refusant de donner audience à toutes les pensées désobligeantes qui se présentaient en foule à mon esprit, je m'envellopaï dans mon impartialité et j'écoutai:

1er ACTE.*

OUVERTURE. Style diffus.—CHŒURS bien appris, bien chantés. (*On assure que M. Velluti qui est directeur de la musique s'arrange toujours de manière à ce que tout soit sacrifié aux ôpéra, dans lesquels il a l'extrême bonté de se montrer, pour faire plaisir au public et gagner environ 2300 livres sterlings. Qu'on ne s'étonne donc plus si les chœurs de la* DONNA DEL LAGO *ont été criés plutôt que chantés, M. Velluti ne jouait pas dans cet opéra.*)

CLEMENZA. Beaucoup mieux que dans les rôles à turban qui ne conviennent pas à sa figure, a bien chanté un air, qui au milieu vacarme, nous a paru joli.

GERALD. Pas aussi bien que dans *il crociato,* plus mal que dans *la donna del lago.*

HERMANN. La toque ne convient point au physique de *Porto.* Il a prostitué sa belle voix en chantant la mauvaise musique de Morlacchi.

ISOLINA.

Bella stella matutina
E Isolina
Della rosa dell' Aprile
Più gentile;

tout ceci devient un contresens que la voix *tremblottante* de Melle Bonini ne saurait faire excuser, et cependant Melle Bonini parait moins *jolie* que dans *il crociato.*

VELLUTI. Si des sons flûtés dans le genre de ceux que le public anglais a eu la patience de supporter dans *il crociato* peuvent divertir, chaque spectateur a dû être fameusement diverti! à propos nous voici page 23. Le superbe Duo si pompeusement annoncé est chanté par Velluti et Curioni. D'où vient qu'il produit peu d'effet? cependant Curioni la parfaitement chanté.

* *Nom des personnages.*	*Nom des acteurs.*
Bohemond d'Altembourg	M. Curioni
Theobald, son fils, d'abord sous le nom de Sigert . .	M. Velluti
Hermann, de Trombourg	M. Porto
Isolina, fille d'hermann	Melle Bonini
Gerald, fils d'hermann	M. Deville
Clemenza, attachée à la famille de Trombourg . . .	Mdme Castelli

Curioni. Bon acteur, excellent chanteur.

Final. *Si fra l'armi lo vedrete.* Cette phrase musicale, très bien dite par Curioni est fort jolie. Quel est celui qu'il faut accuser de plagiat ou du malheureux père de l'infortuné Teobaldo ou du brillant Rossini?

2me ACTE.

Scène iv. Belle scène, bien rendue par Curioni. Rossini, est-ce encore à toi le motif qui me rappelle ton magnifique quatuor *Crudele sospetto* de '*la donna del lago?*.... c'est le seul morceau de l'opéra qui ait été répété, le seul surtout qui méritât de l'être.

Page 50 ou *plutôt page* 48—romance *Caro suono lusinghier* chantée par Velluti.

Il faut vous dire M. Figaro le bruit qui circulait dans la salle. *On disait* que, chagrin de ce que dans la *donna del lago* son camarade Curioni avait eu beaucoup de succès en chantant sa romance *Aurora ah sorgerai!* M. Velluti avait résolu de *faire la nique* à Curioni en chantant aussi une romance. Cette romance (toujours si l'on en croit les *on disait*) aurait été intercallée dans l'opèra, quoiqu'à la première représentation d'*il crociato,* pour favoriser une cantatrice qui débutait dans le rôle de...... ou eut réfusé d'accorder semblable faveur, tant on avait d'égards pour le public, auquel on ne pouvait donner tel air pour être de tel compositeur tandis qu'il était de tel autre!!! Or donc *Teoboldo e Isolina* aurait été monté seulement pour la romance en question.

Cette romance maussade est chantée plus que faiblement. Je suis fâché de toujours m'interrompre, monsieur Figaro, mais il faut bien vous expliquer la cause des applaudissemens qui l'ont suivi. Sachez donc, que le dit jour 25 février, il n'avait été distribué aucuns billets de faveur à aucuns de M.M. les artistes, Melle Bonini et M. Velluti exceptés. M. Velluti en avait donné 20 à Pierre, porteur de mains aussi dures que son nom, 20 à Paul, digne rival de Pierre, 40 à des individus à peu-près semblables, enfin une soixantaine peut-être à des *romains* aussi intrépides que ceux dont M. *Ancelot* se sert pour faire applaudir ses homélies tragiques. En conséquence de ce, la romance est applaudie fortement et redemandée vivement......par les *romains*. Le croiriez-vous! les *romains* succombent. *Trois fois* Velluti se présente pour tâcher d'endormir les spectateurs en recommançant son chant soporifique, *trois fois* il est forcé de battre en retraite accueilli par des *St* qui équivalent ici aux huées des habitués de vos théâtres de *l'ambigu* et de *la gaité*. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que, pendant tout le cours de cette pitoyable conception, aucune loge n'a donné le moindre signe d'approbation et jamais silence ne fût plus significatif.

L'opéra de Teobaldo a couté environ 1000 livres sterlings. Les costumes sont neufs, il y a 7 décorations. La dernière est magnifique.

logne, et on lui laisse gaiement le choix de se couper la gorge, ou de se brûler la cervelle; *en Angleterre* on met perruque et habits bas au milieu de la rue et on se donne des coups de poing jusqu'à satieté. Ce genre de rage, le moins fou de tous, en ce qu'il est moins dangereux, a ses règles particulières, aux quelles les combattans ne dérogent jamais, et que maintiendrait d'ailleurs *la Galerie.* Il est défendu *d'empoigner* son homme par quelque partie que ce soit; ce serait un crime de le prendre aux cheveux, *s'il en a,* ou de le frapper à terre; on le tue debout si l'on peut, et le vainqueur est reconduit en triomphe par les assistans emerveillés.

Cela me rappelle une anecdote très vraie *et très-peu connue,** du maréchal de Saxe. Il était à Londres dans un de ces intervalles où les hommes, las de s'égorger, avaient signé un de ces traités qui n'obligent qu'autant qu'on veut bien les tenir ou qu'on n'a pas la force de les enfreindre. Le maréchal de Saxe donc se promenait dans son carosse et allait voir la nouvelle exposition *du Diorama,* lorsqu'au milieu de *Regent Street,*† son cocher se prit de querelle avec un boueur fortement constitué. Le boueur arrête l'équipage, ouvre la portière, et prie le maitre de lui faire raison de l'insolence de son valet. Le maréchal doué, comme l'on sait, ou comme l'on ne sait pas, d'une force de corps extraordinaire, laisse dans son carosse son épée et son habit, et saute sur le pavé.

Si quelque chose peut prouver que le cœur humain n'est qu'un assemblage bizarre de toutes les passions et de tous les extrêmes, c'est de voir aux prises avec un boueur de Londres, le fils d'un roi de Pologne, élu duc souverain de Courlande, vainqueur à Fontenoy et à Faufeldt.

Le maréchal reçoit le premier coup, et saisit son boueur par la nuque du cou: les spectateurs se récrient; il l'enlève d'un bras nerveux, et le lance dans son tombereau. La populace que séduit toujours l'extraordinaire, crie Bravo! détèle les chevaux et traîne chez lui Maurice de Saxe, qui pouvait s'applaudir de la seule de ses victoires qui ne coutât de larmes à personne.

Depuis quelques années les lords, qui ne se soucient plus de ressembler au *petit peuple,* ont adopté l'usage plus noble de se casser mutuellement la tête avec un pistolet. Cet exemple a été suivi par quelques officiers et autres qui sont bien aises de singer les grands; et le pugilat est abandonné aux *chefs de bureaux de correspondance pour les journaux étrangers, aux mouchards de toutes les nations, et de toutes les espèces* aux *portefaix* et aux *ivrognes* de toutes les classes. X.

Notre prochain numéro contiendra un article de M. Lanjuinais *de l'institut.*

* Ah! M. X. mensonge de journaliste, qui ne connait cette anecdote?

† Ce que c'est que la manie de conter! ne voilà-t-il pas le maréchal de Saxe, qui se rend au Diorama. Eh bien! voila pourtant comme on écrit l'histoire! F. Chatelain.

De l'Imprimerie de C. Richards, 100, St. Martin's Lane, Charing Cross.

LE

MERCURE DE LONDRES.

PAR

MR. F. CHATELAIN.

1ère année—No. 3me.—Samedi 11 *Mars* 1826.

POËSIE.

LA NAISSANCE DU MONDE.

Aux accents de ma voix mortels faites silence,
Admirez mon esprit, ma sublime éloquence;
Retenez, s'il se peut, vos trop justes bravos:
Je chante, écoutez-bien, je chante le chaos,
De l'éternelle nuit, éternelle existence,
Le chaos d'où le monde a tiré sa naissance,
L'homme ainsi que la femme et tous les animaux.
Tout était pêle-mêle, et la terre et les eaux,
L'air, le feu délayés, mêlés sans harmonie
Ne formaient plus au loin qu'une vaste bouillie;
Il faisait toujours nuit, il faisait toujours jour,
Tout allait à la fois, et rien n'avait son tour.
Jupiter dit enfin: " Ce désordre m'ennuie,
" Refaisons l'univers," et son vaste génie
Aussitôt débrouilla tout ce brouillamini,
Et d'un mot fabriqua le monde que voici:
Il distingua d'abord le gras d'avec le maigre,
Le chaud d'avec le froid, le blanc d'avec le nègre,
Et deslors qu'il eut fait ce premier règlement,
Chez messieurs les humains tout alla rondement:
Et comme au tribunal, de l'un à l'autre pôle,
On vit le jour, la nuit, marcher à tour de rôle;
Les glâces de l'hyver, les roses du printems,
Les ânes, les auteurs, la pluie et le beau tems,
Ne furent plus mêlés: Jupiter avec grâce

Mit en un tour de main, chaque chose en sa place:
Il fit l'enfer là-bas; il fit le ciel là-haut;
Il fit les monts pointus; il fit la mer profonde;
Il fit la lune; il fit le soleil; en un mot,
Il fit tant qu'il fit tout: *voilà d'où vient le monde.*

F. CHATELAIN.

ACADÉMIE FRANÇAISE.

PICARD.

Il faillit se perdre dans la jurisprudence ou la médecine par les conseils de son père et de son oncle; heureusement un conseiller plus impérieux, *l'instinct de son talent*, le poussait à la littérature, et le jeune homme, échappé des mains étiques d'Hippocrate et de Cujas, se jeta avec empressement dans les bras des muses.

Soutenu par l'amitié éclairée de M.M. Andrieux et Colin d'Harleville, il se livra avec ardeur à la carrière dramatique, et l'accueil qu'il reçut pour son premier essai *le badinage dangereux*, dut lui servir d'encouragement. Bientôt même il porta sa passion pour le théâtre, au point de remplir lui-même dans ses pièces, les rôles les plus importans. Il croyait pouvoir, sans honte, marcher sur les traces de Molière: et souvent, dans le même moment, on le vit cumuler un double triomphe, recueillir l'estime du public pour l'auteur, et ses *bravo* pour le comédien. Après s'être d'abord montré sur le petit théâtre *Mareux*, rue St. Antoine, il prit la direction du théâtre Louvois, et y fit son début ainsi que son frère. En 1801, le théâtre de l'Odéon fut confié à ses soins; et quoique partagé entre les soucis de l'administration, les travaux de l'homme de lettres et les études de la représentation, ce fut à ce théâtre que M. Picard conquit ses plus beaux succès. Il se lassa cependant, après quelques années d'exercice, de la profession de comédien; et dans l'espoir de travailler encore plus pour la scène, il renonça deslors à y paraître. Napoléon le décora dans la suite de la croix de la légion d'honneur, et lui confia l'administration du grand Opéra, qu'il quitta en 1816. Le public s'entretint, à cette époque, de la discussion qui s'éleva à ce sujet, entre M. Picard et M. Alexandre Duval. Leurs débats furent d'abord portés devant les magistrats; mais ces deux aimables adversaires crurent ensuite devoir remettre la décision de leur cause à l'opinion publique; et leurs mémoires pour et contre, en vers et en prose, égayèrent longtems les juges de ce procès, que les parties terminèrent amiablement.

Lors de l'incendie de l'Odéon, la salle favart fut mise à la disposition de M. Picard, et il eut la liberté d'y faire jouer tout le répertoire français, même la tragédie. Son administration a été de la plus grande utilité à ce théâtre; et depuis qu'elle a cessé de lui être confiée, on s'est apperçu qu'elle n'est jamais tombé en des mains aussi habiles.

Les travaux de M. Picard sont immenses; on compte de lui environ 70 pièces dont une grande partie est restée au théâtre. Les plus remarquables sont *Les visitandines*, pièce si vivement applaudie, si souvent représentée à l'époque où l'on croyait qu'il était permis de plaisanter sur les nones et les capucins, et dont le peuple, *en dépit de la censure, de Charles X et de ses accolites*, chante encore les couplets malins; le *collatéral; le conteur ou les deux postes;* les *amis de collège; La petite ville; M. Musard; Les filles à marier;* les *marionettes;* les *ricochets;* les *deux philibert;* la *maison en loterie, &c. &c.*

Dans les ouvrages dramatiques de M. Picard, il en est peu qui ne se distinguent par un gaîté franche et naturelle, un dialogue vif et bien coupé, et une entente parfaite de la scène. On lui a fait le reproche de s'être principalement attaché à peindre les mœurs bourgeoises, et de sembler plus occupé à faire rire des ridicules du jour, qu'à marquer les vices de tous les tems du stygmate de la satyre. Sans chercher ici jusqu'à quel point ce reproche est fondé, sans examiner si M. Picard, au lieu de porter ses observations comiques sur les habitudes risibles, les tics et les mœurs de l'esprit de ses contemporains, eût dû s'emparer des grands caractères, ou du moins achever *la dissection morale* de l'homme de tous les tems, si bien commencée par ses prédécesseurs, on sera forcé de convenir qu'à une époque, où la société dissoute faisait de vains efforts pour se classer, il a exposé sur la scène, avec bonheur, la partie comique d'un monde où le ridicule abondait. Ne recherchons pas si son talent aurait pu s'élever jusqu'à ces grands tableaux de mœurs qui traversent les siècles, et qui sont encore admirés, même quand les mœurs représentées ne sont plus que des souvenirs; il suffit à sa gloire d'avoir peint ce qui était, d'avoir fait rire souvent et réflêchir quelquefois. Le monde allait vite alors, les scènes se succédaient rapidement, on n'avait que le tems de les esquisser; et ce serait trop exiger d'un auteur comique que de prétendre qu'il aurait dû approfondir ce qui n'avait que des surfaces; le juger avec trop de rigueur serait de l'injustice: on doit lui tenir compte des circonstances.

Depuis long-tems l'Institut avait ouvert ses portes à M. Picard. Il fut reçu, en 1807, en remplacement de M. Dureau Delamalle. Dans son discours d'obligation, il parla peu de lui-même, exprima dignement son affection pour son prédécesseur, et montra le cœur de l'honnête homme réuni au talent de l'écrivain.

" Messieurs, disait-il, vous ne blamerez pas l'auteur *des amis* " *de collège*, de vous parler avec reconnaissance de son professeur " de rhétorique."

Le Véridique de la Seine.

SOCIÉTÉS DU TYROL.

La gazette de Milan que nous avons reçue ces jours derniers

contient un article fort curieux sur un ouvrage ayant pour titre: *Sociétés du Tyrol.* Cet ouvrage, *dit le rédacteur*, est écrit avec beaucoup d'élégance et peut être regardé comme un monument précieux pour l'histoire générale de l'Europe au XIX siècle.

Nous extrayons de cet article le passage suivant:

" Ces sociétés (*les sociétés du Tyrol*) n'ont pas cru devoir " cacher les mystères même de leurs initiations, les plus extraor- " dinaires et les plus adroitement combinés qui aient jamais été " employés dans une institution de ce genre. J'en puis donner " pour exemple ce qui est arrivé à un ancien officier supérieur de " mes amis, dont je tiens ces renseignements. Devenu suspect à " Napoléon, après avoir occupé dans sa confiance une place dont " il n'avait jamais abusé, il fut obligé de se réfugier dans la partie " la plus *alpèstre* des provinces autrichiennes, et il y vécut dans " une retraite absolue, presque sans communication avec le reste " des hommes. Quelques rapports que le hazard et la nécessité " lui avaient fait établir cependant avec certains habitans, et qu'une " sympathie invincible avait fortifiés, ayant donné lieu à ceux-ci " de s'assurer qu'il nourissait une haine profonde contre le tyran " de l'Europe, on lui apprit qu'il existait une corporation im- " mense et dévouée qui avait pour seul objet la destruction de " son gouvernement, et on lui offrit d'en faire partie. Déjà lié " depuis long-tems à des associations formées dans le même but, " il n'hésita pas à entrer dans celle-ci avec l'intention sécrète de " la rattacher de quelque manière à celles qui lui étaient connues; " à peine eut-il donné son consentement, qu'on l'initia de manière " à n'étonner son imagination que par la simplicité des moyens " qu'on mit en usage. C'était l'initiation au grade commun qui a " été souvent accordée à des villages entiers, et qui était propor- " tionnée aux forces les plus ordinaires. Deux mois s'écou- " lèrent, sans qu'il entendit parler ni de la société, ni de ses pro- " jets, et sans qu'il présumât qu'elle put être autre chose que ce " qu'il avait vu en elle, c'est-à-dire, une espèce d'insurrection " cachée, qui avait des signes de ralliement et un mot d'ordre. Il " commençait à la regarder comme un pur jeu d'imagination, " lorsqu'une lettre conçue dans des termes qui lui rappelaient dis- " tinctement les formules du grade, le convoqua dans un endroit " écarté, où il devait se trouver réuni à un grand nombre de frères. " Il s'y rendit sans précaution, parceque les formes de son initia- " tion première, et le caractère des personnes qui l'avaient introduit " dans l'ordre semblaient lui offrir une garantie très suffisante " contre toute espèce d'embûches. Il reconnut aux indices les " plus manifestes l'endroit qui lui était désigné, le parcourut sur " tous ses points avant et après l'heure de la convocation, at- " tendit encore, et ne vit personne. Peu de jours après, l'avis " se réitéra dans les mêmes termes, et l'appela aux mêmes lieux. " Il y obéit avec la même exactitude, et ne fut pas plus heureux

" dans ses recherches. Cette épreuve particulière exercée sur sa " patience, où dans laquelle il croyait reconnaitre ce motif, fut " renouvelée quatre fois sans succès dans l'espace de trois se-" maines : à la cinquième enfin, à laquelle il s'était soumis non " sans quelque dépit, il se retirait un peu fatigué, quand des cris " affreux se firent entendre, à cent pas de lui. Ces cris sem-" blaient partir d'une personne qu'on assassinait, ils le retinrent " dans le bois, où il s'était déjà engagé plus avant qu'à l'ordinaire. " Le jour touchait à sa fin, la saison était très mauvaise, (c'était " vers la fin de novembre dans un climat rigoureux), et les che-" mins étaient très difficiles surtout pour un étranger, mais aucune " considération ne pouvait arrêter son courage dans une occasion " où l'humanité reclamait si impérieusement du secours. Armé de " sa seule épée, il se précipita dans le taillis, écarta devant lui les " ronces qui s'opposaient à son passage, et continuellement dirigé " par les cris toujours plus rapprochés, qui imploraient au hasard " l'assistance du voyageur, il arriva enfin dans un endroit plus " découvert, d'où trois cavaliers de mauvaise mine s'échappèrent " au galop, en faisant sur lui un triple feu de mousquetterie. A " ses pieds gissait un corps sanglant ;—le crépuscule le frappant " de ses dernières lueurs permettait de distinguer les lambeaux " déchirés qui l'enveloppaient, les fortes cordes qui attachaient " ses membres et jusques aux coups dont il avait été accablé. " Notre initié avait à peine eu le tems de jeter un regard sur ce " triste spectacle, de sonder la profondeur de ce bois, où la mort " semblait l'environner de toutes parts, et d'épier quelques signes " de vie, prêts à s'éteindre, dans l'infortuné dont il contemplait " l'agonie, quand un détachement de force armée, attiré par les " mêmes plaintes, déboucha de la forêt par le point opposé à celui " de la retraite des brigands, et cerna la place où la victime était " couchée. Elle expirait, et ses dernières paroles furent cepen-" dant articulées assez distinctement, pour qu'il ne fut pas possible " de douter qu'elle avait voulu désigner l'étranger comme un des " assassins. Tout d'ailleurs accusait celui-ci, l'heure, l'épée nue " dont sa main était armée, ses réponses, et l'embarras de son main-" tien. Je n'ai pas besoin de dire qu'il est arrêté, chargé de fers, " jeté ignominieusement sur une charette empruntée à la première " métairie, et conduit dans une maison d'un aspect sinistre, qui, " dans le village voisin, tenait lieu de prison. La nuit s'achève. " A cette nuit en succèdent trois autres passées dans la privation de " toute espèce de nourriture, dans le secret le plus absolu, au milieu " des trances et des alarmes inexprimables d'un innocent accusé " d'un grand crime, et de plus, privé par la providence elle-même " de tout moyen de défense. Enfin il est traduit devant des magis-" trats, il subit un interrogatoire, des témoins sont entendus, des " hommes accusés de complicité sont interrogés ; l'information " se commence, se poursuit, se développe devant lui ; l'officier

" public donne des conclusions, l'accusé est écouté, le tribunal " s'assemble et juge. L'innocent, accablé par des présomptions dont " il n'a pu détruire, dont il n'a pas même pu contester la vraisem- " blance, est condamné sans appel, suivant *la forme de ces petites* " *juridictions*, à la peine capitale, à la peine la plus cruelle, la " plus ignominieuse surtout*, et il n'a le droit de se plaindre qu'au " ciel d'un jugement appuyé sur des faits qui ont tout le caractère " de l'évidence. Abattu par la fatigue, par le jeûne, par la cap- " tivité, par le désespoir, il apprend, avec une sorte de joie que " le terme de son supplice est hâté par une circonstance particulière. " Le lendemain est consacré à la célébration d'une des fêtes les plus " solemnelles de l'église, et la sainteté de ce jour ne doit pas être " souillée par le sang d'un assassin. Son exécution aura lieu aux " flambeaux à l'heure la plus silencieuse de la nuit : garotté par " des bourreaux hideux, précédé de torches lugubres, accompagné " de soldats muets, qui marchent autour de lui la tête baissée, il " s'avance au bruit de la cloche funèbre qui le recommande aux " prières des fidèles, et parvient de détours en détours, à une " cour spacieuse, entourée de batimens ruinés, et qui offre l'as- " pect d'une place publique. Un cercle de cavaliers en uniforme " entoure l'échafaud ; des hommes, des femmes sont groupés dans " le lointain ; quelques uns sont assis sur les murailles ; on entend, " de coté et d'autre une rumeur sourde d'impatience et d'horreur, " et deux ou trois lumières éparses éclairent faiblement des fenê- " tres éloignées. Il monte à l'échafaud, ecoute la lecture de sa " sentence, et déjà livre sa tête aux exécuteurs, lorsqu'un officier à " cheval, décoré des signes de la magistrature, fait retentir à ses " oreilles je ne sais quel bruit d'espérance qui le ranime un instant. " Un édit émané du gouvernement accorde la grâce à tout homme " condamné, pour un délit de quelque espèce qu'il soit, qui pourra " donner à la justice les mots d'initiation et de reconnaissance " d'une société secrète qu'on lui désigne par son nom ; c'est celle " dans laquelle il a été nouvellement reçue, et dont il accomplis- " sait l'ordre secret, au moment de l'étrange catastrophe qui a " fait péser sur lui le soupçon le plus injuste. On l'interroge de " nouveau, il répond négativement, on insiste, il s'irrite, et de- " mande la mort. *Son initiation est achevée ;* elle se termine par " un baiser et se passe de serment. Aucun de ceux qui l'en- " touraient n'était étranger à l'institution et tous avaient sciem- " ment coopéré à l'épreuve."

Extrait de la gazette de Milan.

F. CHATELAIN.

Na. Quelques historiographes des sociétés secrétes, ont mal à propos confondu celle-ci avec celle des *éveillés* d'Allemagne, qui

* Celle de la guillotine.

s'en rapproche jusqu'à un certain point par la forme des initiations, mais qui est une association purement mystique.

A EVÉLINA.

Est-ce défaut où volonté des cieux?
Trop long-tems devant vous, j'ai baissé la paupiére?
Evélina, j'ouvre aujourd'hui les yeux,
Vous êtes le jour qui m'éclaire:
En vous voyant, certain trouble secret
M'intimide et pourtant me plait;
En votre absence, je soupire
Et ne sais encor ce que c'est?
Bien résolu de m'en instruire
Si je consulte et mon cœur et les Dieux,
Ils me disent: " Pour être heureux,
" Des amours adopté, tombe aux pieds de leur mère."
Vous possédez, les grâces de Cythère,
Je suis à vos genoux, par l'amour asservi:
L'oracle, dites-moi, serait-il accompli?

F. CHATELAIN.

LORD BYRON.

M. *Aristides Guilbert*, jeune littérateur de la plus grande espérance, se propose de publier bientôt en français les plus beaux morceaux de Lord Byron. Si toutes les pages de cette traduction nouvelle sont semblables à celle qui porte ce titre, " WATERLOO," le noble lord aura enfin trouvé parmi nous un traducteur digne de lui. C'est justifier nos éloges que de faire une citation, et nous la faisons en rapportant l'inspiration sublime que l'on va lire. F. CHATELAIN.

APOSTROPHE A LA MER.

Je goûte du plaisir au milieu du bois sauvage; je sens des transports de joie sur la rive solitaire; je trouve de la société là où il n'y a personne, au bord de la mer profonde; pour moi ses mugissemens ont de l'harmonie: je me dérobe à tout ce que j'ai été, à tout ce que je suis, pour vivre avec l'univers; alors j'éprouve ce que je ne saurais ni taire, ni décrire, et si je n'en aime point l'homme davantage, j'en aime plus la Nature.

Continues de t'agiter, Océan aux eaux profondes et d'un bleu noirâtre: en vain dix mille flottes te sillonnent: l'homme marque la terre de ses ravages; mais son empire finit là où commence le tien. Sur tes plaines liquides tous les naufrages qui arrivent sont

des coups que toi-même as frappés . . . . . Il pousse un cri d'enfant; et inconnu, sans linceuil, sans pompe, il disparaît dans l'abîme de tes eaux, comme une goutte de pluie. L'instant d'après il ne reste d'autre vestige de ruine, que celui de la sienne propre.

Il ne peut fouler tes chemins de ses pas; il ne peut s'enrichir des dépouilles de tes champs: tu te lèves et le secoues loin de toi. Cette puissance qu'il emploie à la destruction du monde, tu la méprises: tu le jettes de ton sein dans les cieux: tu le portes tremblant au milieu de tes ondes joyeuses et criant une prière à son Dieu, vers quelque baye ou quelque port où il a mis tout son espoir; et puis tu le précipites sur la terre; qu'il y demeure.

Les armemens qui, à coups-de-tonnerre, dispersent les murailles des cités; qui font battre de crainte le cœur des nations; qui font pâlir les rois jusque dans le fond de leurs palais; les masses mouvantes de chêne qui gonflent un être d'argile de l'idée qu'il est le souverain des mers et l'arbitre des combats; ne sont que tes jouets ordinaires, et comme un flocon de neige, ils fondent dans l'écume de tes vagues. Tu engloutis également les vaisseaux confiants de l'Armada et les vaiseaux vaincus de Trafalgar.

Pour rivages, tu as des Empires: ils sont changés, tu es toujours le même. Et l'Assyrie, et la Grèce, et Rome, et Carthage, que sont-ils devenus? Tes vagues portèrent le ravage chez eux, tandis qu'ils étaient libres; et maintenant qu'ils ne le sont plus, elles l'y portent encore. Ces peuples, ils sont la proie de l'Etranger, de l'Esclave, du sauvage: les pays qu'ils vivifiaient présentent l'image de la mort. Toi, tu n'as offert d'autre changement que celui qui provient du jeu de tes vagues indomptées. Le tems n'imprime point de ride sur ton front d'azur; et ce que tu parus le jour de la création, tu l'es encore aujourd'hui

Childe Harold, Cant. IV. *Stanz.* CLXXVIII., CLXXIX., CLXXX., CLXXXI., CLXXXII.

A. Guilbert.

LITTÉRATURE FRANÇAISE.

Mémoires *de* Scipion de Ricci, *évêque de Pistoie et Prato, et réformateur du catholicisme en Toscane, sous le règne de Léopold; par* De Potter. *Paris.* 1826. *Baudoin, frères.*

C'est ici une réimpression, faite sur l'édition originale de Bruxelles, publiée en 1825. (3 vol. in 8o). Telle est la liberté de la presse et de la librairie dont on jouit en France, qu'on ne pourrait

que très difficilement se procurer à Paris l'édition originale; c'est pourquoi l'on a entrepris cette réimpression, en omettant de simples détails, des répétitions d'obscénités et des réflexions d'une liberté qui serait chez nous trop périlleuse. Nous croyons savoir que la véritable instruction n'a rien perdu à ces retranchemens illégaux, ou si l'on veut, très conformes à nos lois d'exception; mais on a pu voir, dans quelques uns de nos journaux, que ces omissions vont été réimprimées à *Bruxelles*, en forme de supplément.

Mr. De Potter, bien connu par une histoire satyrique du christianisme, intitulée, *Esprit de l'Eglise*, a rédigé l'ouvrage que nous annonçons, en faisant usage des mémoires et des documens que Scipion de Ricci a laissés sur sa vie, et qui doivent se trouver chez Mr. Lapo de Ricci l'un de ses parens. Mr. De Potter avertit quand il se borne à copier les mémoires originaux, et il déclare y avoir joint ses propres réflexions, et avoir pris ses extraits dans la bibliothéque de ce même parent de l'ancien évêque de Pistoie, ou dans les écrits publics ou privés de certains personnages, écrits qu'il a grand soin de citer. Il y a donc lieu de croire à la véracité des faits et des écrits employés dans ce recueil, quoiqu'ils soient en grande partie fort scandaleux.

L'évêque Ricci était neveu du général des Jésuites, *Laurent Ricci*, et ce ne fut point par ignorance qu'il préféra constamment aux doctrines des Jésuites, qui lui furent d'abord présentées, celles des écrivains de Port Royal. Il en fut puni par une suite continuelle de persécutions, malgré la douceur de son caractère, sa charité et sa pieté vraiment dignes de servir d'exemple. Promu à l'épiscopat de Pistoie que l'on avait réuni à celui de Prato, il trouva dans son diocèse de graves désordres à réformer, et dans son souverain, le grand Duc de Toscane, des lumières, un grand zèle religieux et politique, et un penchant aux réformes, que l'on ne peut comparer qu'à celui de l'Empereur Joseph, son frère. L'Evêque et le prince, agissant de concert, ne firent sans-doute que des changemens dignes d'être approuvés; mais l'on doit croire qu'ils ne surent pas bien apprécier toutes les difficultés, et qu'ils ne mirent pas dans leurs démarches assez de lenteur et de circonspection. Par leurs soins et leur autorité, l'inquisition fut supprimée en Toscane; des couvents livrés aux plus odieux scandales, au plus impur quiètisme, furent réprimés; des observances inutiles, superstitieuses ou dangereuses furent prohibées; on rétablit dans les cloîtres et dans le monde les études chrétiennes presque anéanties; et ce fut en prescrivant la lecture de l'écriture sainte, en substituant des ouvrages d'une doctrine exacte aux livres d'une puérile dévotion. Les congrégations ou confréries furent dissoutes, comme destructives du gouvernement canonique épiscopal et paroissial; le culte idolâtre des images, et le cordicolisme charnel furent supprimés; l'emploi des biens ecclésiastiques fut

sagement dirigé : on vit cesser les simonies et les autres abus des dispenses, des indulgences, des quêtes monacales, des autels dits *privilégiés** &c. La source des plus graves désordres était, en Toscane, comme ailleurs, l'excessive multiplication des couvents, et surtout leur exemption de l'ordinaire, leur gouvernement, leur surveillance, réservés au Pape seul, et interdits aux évêques diocésains. Ce contre-sens était fondé sur des privilèges d'ordres, autrement sur des contre-canon pontificaux, maintenus, protégés par les curialistes romains, avec la plus aveugle obstination. Il est prouvé dans cet ouvrage que le gouvernement de Toscane se plaignit en cour de Rome, sans aucun succès, durant plus d'un siècle des plus coupables déréglements de mœurs des religieux et des religieuses exempts de l'ordinaire; l'Evêque de Ricci et le grand Duc Léopold ont eu la plus grande peine à faire cesser le cours de ces débauches qui duraient depuis plus d'un siècle, et ce sont les détails juridiques tirés des archives de l'officialité ecclésiastique de Pistoie, sur des scandales si déplorables, qui font la partie la plus honteuse des mémoires de Mr. de Potter. Heureux le pays dont les officialités ecclésiastiques sont supprimées de fait comme de droit, ainsi que les exemptions des monastères!

Après les affreux désordres des ecclésiastiques exempts de l'ordinaire, ce qui nous a le plus frappés dans ce recueil, c'est le procès-verbal d'auptosie du corps de Clément XIV, procés-verbal dressé par ordre du ministre d'Espagne à Rome, et par lui envoyé dans le tems à la cour de Madrid. Il en résulterait que cet illustre pontife, mort dans l'année, après avoir aboli l'ordre des jésuites, périt, en effet, avec toutes les marques les plus claires d'un empoisonnement consommé sur sa personne. Ce ne serait donc pas sans raison qu'il disait lui-même: *Je meurs, et je sais bien pourquoi.*

En récompense de son zèle et de ses efforts, l'Evêque Scipion Ricci fut cruellement persécuté; il fut calomnié sans-cesse, assailli par des assassins, destitué de son Evêché, condamné par la bulle, *auctorem fidei,* deux fois emprisonné, et subit, à la fin de sa vie, l'humiliation de signer par peur et malgré ses rares vertus bien reconnues, une rétractation qu'il a démentie en vain par une déclaration contraire, laquelle ne fit que constater son malheur et sa faiblesse au déclin de ses jours.

Une singularité bien remarquable, c'est qu'il ait fait, presque toute sa vie, une guerre assez vive au cordicolisme charnel de

* A la paroisse *St. Eustache* à Paris, croirait-on que le clergé a eu l'impudence de faire graver en lettres d'or à la chapelle de la vierge, ces deux mots : AUTEL PRIVILÉGIÉ. Français, quand cesserez-vous donc d'être les jouets de ces prêtres, lâches imposteurs qui se soûlent de vos richesses, forts comme ils le sont, de la protection du plus stupide des rois! Guerre! guerre à ce vil rebut de la société!

F. CHATELAIN.

Marie Alacoque, réligieuse visitandine, dirigée dans ses visions miraculeuses par le fameux Jésuite La Colombière; et que, d'autre part, ce prélat, ait dépensé tant d'argent pour soutenir le culte local de Ste. Marie de Ricci, réligieuse dominicaine, sa parente, laquelle vivait dans le XVI siécle, fut canonisée au XVIIIe, et semble avoir été la plus ancienne de toutes les cordicoles. Ainsi que Marie Alacoque, béatifiée depuis le rétablissement des Jésuites, elle avait épousé Jésus en personne par contrat en bonne forme, et ratifié aussi très miraculeusement par l'époux. Il est vrai que Ste. Ricci, moins favorisée, ne changea de cœur charnel qu'avec la Sainte Vierge, au lieu que Marie Alacoque, plus heureuse, eut divinement sa poitrine ouverte, comme on le voit maintenant, dans les tableaux de nos églises, et qu'à la place de son propre cœur, elle reçut en substance le cœur charnel de son époux. Tout cela est utile à recueillir, quand on veut bien fixer les dates dans l'histoire du cordicolisme, devenu de nos jours, pour plusieurs personnes, comme un second évangile.

LANJUINAIS, *de l'Institut.*

Dernièrement en faisant des fouilles pour découvrir des monuments anciens on a trouvé une urne assez belle sur laquelle étaient inscrits ces mots :

Ci-git l'oisiveté.

On a tout lieu de croire que cette urne funéraire renfermait les cendres de la première femme qui a enfanté UN BOURBON ; *l'oisiveté* étant, comme chacun sait, *la mère de tous les vices.*

F. CHATELAIN.

LE COLIMAÇON.

FABLE.

Sans amis, comme sans famille,
Ici bas vivre en étranger ;
Se retirer dans sa coquille
Au signal du moindre danger ;
S'aimer d'une amitié sans bornes ;
De soi seul emplir sa maison ;
En sortir, suivant la saison,
Pour faire à son prochain les cornes ;
Signaler ses pas destructeurs
Par les traces les plus impures ;
Outrager les plus tendres fleurs
Par ses baisers ou ses morsures ;
Enfin, chez soi, comme en prison,
Vieillir de jour en jour plus triste ;
C'est l'histoire de l'Egoïste
Et celle du Colimaçon.

ARNAULT.

LE PETIT ERMITE.

(II *et dernier Article—voir Notre* 1*er. No.)*

Le second volume du Petit Ermite n'est pas moins digne que le premier de fixer l'attention. *La cour des messageries, La maison de prêt, La Morgue, Un duel,* sont des tableaux peints d'après nature. Il est facheux de voir Mr. de Jouy adulateur de Napoléon, l'appellant* le *plus puissant des monarques,* le *plus grand des capitaines,* s'oublier au point de tracer les lignes suivantes : †

" La France, le 30 mars, gémissait sous le joug de *Buonaparte ;* " le 31, elle était libre, et appellait Louis XVIII."

Elle appellait Louis XVIII ! ah ! Mr. De Jouy s'il en eut été ainsi, cette dégoutante masse de chaire, nommée Louis XVIII, serait-elle venue escortée des bayonnettes de tous les ennemis de la France !

Et plus loin, Mr. de Jouy, quand vous parlez du comte d'Artois (maintenant Charles X) " tout, dites vous, était français " dans sa personne ; sa grâce, ses manières, cette expression " d'amour et de confiance qui caractérise sa *noble* race, cet habit " national, et ce panache national aussi . . . . . ."

Il faut avouer, monsieur l'Ermite que vous êtes bien plat lorsque vous devenez courtisan. Dites-moi, cette bannière aux trois couleurs devant laquelle presque toutes les nations s'étaient prosternées, ne vous semble-t-elle pas pour le moins aussi noble que votre drapeau blanc qui cesserait d'être sans tâche, s'il était couvert de tout le sang innocent qu'a répandu l'odieuse dynastie des Bourbons. Mais j'ai tort de vous en vouloir, c'est dans votre maladie ‡ que vous avez tenu un pareil langage, et la preuve que vous avez rétracté ce que vous avez eu l'indiscretion d'émettre alors, c'est que dans votre tragédie de Sylla, vous avez cherché à faire revivre ce héros sous le joug duquel vous gémissiez.

Vous eussiez dû, monsieur l'Ermite, faire un chapitre sous ce titre : *Les Girouettes.* Vous n'auriez eu besoin pour le rendre conforme à son titre, que d'y retracer l'histoire de votre vie.

De mon Ermitage de Queen Street, (pourquoi ne serai-je pas Ermite aussi bien qu'un autre !) il me semble vous voir gonflé d'indignation à la lecture de cet article ; que voulez-vous Mr. De Jouy ? à Londres, ce n'est pas comme à Paris, les articles des journaux ne sont pas faits par l'auteur de l'ouvrage dont on rend compte ! *demandez plutôt à Mr. le Marquis !* à Paris il passait pour un grand homme, car il se fut jugé lui-même et l'on connait l'intrépidité de bonne opinion qu'il a de sa petite personne, ici c'est un homme qui n'est pas plus grand qu'un autre. Calmez-vous donc, Mr. l'Ermite, pour vous prouver que nous estimons votre talent, nous allons donner à nos lecteurs votre esquisse sur les amis.

---

* Page 57, II Volume. † Page 212, II Volume.

‡ Voir le chapitre, *maladie de l'Ermite,* page 214.

LES AMIS.

Durfort est mon ami d'enfance; nous avons jusqu'ici partagé bonne et mauvaise fortune: il est appelé à une place éminente; il connait mes ressources, mes besoins, et plus d'un emploi est à sa disposition: je suis étonné qu'il ne pense pas à moi; ses grandes affaires l'occupent; je me montre; il est flatté de me voir, mais il n'est pas obligé de deviner l'objet de ma visite. (*tous les amis ne ressemblent pas à ceux du* MONOMOTAPA.) Il m'en coûte beaucoup, mais enfin je le mets sur la voie . . . . . il me refuse, mais là, bien franchement, sans me cacher ses motifs: "Un refus ne peut "me fâcher, moi, vieil ami de la maison......Il a fallu contenter "de préférence des inconnus recommandés dont on courrait risque "de se faire des ennemis; mais l'occasion se représentera." Elle se représente vingt fois, et toujours les mêmes considérations avec elle. Je prends de l'humeur, je suis prêt à rompre pour toujours avec Durfort, mais je me souviens à propos du précepte de Bacon: "*Il faut savoir aimer ses amis jusques dans leur prospérité.*"

J'étais hier chez Madame de Ste. Luce, avec l'énorme Baron d'Orfeuil, lequel, après diner, digérait péniblement, enfoncé dans une bergère où il faisait semblant de réflêchir. Un étourdi a la maladresse de parler de la mort récente du pauvre Darcis, ami intime du Baron. On craint qu'il n'ait rouvert une blessure encore vive! on cherche à détourner la conversation: d'Orfeuil la raméne sur ce triste sujet; il ne tarit pas sur les louanges de son défunt ami, et termine par ce trait: "*nous étions liés depuis 30 ans; il "manquait de tout; il est mort dans la misère, et ne m'a jamais "emprunté un écu.*"

Quel est celui qui ne croit avoir fait cette esquisse sur les amis? Pourquoi tous vos écrits ne ressemblent-ils pas à ce chapitre, monsieur De Jouy? . . . . . pour moi, je le trouve si vraï, qu'il n'y a pas huit jours, j'eusse essayé mes faibles pinceaux sur un sujet semblable, s'il n'était trop difficile de vous égaler, quand, dédaigneux d'encenser le pouvoir, vous vous bornez à graver au burin les vices de la societé.

F. CHATELAIN.

BAOUR LORMIAN *et* LEBRUN.

Baour.

Lebrun de gloire se nourrit,
Aussi voyez comme il maigrit!

Lebrun.

Sottise entretient la santé
Baour s'est toujours bien porté.

Nous avons la satisfaction d'annoncer à nos lecteurs que depuis l'époque du fatal distique qui assure à M. Baour une cruelle immortalité, la santé de ce poëte n'a souffert aucune atteinte.

X.

POESIE ITALIENNE.

LA CETRA D'UGO FOSCOLO.

Udito ch' ebbe di tua Cetra il biondo
Nume la melodia la meglio ordita,
Preso in orror l'uso d'errar pel Mondo,
S' arresto' dal piacere a mezza gita.
Fù allor che al suon delle tue molli dita
Mossa la Terra se gli volse in tondo,
E in ossequio dell' ozio il più giocondo,
Gl' intonò l'armonia la più squisita;
Fù allor che per punir la dotta mano,
Che di rivoluzion die' il primo segno,
La folgore impugnò Giove Sovrano;
Se non che, in pena del suo cieco sdegno,
Minerva allora gli balzò dal crano,
E gli accorciò le redini del regno.

G. Giusti.

OUVRAGES NOUVEAUX.

La Tabatière *de la Grâce, pour faire éternuer vers le Sauveur, et la* Seringue spirituelle, *pour l'âme constipée en dévotion, par Mr. De Quelen.*

Mr. *De Quelen* jouit de la plus haute *considération* auprès du sexe et la mérite à tous égards. Ce galant confesseur, déja fameux, ne s'informe jamais de ce que les petites filles font quand elles sont seules; il ne demande même pas aux petites femmes *si leurs maris ne sèment pas le bon grain sur la pierre.* Outre cela Mr. De Quelen est une des *bougies* de l'académie; de plus il lit couramment son bréviaire, et n'ignore rien de ce qu'il faut savoir pour opérer une consécration, car il sait *ad unguem,* ce qui veut dire, *à merveille,* que *Panis* veut dire *du pain, vinum* du *vin,* et Deus, *Dieu.*

D'après toutes *ces considérations,* c'est prédire un succés fou aux deux ouvrages précités, que de les annoncer.

A. T.
Secrétaire de St. Thomas.

ORATIO PHILOSOPHICA.

Concede, causa causarum, nobis et omnibus hominibus, mentem sanam in corpore sano; da nobis quotidie nutritium cibum, potionem lætificantem et omnia necessaria ad jucundè vivendum;

tribue nobis quoque occasionem assiduam ad facienda bona propter magnam gloriam tuam et utilitatem nostram; Illumina, si tibi placet, barbaros qui ratione abutuntur, presertim Catholicos, (gentem stupidissimam,) qui Deum faciunt et comedunt; ut omnes viventes rectè obediamus legi tuæ æternæ, et post mortem vitam felicissimam mereamur in cœlis. ***Amen.***

X. A.

THÉATRES.

Au prochain Numéro notre revue théâtrale.

HUGUES BALL.

"N'auriez-vous pas une *loge rotie?* non, monsieur, mais nous " avons encore une *loge grillée.*" Telle est la conversation qui a eu lieu entre l'ouvreuse de loges du théatre français et Mr. Hugues Ball lorsqu'il conduisit *Sa Lady* au dit théâtre la semaine dernière.

Ce petit Dialogue a été la cause de grands éclats de rire.

(*From* " *The Age.*")

DISTIQUE.

La ville de Dôle ayant donné le couvent de l'Arc aux Jésuites qui avaient déjà le couvent de la Flêche, un conseiller au châtelet fit le distique suivant:

Arcum dola dedit patribus dedit alma *sagittam*
Gallia ; quis funem quem meruere dabit?

ALEXANDRIE.

Construction d'une salle de spectacle.

On s'occupe du projet de construire une salle de spectacle à Alexandrie, et d'y faire venir une troupe de comédiens français. Le vice-roi a ordonné qu'on lui fit faire à Londres *un appareil par le Gaz*, destiné à son palais du Caire et à la place sur laquelle il est situé.

R. V. E.

ANGLETERRE.

CONSOMMATIONS.

La quantité de bétail amenée et vendue au grand marché de Smithfield dans le cours de l'année 1822 se composait, d'après les états officiels, de 149,885 bœufs, 24,609 veaux, 1,507,696 moutons et 20,020 porcs. Cependant, cette quantité ne constitue pas la consommation entière faite dans une année à Londres, attendu qu'il arrive journellement, des provinces les plus rapprochées de cette ville, une très grande quantité de bétail, déjà en

pièces de boucheries. La valeur entière du bétail vendu au marché de Smithfield, dans une seule année est estimée à la somme de 8,500,000 liv. ster. (212,500,000fr.); celle des fruits et des légumes, consommés également dans une année, est portée à environ un million de livres sterlings (25,000,000 de francs).

La consommation annuelle du froment est estimée à un million de quintaux, et les 4-5 de cette quantité sont transformés en pain; ce qui fait, pour la métropole seulement, 64 millions de pains de 4 livres par an. Le prix du pain était réglé, jusques dans ces derniers tems, par ordonnance de l'autorité municipale, et l'on eut alors occasion de savoir que l'augmentation d'un *farthing* (2 centimes et demi) sur le prix du pain de 4 livres, occasionnait, pour cette seule denrée, un surcroit de dépense de plus de 13,000 liv. ster. (325,000fr.) par semaine: ce qui peut donner une idée de la somme énorme employée journellement à l'achat de cette denrée. Il parait qu'il se consomme annuellement à Londres 32,000,000 de livres pesant de beurre, et 26,000,000 de livres de fromage. La somme actuelle employée à payer le lait qui s'y vend, s'élève, dit-on, à 1,250,000 liv. ster. (31,250,000 fr.) La quantité de volailles, consommée dans cette ville, est estimée à la somme de 70 à 80,000 liv. ster. (de 1,790,000 à 2,000,000 fr.) Celle du gibier est très variable, puisqu'elle dépend de l'abondance plus ou moins grande que chaque année produit. Un article de consommation fort remarquable par la quantité qui s'en débite à Londres, est celui des lapins. Un seul marchand établi au marché de Leadenhall, vend environ 14,000 lapins par semaine, pendant une grande partie de l'année. R. B.

ANECDOTE.

Mdme. L. . . . . était appellée, il y a quelques jours devant un des juges de paix de Paris, par sa couturière, qui reclamait le prix d'un corset. Les deux plaideuses se présentent:—Pourquoi refusez-vous de payer, dit le magistrat à Mdme L..... ?—"Madame "m'a fait un corset, et je lui en dois le prix; mais jamais un "corset ne se paye que 15 francs et madame en veut 25; cela "est exorbitant.—Entendons-nous, répond la couturière. Je ne "fais payer mes corsets que 15 francs . . . . aux personnes *droites*, mais pour les *bossues* c'est toujours 25 fr.! . . . . . A ce mot fatal, Mdme. L. . . . . prend vivement dans son sac la somme demandée, la jette sur le bureau du juge, et disparait laissant l'auditoire se livrer à toute la gaité qu'un pareil débat avait fait naître.

Le greffier du juge du paix, du 6ème arrondissement de Paris.

Théatre Français. Lundi 13. *L'Avare*, comédie en 5 actes de Molière: *France et Savoie*, Vaudeville en 2 actes; et . . .

De l'Imprimerie de C. Richards, 100, St. Martin's Lane, Charing Cross.

LE

MERCURE DE LONDRES.

PAR

Mr. F. CHATELAIN.

1ère année—No. 4me.—Samedi 18 *Mars* 1826.

POËSIE.

EPITAPHE *d'un jeune Officier.*

Peu de mots feront son histoire :
A dix huit ans, il entrevit l'amour,
Sourit à l'amitié, s'élança vers la gloire,
Et digne de tous trois, disparut sans retour.

FLORIMOND LEVOL.

ACADÉMIE FRANÇAISE.

ROGER.

Une comédie intitulée *l'avocat*, composée moitié par Goldon moitié par le baron de Jaure, mise en vers lâches et sérieux par Monsieur Roger et jouée une fois par an aux français, le lundi, par les doubles des doubles, devant les banquettes ; un hymne au premier consul, chanté à l'opéra en 1801 ; huit comédies sifflées, quatre opéra tombés, quelques traductions ; quelques commentaires ; toutes choses que personne ne voit ni ne lit depuis long-tems ; voila la pacotille de l'académicien Roger.

On ne peut pas dire que Mr. Roger soit un profond moraliste, un littérateur habile, mais c'est un homme adroit. Si, pour lui, le cœur humain a encore quelques mystères, les lettres n'ont plus de secrets.

F. CHATELAIN.

24 et 4 font 28.*

FRANÇOIS.†

(*Nicolas—Louis, Comte,*)

de Neufchâteau.

On le dit fils d'un agriculteur.

L'agriculteur François de Neufchâteau,
Sur vingt sujets divers entassa maint volume :
Que n'a-t-il manié la plume
Comme il mania le rateau!

LEMERCIER.‡

(*Népomucène—Louis*)

Né à Paris, en 1770.

La noble indépendance est l'âme des talents,
Rien ne peut du génie arrêter les élans,
Ce n'est pas pour ramper qu'il a reçu des ailes.

(Millevoye.)

PICARD.¶

(*Louis—Benoist*)

Né à Paris en 1769.

L'élégant, mais le froid Térence,
Fut le premier des traducteurs;
Tu fus le peintre de nos mœurs.

(Voltaire.)

ROGER. ||

(*François*)

Né à Langres, le 17 avril 1766.

Quand une ordonnance d'en haut,
Créa Roger, chef de la poste,
Chacun dit: il est à son poste;
C'est l'homme de lettres qu'il faut.
Loué soit le tact de nos maîtres!
N'était-il pas juste, en effet,
Qu'un Directeur de l'alphabet
Fût jeté dans la boite aux lettres ?

L'Impartial.

---

* Cet article est une continuation de celui inséré dans le XXIV No. du Petit Mercure sous le titre de 24 sur 40. (V. p. 352.)

† II No. do notre journal *le Mercure de Londres*, page 19.

‡ I No. de notre journal, page 6.

¶ III No. Page 34.

|| Notre No. de ce jour, (voir la page précédente.)

LE GÉNÉRAL FOY.

FOY, (*Maximilien—Sébastien,*) naquit à Ham, département de la Somme. Son père, homme distingué par ses connaissances, avait combattu à Fontenoy. Retiré du service, devenu maire et directeur de la poste, c'est lui qui haranguait le maréchal de Saxe, toutes les fois que ce grand capitaine passait par la ville de Ham pour se rendre à l'armée. Le jeune Maximilien n'avait que quatre ans et neuf mois, lorsque son père lui fut enlevé, mais celui-ci avait déjà pressenti l'avenir du dernier de ses fils ; il lui annonça même en mourant, de brillans succès, soit au barreau, soit dans toute autre carrière libérale.

La mère de Maximilien, *Elisabeth* WISBECK, resta veuve avec cinq enfans qui trouvèrent en elle une femme forte, et d'un caractère également propre à lui concilier l'amour et le respect. Maximilien enfant adorait et craignait sa mère; simple officier, ou parvenu aux premiers honneurs de l'armée, jamais il n'omit un seul des devoirs de la tendresse filiale.

Rien de plus aimable, de plus gai, de plus sémillant que le jeune Foy; ses yeux étincelaient d'esprit; cependant aucun de ses condisciples ne l'égalait en application. Une mémoire prodigieuse secondait sa vive sagacité; il saisissait, pour ainsi dire, les choses au vol; son esprit s'en pénétrait et les conservait, comme dans un dépot fidèle où il était sur de les retrouver au besoin,

Il posséda de trés bonne heure les élémens de la langue latine ; à neuf ans, sa plume avait déja de l'élégance ; à quatorze ans, il avait fini ses études au collége de l'oratoire de Soissons.

L'extrême jeunesse du brillant élêve suggéra l'idée de l'envoyer faire une seconde année de rhétorique à Paris ; mais, après huit jours d'essai au collége de Lisieux, il se sentit plus fort que ses condisciples, et résolut de quitter une maison où il ne ferait aucun progrès. Bientôt, sa famille délibéra sur le parti à prendre pour lui. Il avait annoncé des dispositions pour la profession des armes ; on résolut de l'envoyer à La Fère. Dix huit mois de travail dans l'école d'artillerie de cette ville le mirent en état de se présenter aux examens de Châlons-sur-Marne. Admis le troisième, dans un concours de plus de 200 élèves, vers la fin de 1790, on le vit, après quelques mois de nouvelles études, partir comme second lieutenant dans le troisième régiment d'artillerie, qui se rendait à l'armée du nord. La politique occupait alors tous les esprits ; l'école de châlons se partageait en 3 partis : les *défenseurs de l'ancien régime*, les *neutres* et les *constitutionnels*. Le nouveau lieutenant était à la tête de ces derniers, et suivait avec beaucoup d'ardeur le grand mouvement imprimé à tous les esprits, par une révolution destinée à changer la face du monde. Voilà les préludes du général Foy dans la carrière politique ; telle fut l'origine du généreux enthousiasme qu'il a scellé de son sang et payé de sa vie.

La bataille de ***Jemmapes*** et les différentes actions où commandaient les généraux ***Dumouriez, Dampierre, Jourdan, Houchard*** et ***Pichegru*** virent le jeune Foy servir avec beaucoup de distinction comme capitaine d'artillerie volante. Une arrestation injuste mit alors ses jours dans un très grand danger ; mais il ne se souvint de sa prison d'Arras que pour aller combattre de nouveau les ennemis de la France. ***Abatucci, Desaix, Moreau,*** le remarquèrent dans deux célèbres campagnes ; ce fut lui qui fit échouer l'attaque de la tête ***de pont de Huningue*** par les autrichiens. Il se montra aussi avec beaucoup d'éclat, lors de la conquête du canton d'***Untervald,*** et plus encore à la bataille de ***Zurich*** et au combat de ***Diessenhoffen.*** Il avait été nommé adjudant général sur le champ de bataille par ***Masséna.*** En 1800, le ***passage de Minho*** lui offrit une nouvelle occasion de déployer ses talents et son intrépidité.

A l'époque du procès de Moreau que suivit bientôt l'établissement de l'empire, le Général Foy laissa voir la noblesse de son caractère et son courage politique. On le vit d'abord refuser, ***parcequ'il était militaire et qu'il n'était pas juge,*** sa signature à une adresse qui désignait les auteurs de la conspiration, et ensuite voter contre la nouvelle dignité affectée par Napoléon. Il admirait ce grand homme, mais il voulait avant tout la liberté de la France ; il avait combattu pour une cause sublime, et craignait de la trahir par son adhésion à la création d'un empire, ou plutôt à l'établissement du pouvoir absolu. Cette circonstance retarda long-tems son avancement ; il est resté neuf ans de suite dans le même grade, en voyant d'un œil tranquille les rapides progrès de ses compagnons, dont beaucoup étaient bien loin d'égaler ses talents et ses services.

Envoyé à Constantinople, le Colonel Foy contribua de la manière la plus brillante et la plus décisive à la défense des Dardanelles ; il les quitta pour venir faire la guerre en Portugal, comme général de Brigade. Masséna, qui l'avait jugé en Helvétie, tira le plus grand parti du dévouement d'un si habile officier dans sa difficile campagne ; il jeta encore les yeux sur lui pour défendre auprès de l'Empereur la cause de l'armée ; elle ne pouvait être mieux défendue que par un si éloquent interprête. Napoléon apprécia enfin le Général Foy, et le renvoya à l'armée de Portugal, après l'avoir élevé au grade de général de division. C'est dans ce pays, et en Espagne, que le général Foy, chargé de conduire des corps composés de plusieurs divisions, fit voir, notamment à la bataille de ***Salamanque*** et pendant la retraite de ***Vittoria,*** que l'on pouvait trouver en lui un digne émule des lieutenans de Napoléon. Il parut avec le même éclat aux diverses actions qui nous forcèrent enfin à rentrer sur notre territoire. Une blessure presque mortelle put seule l'arracher du champ de bataille d'***Orthez*** où il eut l'épaule fracassée. La bataille de Waterloo le vit une dernière fois sous les armes ; il y reçut sa quinzième blessure.

Le général Foy réunissait presque toutes les qualités de l'homme de guerre, la vigilance, l'audace, la constance, le coup d'œil, la fécondité des ressources et la promptitude de l'éxécution. Il avait bien conçu la grande guerre, il en suivait les opérations dans ses campagnes ; et, quoique religieux à exécuter les ordres supérieurs, il commandait toujours en chef dans sa pensée.

Le général Foy était un homme antique ; on a remarqué d'étonnants rapports entre lui et *Sertorius*. Tous deux ont été orphelins de père, et laissés en bas âge aux soins d'une veuve ; tous deux nourris de bons enseignements par une femme d'un esprit viril ; tous deux pleins d'une tendresse mêlée de vénération pour leur mère, l'ont perdue au milieu de leurs triomphes avec une douleur profonde ; tous deux, aussi prompts à bien dire qu'à bien faire, appellés aux succés du barreau par une éloquence naturelle, ont été contraints d'appliquer leur génie à l'état militaire, dès la plus tendre jeunesse ; tous deux encore ont fait la guerre dans les mêmes contrées. On remarque entre ces deux personnages d'autres similitudes, telles que l'amour des lettres, le désinterressement absolu, une vigilance extrême, le conseil et l'éxécution, l'avantage d'inspirer la crainte et l'estime aux ennemis, l'art d'attirer l'affection des soldats et la bienveillance des étrangers ; enfin un dévouement sans bornes pour la patrie, avec le desir continuel de rentrer dans le pays natal, pour revoir une mère chérie et vivre près d'elle en citoyen.

La carrière militaire du général Foy avait été brillante, sa carrière politique devait l'être encore plus ; mais l'une explique le phénomène de l'autre. Sa tente fut toujours un cabinet d'études ; au sortir du combat, il courait à ses livres. En faisant la guerre il apprenait l'administration, l'histoire et l'économie politique. Orné de connaissances variées, rempli des écrivains anciens et modernes, il arrivait à la tribune avec des trésors d'éloquence amassés pendant 25 années de combats : Il avait appris à connaitre les hommes au milieu des camps et des populations ; il était devenu orateur, en adressant d'éloquentes paroles aux soldats qui avaient chaque jour quelque prodige à faire pour être dignes d'eux-mêmes et de leurs chefs.

C'est sous ces auspices qu'il parut à la tribune, comme député du département de l'Aisne. Quel début que son premier élan à la tribune, pour arracher les vainqueurs de l'Europe, mutilés dans les batailles, à la douleur de cacher le signe de l'honneur qui couvre leur poitrine, et de tendre la main qui leur restait pour demander à la pitié des passans l'obole de Bélisaire ! comme on fut étonné d'entendre un soldat discuter avec la même supériorité les budjets du clergé, de l'intérieur, de la justice et du ministère des affaires étrangères ! quelles études constitutionnelles annonçaient la force et la clarté de ses éloquens plaidoyers en faveur de la charte et des principes libéraux ! Le nouveau député n'était encore qu'à

son début en 1820; cependant, par quel sentiment profond d'une situation presqu'accablante pour un parti injustement accusé, par quel heureux mélange de raison et de courage, n'imposa-t-il pas à une assemblée ardente et pleine de passions qui voulait exploiter à son profit un évênement terrible! on reconnut en lui dans cette circonstance quelque chose de l'art de *Mirabeau*, gouvernant sa parole, et maître de lui-même parcequ'il s'était bien préparé aux périls du combat.

On a cru que le général Foy ne faisait que réciter de mémoire ses discours; telle n'est pas la vérité. Après avoir long-tems réflêchi sur un sujet, après en avoir établi ensuite les divisions qu'il traçait sur le papier, il dictait ses harangues en se promenant, et ne les voyait plus. Plein de son sujet, fort de sa disposition, il montait à la tribune, dit-il, lui même, et n'étant pas persécuté par le souvenir des mots, parcequ'il ne les savait pas, mais retrouvant les traits heureux, il produisait, grâce au mouvement que la parole communique à la pensée, des images et des idées sur lesquelles il était bien loin de compter, au moment de sa méditation première et qui se mêlaient aux heureuses inspirations du moment.

Dès que le général Foy fut admis dans notre chambre des communes, et surtout lorsqu'il eut senti que ses talents appelaient le député de l'Aisne à devenir l'homme de la France, l'économie politique devint l'objet spécial de ses nouvelles études. Il méditait sans-cesse sur l'agriculture, sur l'industrie et sur le commerce; il admirait leurs progrés de chaque jour, et devançait avec joie l'avenir de prodiges qui leur est promis par leur alliance intime avec le génie de la science. Il avait compris sans peine que le travail est l'âme des sociétés modernes, le principe de leur prospérité, le meilleur gardien de la vertu et de la liberté des peuples.

Les études du général Foy s'étendaient à toutes les parties du système social. On a trouvé un code criminel annoté tout entier de sa main; il possédait de même nos différents codes et l'ensemble comme les détails de l'administration. Mais, avec quelle constance, avec quel soin n'approfondissait-il pas chaque jour le système financier de l'Angleterre et le nôtre qui lui ressemble, malgré de grandes différences! il pâlissait sur les budjets dont la collection, chargée de ses nombreuses observations, suffirait seule pour attester la religieuse attention qu'il apportait dans l'examen des recettes et des dépenses de l'état. Ménager du fruit des sueurs du peuple, il se regardait comme un économe de la France, et un gardien du trésor public.

Tant de travaux et d'efforts pour se maintenir au niveau de sa mission ne l'empêchaient pas de défendre les droits de la représentation nationale violée dans la personne de l'un de ses collégues,*

* MANUEL, sur lequel *Mercier* simple sergent de la garde nationale refusa

et de s'opposer à la guerre d'Espagne dont il n'avait que trop bien prévu les conséquences, c'est-à-dire, la perte des institutions constitutionnelles pour la Péninsule ; et pour la France, outre des

---

de porter la main, à la séance orageuse du 4 mars. Ce sergent fut rayé des contrôles de la garde nationale, pour prix de sa belle conduite. Je crois devoir citer ici quelques vers que je lui adressai, la police de France les connait depuis long-tems.

A MERCIER.

Il est fidèle à la patrie,
Le français soldat citoyen,
Qui, de la liberté chérie
Ne veut être que le soutien :
Autrefois, le chêne civique
Eut orné son front radieux,
Et son nom serait glorieux,
Proclamé par la voix publique :
Chez nous, il est séditieux,
Vive Mercier ! serait un crime,
L'honneur est titre illégitime
Dans le code des factieux !

La noble France, ils l'ont flétrie
Ceux qui, foulant aux pieds nos lois,
Ont, d'un père de la patrie
Etouffé l'éloquente voix !
En raisonnant l'obéissance
Mercier prouve aux ambitieux,
Que l'âme suffit, sans ayeux,
Pour éclairer la conscience :
Mais son nom est séditieux ;
Vive Mercier ! serait un crime,
L'honneur est titre illégitime
Dans le code des factieux !

Je vois les enfans de la France,
De son mâle courage épris
Bravant les fûrets en présence
A sa vertu donner le prix ;
Mais moi, qui crains l'humeur chagrine
De ces *empoigneurs* discourtois ;
Je me présente en tapinois
Et je le fête à la sourdine :
Car son nom est séditieux,
Vive Mercier ! serait un crime,
L'honneur est titre illégitime
Dans le code des factieux !

Ennemi déclaré du despotisme, c'était à Paris, au milieu de touts les espions que renferme la capitale que je tracais ces lignes; qu'on ne s'étonne donc plus de me voir ici soulever le voile qui dérobe encore à quelques yeux l'ineptie de la famille des Bourbons.

F. CHATELAIN.

dépenses énormes, tous les inconvéniens d'une longue et dangereuse occupation.

Le zèle, les succès du général Foy devaient faire prévoir sa réélection: au moment de l'expiration de son premier mandat, il fut effectivement porté de nouveau à la chambre des députés pour la session de 1824; et, triomphe assez rare, il obtint le même jour les suffrages de Paris, de Vervins, et de St. Quentin. Rentré dans la carrière par un voix si honorable, il sembla redoubler de talent et d'ardeur, soit dans la brillante défense de l'élection de Mr. *Benjamin Constant*, soit en attaquant l'augmentation de 20,000 hommes que l'on voulait faire au contingent annuel, ou plutôt à *l'impot du sang*, expression qui parut être un cri de l'humanité échappé du cœur d'un guerrier citoyen. La funeste mesure de la Septennalité, la loi sur la retraite imposée à des héros encore pleins de force et brillans de courage, le scandale des Marchés *Ouvrard*, l'indemnité des émigrés *qui sont*, disait-il, *deux contre un dans la chambre, et un sur mille dans la nation*, furent pour le général Foy autant d'occasions de signaler son courage et son éloquence; l'un et l'autre augmentaient chaque jour en lui. Jamais il ne s'éleva si haut que dans la nouvelle session où il devait terminer sa carrière politique, comme un athlète couronné de palmes aux jeux olympiques.

Aprés tant de travaux augmentés par une correspondance considérable, et par toutes les obligations qu'imposaient à un tel homme son caractére, son talent et son influence, le général Foy rentra dans ses foyers. Il était accablé de fatigues et menacé d'une maladie grâve; peut- être même, devait-on regarder sa mort comme déja commencée, depuis l'atteinte terrible qu'elle avait reçue, au moment de la fameuse discussion sur l'indemnité des émigrés. Cependant, il put reparaitre à la tribune; mais, la session finie, un repos absolu était nécessaire au trop courageux orateur. Mr. Broussais, son ami, et son médecin, lui prescrivait ce remède comme la plus impérieuse des nécessités; mais il n'obtenait aucun succès. Pour le général Foy, cesser de travailler, c'était mourir. Un voyage dans le midi de la France parut devoir suspendre son activité; il n'y trouva que de nouvelles fatigues qui avancèrent beaucoup le terme de sa vie.

Au retour des Pyrennées, le général fut surpris et touché du triomphe imprévu que la ville de Bordeaux tout entière lui décerna par un mouvement spontané. Mais ce triomphe, en lui rappellant les honneurs civiques que Strasbourg et Mulhausen lui avaient accordés, en 1821, donnait malheureusement des secousses trop vives à ce cœur sensible et augmentait la funeste vitesse de ses mouvements. Au lieu d'être encore dilaté par la réaction de l'enthousiasme public sur lui, et par la puissance souveraine des grandes idées de patrie, de gloire et de liberté, le cœur du général Foy avait besoin des douceurs de la vie domestique où il se mon-

trait si bon, si simple, ami facile, époux affectueux, père rempli d'indulgence. Ebranlé au contraire par des fatigues au dessus de ses forces, par des épreuves morales, qui l'agitaient tout entier, le grand orateur était frappé d'une maladie incurable au moment de son arrivée à Paris; debout encore, il mourait d'un *anévrisme*.

D'intolérables douleurs, qui ont duré pendant plus d'un mois, en redoublant toujours d'intensité, et que ne pouvaient apaiser, ni les soins religieux de ses neveux, ni le dévouement d'une héroïque épouse, qui n'a quitté le lit de son agonie qu'au moment fatal, l'ont enfin conduit au tombeau, après avoir servi d'exercice au plus grand courage qu'un homme ait jamais montré en face des souffrances de la mort toujours présente. " Je sens, disait-il d'une " voix mourante, un pouvoir désorganisateur qui travaille à me " détruire; je combats le géant, et je ne peux pas le vaincre."

Quand il vit arriver l'heure suprême, il voulut respirer encore un air pur, et voir, pour la dernière fois, la lumière du ciel. Ses neveux éplorés le portérent dans un fauteuil placé vis-à-vis d'une fenêtre ouverte; là, se sentant défaillir, il leur dit: " mes amis, " mes bons amis, mettez-moi sur un lit; Dieu fera le reste." Telles furent ses dernières paroles. Deux minutes après, il rendit à l'auteur de toutes choses l'âme pure et grande qu'il en avait reçue.

Le général Foy expira à 1 heure 35 minutes après midi, le 28 Novembre 1825; jour à jamais de funeste mémoire, et que la France ne verra renaître chaque année qu'avec d'amers regrets.

Au moment où d'habiles artistes s'occupaient de saisir et de conserver ses traits pour la postérité, la figure du général Foy, que les souffrances avaient altérée, reprit sa douce sérénité, avec quelque chose de tranquille qui n'était encore ni l'immobilité, ni la roideur de la mort. Il avait l'air de dormir, et ressemblait à quelque sage de la Grèce dont le tems nous aurait conservé l'image; mais, si l'on eût levé le drap mortuaire, quel spectacle fait pour inspirer la douleur et le respect!!! Cette bouche éloquente, qui tonnait du haut de la tribune, portait de nombreuses cicatrices; les mains qui avaient tenu si long-tems son épée victorieuse étaient mutilées; ses bras, sillonnés par les balles,en gardaient l'empreinte profonde; l'une de ses cuisses était déchirée par un boulet; il avait eu l'épaule gauche fracassée à la bataille d'Orthez, l'épaule droite traversée par une balle à Waterloo; sur tout son corps paraissaient, comme des insignes de gloire, les traces du fer ou du feu. Dans cet état, il ne rendait à la mère commune qu'un débris de lui-même, restes chers et sacrés d'un défenseur de la patrie. Mais ses blessures, au lieu d'être muettes, comme Antoine le dit de celles de César étaient autant de témoins éloquens qui retraçaient une partie de ses exploits.

Au milieu de tant de glorieuses mutilations, l'œil ne découvrait pas la blessure mortelle; elle se cachait sous le cœur de la victime

dés long-tems frappée en secret. Cette blessure s'était écartée du général Foy pendant 25 années de guerre ; il devait la recevoir sur un autre champ de bataille ; sa vie devait payer la nouvelle palme qu'il était venu conquérir. Au milieu des combats, il gouvernait sans peine son courage et celui des autres ; il était de sang-froid en abordant avec audace les plus grands périls ; mais, s'il portait la même constance dans l'arêne politique, il n'y modérait qu'avec peine son ardeur et ses transports : les discours de ses adversaires, les mouvements de l'assemblée, le flux et le reflux d'une orageuse délibération, l'attention profonde de l'orateur qui écoute en méditant sa réponse, le silence douloureux et difficile que doit pourtant s'imposer le mandataire fidèle qui entend des audacieux attaquer la liberté jusques dans son sanctuaire ; enfin, les combats et les périls de la tribune aux harangues lui communiquaient des émotions vives, impétueuses, irrésistibles : elles renaissaient, elles se succédaient, elles s'enflammaient à chaque instant, et ne donnaient pas de relâche à son esprit et à son corps. Ce sont elles qui ont fait battre trop souvent un cœur sensible et généreux ; ce sont elles qui l'ont dilaté en fatiguant ses ressorts par des agitations convulsives : trop faible pour contenir leur tumulte, pour réprimer leur violence, pour suffire, par la vitesse de ses mouvements, à la multiplicité de leurs assauts, il s'est arrêté enfin, après s'être tant de fois élancé de lui-même au devant du coup fatal. La guerre avait respecté les jours du général Foy, la tribune lui a donné la mort.

Tel fut l'homme, le guerrier, le citoyen, l'orateur que la France pleure avec une si parfaite unanimité de regrets. Ses funérailles ont présenté tous les caractères de ces deuils publics que l'antiquité voyait autour du cercueil des Timoléon et des Pélopidas. Tous les rangs, toutes les classes, tous les âges, confondus ensemble par la douleur, ont servi d'escorte aux restes sacrés du défenseur de la patrie ; une jeunesse ardente et généreuse a voulu porter elle-même son cercueil jusqu'à sa dernière demeure. Malgré une pluie continuelle les soixante mille personnes qui composaient le cortège marchèrent constamment la tête nue, au milieu d'une double haie de citoyens ; sur les boulevards, dans les différens quartiers, les boutiques avaient été fermées ; Paris tout entier donnait des marques de douleur. Sur la foule immense qui précédait ou suivait le convoi, environ quarante mille citoyens restèrent en dehors du cimetière, au milieu des ténèbres qui ajoutaient encore à la tristesse de cette lugubre cérémonie. La partie du cortège qui put pénétrer dans l'asyle des morts trouva trente mille personnes groupées autour de la fosse préparée pour le général Foy ; elles attendaient depuis le matin le moment de lui rendre les derniers devoirs.

Au milieu d'un si triste appareil, tout le monde a paru frappé de la présence des trois fils du défunt, conduits par ses deux ne-

veux et par Mr. *Casimir* Perrier, dont la paternité adoptive a commencé par eux. Ils étaient rangés autour de la tombe, sur laquelle cet honorable citoyen a prononcé un discours éloquent et simple, bientôt suivi d'autres tributs payés à la mémoire de l'orateur citoyen par M. M. *Méchin* et *Ternaux*; le premier député de l'Aisne; le second ancien député de Paris; et enfin par le général *Miollis* l'un des vétérans de l'armée.

Mr. *Benjamin Constant*, digne appréciateur d'un si beau talent n'a pu pénétrer dans le cimetière, et prononcer le discours éloquent qu'il avait préparé en l'honneur du général Foy. Les mêmes obstacles ont empêché M. M. *Sébastiani*, *Devaux* (du cher) et *Kératry* qui ont tous les trois combattu avec lui pour la cause sacrée, de remplir un pieux devoir sur sa tombe. Je ne dois pas oublier le beau dithyrambe de Mr. *Viennet* qui à laissé une profonde impression dans l'âme de ses auditeurs.

La vie, la mort et les funérailles du général Foy laisseront une trace éternelle dans la postérité, qui ne séparera jamais ou ne rappellera les vertus publiques et privées du guerrier citoyen, la beauté de ses talents, la hauteur de son éloquence, et l'éclat de ses services, sans penser en même tems à la douleur du peuple français.

P. F. Tissot.

MR. VELLUTI ET Melle BONINI.

Melle Bonini.

On nous a adressé *en langue Italienne* la lettre la plus sotte qui ait peut-être jamais été écrite; cette lettre *n'est point signée*. On nous y reproche ce que nous avons dit de Melle Bonini dans le II No. de notre journal, page 28.

Nous répondons au valeureux champion de la beauté de Melle Bonini, que nous avons eu beaucoup d'indulgence pour cette dame; que nous n'avons jamais fait remarquer au public avec quelle mesquinerie et surtout avec quelle robe *anti-propre*, Melle Bonini nous représentait Palmide dans Il Crociato; et cependant, comme au théâtre tout vit d'illusions, est-il quelque chose de plus difficile à concevoir que de penser que la fille du Sultan de Damiette n'ait pas les moyens d'envoyer ses vêtemens à la blanchisseuse quand ils sont sales.

Mr. Velluti.

On est venu deux fois de la part de Mr. Velluti, nous dire: *d'abord* que nous serions attaqués en justice pour l'article de notre dit II No. . . . . . . *Puis*, quand on a vu le cas que nous faisions de cette menace, *tant soit peu bête*, on nous a demandé *platement* notre indulgence, et *plus platement encore* notre protection.

Nous ne répondons à tous les *individus* qui se sont coalisés

contre nous, parceque nous avons osé montrer la vérité dans tout son jour, que par l'insertion dans notre feuille du compte rendu par *the Examiner* de la représentation de *Teobaldo e Isolina*.

Notre article sur l'opéra si acerbement critiqué par les partisans du signor et de la signora a été inséré en entier le 10 du courant *dans le nouveau Figaro* journal trés spirituel qui se publie à Paris.

F. CHATELAIN.*

THEATRICAL EXAMINER.

KING'S THEATRE.

There certainly never was a season at the Opera exhibiting so little taste and judgment as the present. Hitherto no operas but *Il Crociato in Egitto* and *La donna del Lago* have been revived, and both with a lamentable inferiority to what they were formerly; and at length, when a new work is produced, one has been selected so wretchedly deficient in merit of every kind, that it is a matter of astonishment where bad taste enough could be found to select such a miserable failure. *Teobaldo é Isolina* is by a person of the name of MORLACHI, who is the joint Chapel-Master with WEBER, to the King of Saxony; but he seems not to have profited at all by his collision with that great writer. His music is, in fact, a thing of shreds and patches; though a serious opera, he has given it an overture light and flimsy, and of a lively character; but it is a mere cobweb in composition, without strength or solidity, and consisting merely of a variety of passages for the flutes, clarionets, and other wind instruments, without any rich harmonies to bind them together. Indeed, through the whole opera, there is not one pleasing melody, one passage of feeling; all is cut up and frittered away in a constant succession of unmeaning flourishes, and the characters sing in just as lively a strain, when in agitation and distress, as in their more cheerful moments. So ignorant, indeed, does the Composer seem of the true interests of music, that he has composed to words and not to ideas. Thus *Isolina*, when lamenting her lost felicity, flies off in merry movement when she comes to a word expressing happiness, totally forgetting that the sentiment is a mournful one. There are numberless errors of this description.

The secret of the production of this trumpery work seems to be, the vanity of Signor VELLUTI to exhibit himself, and himself

* Quelque soit celui que nous puissions critiquer désormais, nous l'engageons, s'il a des reproches à nous faire, à venir nous les adresser *en personne*, et à ne passe reposer de ce soin sur un député, s'il ne veut que nous ne prenions une singulière idée de cette prudence intempestive.

F. CHATELAIN.

alone, where he can have greater opportunities of howling than any one else can. If singing, he is well pleased, caring evidently nothing about the quality of the music. What taste indeed can be expected from a man who sings so miserably out of tune, that it is difficult for the band to accompany him,—who defies all time,—hurrying or relaxing without ever regarding the effect intended and dwelling upon a set of tedious flourishes with a sameness perfectly wearisome? When he draws up his round shoulders, grins with his thin face, and stretches out his bony arms, we know precisely the division of notes he is going to execute. Since it is true that numbers listen to him nightly with apparent rapture, such an account of him might be deemed exaggerated; but we appeal to any tolerable judge of music, if we have gone beyond the truth. Fashion and folly, which always go together, have agreed to admire this monstrous insult upon taste; but apart from them, reason would soon bring his qualifications to the test. Let him but endeavour to sing at any other theatre than the Opera House, and we are convinced no audience would tolerate him through the first song.

The only singer who gave us any pleasure was Signor Curioni, whose charming voice and taste is a refreshing relief from the croakings and screechings of VELLUTI. We could not but regret thoughout, that he had not better music to execute, though he certainly made the best of the bad. Madame BONINI has receded by her performance in this opera; her voice is cracked and insipid, and totally unfit for the rapid execution in which only MORLACHI seems to delight. PORTO was more nasal than usual, and made a ridiculous contrast with VELLUTI, both in voice and figure.

The scenery was pretty, and the dresses very splendid; but the finest of all was thrown away upon the gaunt frame and awkward gait of VELLUTI, who looked like an embroidered skeleton with a spangled death's head, aping the hero and the lover!

VARIÉTÉS.

Des voleurs condamnés à être pendus sortaient dernièrement d'une prison de Londres. L'un d'eux nommé Bradment, coupable de vol avec effraction, rencontra sa mère, et le colloque suivant s'engagea entr'eux: " où vas-tu mon enfant?—à la potence, ma mère.—Eh bien! mon petit, veux-tu être bien gentil, ne te fais pas pendre avec tes beaux habits du Dimanche, fais-m'en cadeau. Je t'assure que pour être pendu ta veste rouge de tous les jours est trés comfortable." *Excellente mère!*

LÉONIDAS ET M. DE VILLÈLE.

Entre Léonidas et M. De Villèle
Il s'établit un parallèle:
L'un mène ses trois cents à l'immortalité
L'autre ses trois pour cents à la mendicité.

Le célèbre naturaliste Cuvier, disait en revenant de Montrouge: "l'animal le plus reconnaissant c'est le chien." Non, repart soudain Talleyrand, c'est *le dindon*, car, autrefois, les jésuites ont importé les dindons en France, et maintenant les dindons demandent le rappel des jésuites."

Voici un petit billet doux écrit tout récemment, et qui rappelle ce qui s'est dit de plus naïf et de plus piquant au tems où Mlle. Arnould était à l'opéra. Une des personnes qui s'interresse le plus, et par les devoirs de sa place, et par sa sensibilité naturelle, aux très jeunes figurantes, voyant dans la coulisse de l'opéra un de ces enfans, les yeux tout rouges et l'air abattu, lui demanda la cause de ses peines: "*je vous l'apprendrai demain*," répondit-elle; et le lendemain, elle lui écrivit le billet suivant:

"*Vous me demandiez hier, monsieur, ce que j'avais pour être triste; c'est que je désirais que vous me mettiez dans mes meubles et ma mère avec.*"

Dans quelques maisons de Jésuites, on trouve des salles d'escrime. Un bon chrétien, scandalisé justement, disait à un de ces pères: "comment accordez-vous l'escrime avec l'esprit de l'évangile? le texte est précis. Quiconque se servira de l'épée périra par l'épée." Oui, reprit le pére; "*mais le texte ne parle pas du fleuret!*" Pends-toi, Escobar.

On remarque que depuis l'établissement des congrégations en France, on ne jette plus de dindons au peuple dans les fêtes publiques.

Un des acteurs de la troupe de Bruges s'avisa de dire sur la scène: "il faut savoir réparer les torts qu'on *as eus*." On lui cria du parterre: "qu'on a eus." Je suis fort étonné, répondit le comédien, que ce soit en Belgique qu'on veuille m'apprendre le français; je sais ma langue: les *torts* sont au pluriel. "On pense bien que ce plaisant discours excita d'abord les éclats de rire; mais après avoir ri, le public se fâcha, et le malheureux comédien fut forcé le lendemain de faire des excuses. Messieurs, dit-il, *je suis maintenant convaincu qu'il faut savoir réparer les torts qu'on a eus* ..... Si ce comédien là manquait d'instruction, certes, il ne manquait pas d'esprit.

Lorsque Sidi-Mahmoud prit congé d'une des excellences qui, en France, président aux beaux arts, il crut devoir faire l'éloge de tous les objets qu'il avait vus dans nos musées et nos établissements publics. "Si, parmi ces objets, il en était quelques-uns dont la possession put vous plaire, dit le ministre à l'envoyé de Tunis, je serais heureux de pouvoir vous les faire obtenir.—Eh bien! reprit Sidi-Mahmoud, si votre Excellence veut me faire donner Mademoiselle Brocard,* je l'emporterai."

M. Reynouard, l'académicien, en rentrant chez lui, trouve le nom de M. De Montmorency, candidat du fauteuil vacant, sur le calepin de son secretaire. "M. De Montmorency, s'écrie-t-il, et qu'a-t-il écrit?—il a écrit son nom," répond le secretaire.

Dans une auberge de Windsor se trouve le portrait de l'*Achille* des généraux anglais. La physionomie burlesque que le peintre a, fort innocemment sans-doute, donnée à ce héros, a inspiré à un voyageur français le quatrain suivant, qu'il s'est permis d'inscrire au bas de la noble image:

D'ou vient cet air d'étonnement
Sur ce visage où respire la gloire?
C'est qu'on le peignit justement
Le lendemain de sa victoire.

Un étranger demandait s'il était question de rappeller à l'institut M.M. *Etienne* et *Arnault*, les auteurs des *Deux Gendres* et de *Marius*, qu'a banni l'ordonnance de 1815 contresignée Vaublanc—non assurement—mais si vous repoussez tous les hommes de mérite, qui donc nommerez-vous?—Eh bien, répondit un académicien, nous nommerons, comme à l'ordinaire, un membre de moins.

Un homme qui a acquis le droit de parler franchement aux personnes les plus élevées en dignité, disait à Mr. De P....." que pouvez-vous répondre au public qui vous reproche les scandales de....?—Moi, répondit l'excellence en simarre, je ne réponds rien, je m'enveloppe du manteau de ma vertu.—*Les tems sont froids*, reprit l'interlocuteur; *c'est se vêtir bien légèrement.*"

Un personnage considérable donnait une fête brillante à laquelle l'élite du Faubourg St. Germain avait été invitée. Un des acteurs du Vaudeville que le public accueille avec le plus de faveur, prenait la liberté de donner, le même soir, un bal plus modeste, mais auquel assistait aussi une nombreuse réunion. Le hazard qui fait tant de choses, a voulu que le comédien demeurât dans le même hotel que le grand seigneur. Le hazard a fait plus encore; il a permis que le pensionnaire de la rue de Chartres, eût,

* Mlle Brocard, actrice du théâtre français, sœur de la jolie prétresse de Therpsicore que nous possédons ici.

comme son noble voisin, la fantaisie d'élever une tente devant le vestibule du corps-de-logis qu'il habite dans la maison où sont réunis deux locataires si disparates. Il n'en fallait pas tant pour se tromper de porte, surtout dans la confusion inévitable qu'entraînent deux fêtes données le même jour. C'est aussi ce qui arriva à Mlle V*** du Vaudeville, invitée chez son caramade dont elle ne connaissait la demeure que sur une désignation peu propre à la faire distinguer de l'habitation de son noble voisin. Melle V*** se présente donc chez ce dernier. Un valet-de-chambre galonné sur toutes les coutures ouvre les deux battans du salon, et proclame à haute voix le nom de l'actrice. ***Etonnement de la part de tous les assistans.*** RUMEUR GÉNÉRALE. Mlle V*** s'avance gaiement jusqu'au foyer pour y saluer ***Mr. Sans-Gêne*** et sa moitié. Quelle est à elle-même sa surprise, lorsqu'au lieu d'une femme jolie encore,* elle trouve une duègne décrépite et sévère, et à la place de son joyeux camarade, un personnage couvert de plaques et chamarré de rubans. " Qui demandez-vous ici, Mamzelle ?—Mr. Tel . . . . , mille excuses, je vois que je me suis trompée ; je me retire.—Dubois ! Mamzelle s'est trompée ; conduisez Mamzelle chez M . . . ." L'actrice fait sa révérence, part, en dissimulant le plus quelle peut un éclat de rire quelle retient à peine, et va bien vîte chez Mr. Sans-gêne, où le récit de sa méprise excite la gaité de toute la compagnie qui ne se composait que d'artistes et d'auteurs. Un de ces derniers traça, le soir même, un plan de vaudeville où l'anecdote que nous venons de raconter est mise en scène. On assure que Philippe et Mlle Victorine auront les principaux roles dans cette pièce.

TROIS DÉBUTS.—TROIS SUCCÈS.

A l'Opéra ***Pellegrini,*** à Drury Lane ***Miss Foote,*** au Théâtre Français ***Bernard-Léon.***

Notre article sur le général Foy, nous force à remettre au prochain No. ce que nous avons à dire des différents artistes dont nous venons de citer les noms, ainsi que des théâtres auxquels ils appartiennent.

Nous parlerons également dans ce numéro : des ***Ocios de Españoles emigrados,*** de ***The Panoramic Miscellany,*** des ***Poësies de Mr. Canning,*** de l'ouvrage de ***Mr. Moreau,*** du ***Diorama,*** de ***l'Apollonicon,***‡ du ***Tombeau d'Eloïse et d'Abeylard,*** d'un ***Plan de Londres*** par M. Cavalieri, du ***Concert donné jeudi, chez Lady Caroline Lamb,*** et du ***Recueil des plus jolis Airs chantés au Théâtre Français,*** recueil publié par Mr. J. Doche, Mr. Last, et Mr. Barnet. X.

* MlleVolnais, maintenant Mde.Philippe.

‡ Si nous n'avons point encore parlé de ce bel instrument, c'est que nous voulions l'entendre plusieurs fois avant de porter sur lui un jugement définitif.

De l'Imprimerie de C. RICHARDS, 100, St. Martin's Lane, Charing Cross.

LE

MERCURE DE LONDRES.

PAR

Mr. F. CHATELAIN.

1ère année—No. 5me.—Samedi 25 *Mars* 1826.

POËSIE.

LA FAUVETTE ET SES PETITS.

FABLE.

Gardez-vous bien de la pipée,
Disait un jour, à ses petits,
La fauvette au piége échappée
Et d'une mère, écoutez les avis ;
De concert, chacun la promis:
Le soir de la même journée,
Jusqu'au dernier, nos étourdis
Etaient captifs sous la feuillée.

Lecteurs, c'est notre histoire à tous,
Prêter l'oreille à la prudence,
Serait chose exquise pour nous;
Mais trop souvent la prévoyance
Dans les esprits, est en défaut:
Quel est le maître qu'il nous faut?
L'Expérience.

F. Chatelain.

ACADÉMIE FRANÇAISE.

Daru.

Dans sa *Cléopédie*, Mr. Daru a exposé la théorie des réputations littéraires. La sienne repose sur d'utiles ouvrages et d'honorables

services. Il est meilleur prosateur qu'il n'est bon poëte. Son histoire de *Venise* occupe la première place parmi ses ouvrages, et un rang distingué parmi les productions historiques de cette époque. Il a démêlé avec art les ressorts si long-tems cachés de ce gouvernement oppresseur où la liberté n'était, comme chez tant de nations, qu'un vain simulacre offert aux regards du peuple pour le distraire de la criminelle ambition des grands.

FRÉDERIC.

LETTRES ACADÉMIQUES.

L'académie, disait plaisamment une dame, a récompensé les *bonnes lettres* dans Mr. Soumet; les *lettres à la poste* dans Mr. Roger; les *lettres pastorales* dans Mr. De Frayssinous; les *lettres de cachet* dans Mr. Lainé, et les *belles lettres* dans Mr. Casimir Delavigne. Serait-ce par hazard les *lettres de noblesse* qu'elle aurait voulu récompenser dans Mr. De Montmorency; mais elle ne se souvient donc plus du mot de l'abbé Maury? ....

X.

LITTÉRATURE ANGLAISE.

POESIES DE MR. CANNING.

Canning is a genius, almost an universal one, an orator, a wit, a poet, and a statesman. BYRON.

Mr. Canning est un des hommes les plus étonnans du dix-neuvième siècle; il réunit dans lui seul les talens qui ne se trouvent que dans plusieurs; il est à-la-fois poëte, prosateur, satyrique, orateur, et homme-d'état. Il n'y a que Frédéric II. roi de Prusse, qui ait donné avant lui des preuves d'un génie aussi universel.

C'est comme poëte que je me propose maintenant de considérer Mr. Canning. Je parlerai d'abord des pièces qu'il a écrites dans le genre noble; et, ensuite,* de celles qu'il a écrites dans le genre satirique. Il parait qu'il montra de bonne-heure son talent pour la poësie; une de ses plus belles pièces est une production de sa jeunesse. Ce fut pendant qu'il était au collège d'Eton, que frappé de voir la terre des arts soumise à des Turcs, il composa ses beaux vers sur "l'Esclavage de la Grèce."

Mr. Canning se reporte, au temps où les Grecs, animés par le désir de vivre libres, l'amour de la patrie et la passion de la gloire, soutenaient, avec de petites armées, les attaques de plusieurs millions de Persans. Il parle avec tant de chaleur de la bataille de Marathon et de la défense des Termopyles, qu'on voit qu'il sent tout ce qu'il dit.

Thee Freedom cherish'd once with fost'ring hand
And breath'd undaunted valour through the land;

* Dans un second article.

Here the stern spirit of the Spartan soil,
The child of poverty, inur'd to toil . . . . . .

How skill'd the Greeks; confess what Persians slain
Were strew'd on Marathon's ensanguin'd plain,
When heaps on heaps the routed squadron fell,
And with their gaudy myriads peopled hell.
What millions bold Leonidas withstood,
And seal'd the Grecian freedom with his blood;
Witness Thermopylæ! how fierce he stood!
How spoke a hero, and how moved a god!
The rush of nations could alone sustain,
While half the ravaged globe was arm'd in vain.

Le poëte se représente les merveilles que les Grecs enfantèrent dans les arts ; ce passage est encore plus beau que le précédent ; il a le feu, la vie et la grâce des choses qu'il décrit ; il les peint à l'oreille par une harmonie imitative.

——————On Greece each science shone,
Here the bold statue started from the stone ;
Here, warm with life, the swelling canvass glow'd ;
Here, big with life, the poet's raptures flow'd ;
Here Homer's lip was touch'd with sacred fire,
And wanton Sappho tun'd her am'rous lyre ;
Here bold Tyrtœus rous'd th'enervate throng
Awak'd to glory by th'inspiring song ;
Here Pindar soar'd a nobler, loftier way,
And brave Alcæus scorn'd a tyrant's sway ;
Here gorgeous tragedy, with great controul,
Touch'd every feeling of th'impassion'd soul ;
While in soft measure tripping to the song,
Her comic sister lightly danc'd along.

A ces siècles de gloire, il oppose, en grand peintre, les siècles de malheur.

——————Who sees without a groan,
Thy cities mould'ring and thy walls o'erthrown ;
That where once tower'd the stately solemn fane,
Now moss-grown ruins strew the ravag'd plain ;
And unobserv'd but by the traveller's eye
Proud vaulted domes in fretted fragments lie ;
And thy fall'n column on the dusty ground,
Pale ivy throws its sluggish arms around.

Thy sons (sad change!) in abject bondage sigh ;
Unpitied toil, and unlamented die ;

Groan at the labours of the galling oar,
Or the dark caverns of the mine explore,
The glitt'ring tyranny of Othman's sons,
The pomp of horror which surrounds their thrones,
Has aw'd their servile spirits into fear;
Spurn'd by the foot, they tremble and revere.

On ne peut s'empêcher de faire ici quelques réfléxions sur les changemens que le temps amène dans la fortune des hommes et des nations. Qui eût dit, à cette époque reculée que les Grecs seraient tout-à-coup pénétrés de l'esprit généreux de leurs pères, et fouleraient sous leurs pieds vengeurs les tyrans qui les avaient tenus si long-temps dans les fers? qui eût dit que ce jeune poëte qui pleurait sur leur sort, s'éleverait un jour à la place de ministre, et serait appellé à protéger l'indépendance d'une nouvelle république d'Athènes?

Mr. Canning finit par une comparaison qui a la pompe et la grandeur de la poësie épique.

So some tall rock, whose bare broad bosom high,
Tow'rs from th'earth, and braves th'inclement sky;
On whose vast top the black'ning deluge pours,
At whose wide base the thund'ring ocean roars;
In conscious pride its huge gigantic form
Surveys imperious, and defies the storm;
Till worn by age and mould'ring to decay,
Th'insidious waters wash its base away;
It falls, and falling cleaves the trembling ground,
And spreads a tempest of destruction round.

Parmi les piéces de vers dans le genre noble, il y a deux odes à la louange de Pitt. Quoique nous ne partagions point l'admiration de Mr. Canning pour ce ministre, nous citerons quelques strophes à cause de leur mérite poëtique.

La première de ces odes est de 1802; elle est connue sous le nom de "the Pilot that weather'd the storm." Voici selon nous, ce qu'elle offre de meilleur.

If hush'd the loud whirlwind that ruffled the deep,
The sky, if no longer, dark tempests deform;
When our perils are past, shall our gratitude sleep;
No! here's to the pilot that weather'd the storm!

Who, when terror and doubt through the universe reign'd,
While rapine and treason their standards unfurl'd,
The heart and the hopes of his country maintain'd
And one kingdom preserv'd midst the wreck of the world.

La seconde a pour titre "Elijah's Mantle;" le début en est vraiment pindarique:

When, by th'Almighty's dread command
Elijah, call'd from Israel's land,
Rose in the sacred flame,
His mantle good Elisha caught,
And, with the Prophet's spirit fraught,
Her second hope became.

In Pitt our Israel saw combined
The Patriot's heart—the Prophet's mind,
Elijah's spirit here;
Now sad reverse!—the spirit reft,
No confidence, no hope is left,
For no Elijah's near.

Le dirai-je? Mr. Canning a depuis, condamné les louanges qu'il avait données à Pitt. Comment, dira-t-on? Je répondrai: En suivant des maximes entierement opposées à celles de ce ministre. Il n'y a rien là dedans dont Mr. Canning doive rougir; le sage avoue qu'il a pu se tromper; le fou seul croit n'avoir jamais été dans l'erreur.

Quand on lit de pareils vers, on regrette que celui à qui nous les devons n'ait pas fait plus d'usage de son talent pour la poësie.

A. Guilbert.

LE TRÉSOR DU SÉRAIL.

Un journal de Rome donne le détail des trésors immenses que recèle le sérail de Constantinople. Il est d'usage en Turquie, dit cette feuille, que chaque sultan doit faire des économies et les déposer dans une pièce du palais appellée *chambre du trésor*. Plus ces économies sont considérables, plus le règne est regardé comme prospère. D'après un calcul approximatif, elles ont été de douze millions environ pendant la vie de chaque sultan.

Tous les ans le chef des eunuques fait l'inventaire des bourses* déposées dans la chambre du trésor, et les renferme dans une caisse; alors le sultan, accompagné des premiers officiers de la couronne, se rend en grande cérémonie dans ce lieu, et met son sceau sur la caisse. Après sa mort la chambre est fermée et les scellés y sont apposés avec les armes du grand visir et de plusieurs dignitaires de l'empire, et on écrit sur la porte: *C'est ici le trésor du sultan N......*

Ces trésors sont regardés comme sacrés, et il n'est permis d'y

* Chaque bourse est de 720 francs.

toucher que dans les dernières extrémités ; plutôt que d'en faire usage, les sultans préfèrent accabler leurs sujets d'impôts.

L'on compte 41 sultans qui ont régné depuis Mahomet II, après la ruine de l'empire grec en 1453, et on croit que les trésors amassés dans les 41 chambres se montant à 5 ou 600 millions de francs ; il faut ajouter à cela les présens faits depuis trois siècles et demi à tous les sultans, tant en pierres précieuses qu'en autres objets rares, et la valeur de tous les biens confisqués aux particuliers et aux pachas ; aussi parait-il fort difficile de calculer la valeur des trésors enfouis dans le sérail, et qui n'ont jamais été mis en circulation.

Extrait du Diario di Roma.—F.C.

MADEMOISELLE ***

"Parlez-nous donc du théâtre français," disait ces jours derniers un gentleman à Mlle *** l'une des plus jolies actrices de ce théâtre—"ah ! monsieur, mille pardons," repart soudain la prêtresse de Thalie, "j'ai fait serment de n'être pas mauvaise langue au-" jourd'hui, en répondant à vos desirs, je craindrais de devenir " parjure."

(Historique.)

LA MULE DU PAPE.*

Frère très cher, on lit dans St. Mathieu,
Qu'un jour le diâble emporta le bon Dieu
Sur la montagne, et là lui dit : beau sire,
Vois-tu ces mers, vois-tu ce vaste empire,
Ce nouveau monde inconnu jusqu'ici,
Rome la grande et sa magnificence ?
Je te ferai maître de tout ceci,
Si tu me veux faire la révérence.
Notre Seigneur, ayant un peu rêvé,
Dit au démon, que quoiqu'en apparence,
Avantageux, le marché fut trouvé,
Il ne pouvait le faire en conscience,
Ayant toujours ouï dire en son enfance,
Qu'étant si riche on fait mal son salut.
Un tems après, notre ami Belzébut
Alla dans Rome : or, c'était l'heureux âge
Où Rome était fourmillière d'élus :
Le pape était un pauvre personnage
Pasteur des gens, évêque, et rien de plus.

* Tout le monde sait ce que c'est que la mule du pape ; tout le monde sait qu'on baise cette mule ; mais ce que nombre de personnes ignorent, c'est l'origine *du pourquoi du dit baiser*, la dite origine se trouve dans les vers que l'on va lire. F. Chatelain.

L'esprit malin s'enva droit au St. Père,
Dans son taudis l'aborde, et lui dit: frère,
Si tu voulais tâter de la grandeur!
Si j'en voulais? oui, par Dieu, monseigneur!
Marché fut fait, et voilà mon pontife
Aux pieds du diable, et lui baisant la griffe,
Le farfadet, d'un ton de sénateur,
Lui mit au chef une triple couronne:
Prenez, dit-il, ce que Satan vous donne,
Servez le bien, vous aurez sa faveur.
O vous papes! voila l'unique source
De tous vos biens, comme savez, *et pour ce*
Que le St. Père avait en son tracas
Baisé l'ergot de Monsieur Satanas;
Ce fut depuis chose, à Rome, ordinaire,
Que l'on baisa la mule du Saint Père;
Que s'il advient jamais que ces vers-ci
Tombent ès mains de quelque galant homme,
C'est bien raison qu'il ait quelque souçi
De les cacher, s'il fait voyage à Rome.

GRÉCOURT.

OUVRAGES PÉRIODIQUES.

Ocios de Españoles Emigrados.

Cet ouvrage périodique qui se publie à Londres tous les mois en langue Espagnole, est déja parvenu à son cinquième volume.

Quand le génie qui préside à la liberté de l'Espagne se vit forcé de quitter les plaines riantes de cette Ibérie, jadis si fière, il choisit pour retraite l'Angleterre, sol sacré de la liberté, sur lequel il savait que toutes les victimes du despotisme cruel, du hideux fanatisme, étaient sures de trouver un asyle inviolable. Là, pour faire entendre dignement le langage de l'auguste vérité, il eut recours à Pintho. Docile à la voix d'un protecteur des hommes, la déesse de la persuasion descendit sur les lèvres de ceux, qu'il plut au génie de se choisir pour secretaires, et les combla des lors de ses précieuses faveurs.

Telle fut l'origine de l'ouvrage que nous nous plaisons à recommander à nos lecteurs, si parmi eux, il en était d'incrédules, qu'ils mettent ce recueil Espagnol au nombre de leurs lectures mensuelles, et leur incrédulité cessera. Ils trouveront dans le numéro XXII qui commence l'année 1826, un article très curieux et très détaillé sur *la nouvelle république de Goatemala, un* autre aussi bien écrit que bien pensé sur *les moyens de réparer les maux sous le poids des quels l'Espagne est accablée ;* ils trouveront des *documens précieux* pour servir à l'histoire moderne de l'Espagne et

à celle de l'Amérique ; quelques articles sur les Jésuites ne leur déplairont pas sans-doute et ce n'est pas sans un vif plaisir que les amateurs de poësie pourront y lire des stances sur ces grecs généreux que laissent égorger impitoyablement les fainéants despotes de l'Europe civilisée. Le No. XXIII renferme un très bel article *sur l'histoire de la domination des Arabes en Espagne*, une analyse *du Cours de Mr. Rey de Grenoble*, un article fort interressant, portant ce titre : *Libro de memoria de un Emigrado*, et d'autres encore qui rendent cette seconde livraison vraiment digne de la première.

Pour justifier nos éloges nous ferons dans un prochain numéro une citation que l'abondance des matières que nous avons à traiter nous prive de faire aujourd'hui.

Nous parlerons également d'un ouvrage qui vient de paraitre. Cet ouvrage à pour titre : *Revista del Antiguo Teatro Español, poz el emigrado Don Pablo Mendibil, professor de lingua Castellana en Londres.* Le première livraison contient une comédie de *Don Pedro Calderon de la Barca, (el Astrólogo Finjido,)* comédie écrite en trois actes par l'auteur, et mise en cinq actes par Mr. Mendibil.

F. Chatelain.

THE PANORAMIC MISCELLANY.

Cette revue mensuelle n'a encore paru que deux fois. Le second numéro est bien meilleur que le premier, dans lequel cependant nous avons remarqué plusieurs bons articles et une jolie piéce de vers portant ce titre : *To Maga*. Nous avons vu avec plaisir que ce second numéro ne contenait point d'articles semblables à celui que nous citons aujourd'hui, non que la critique faite dans cet article soit mauvaise en elle-même, mais parce qu'elle se trouve peu convenablement placée dans un recueil spécialement consacré aux sciences et aux arts. Voici l'article en question :

To the Editor of the Panoramic Review.

O Simie, quum talem tu habeas dementiam, imperium in brutâ tenebris ?

Æsopus.

Sir,

I am induced, thinking it may prove interesting to some of your foreign readers, to transmit to you the following description of an animal, which has recently made its appearance in this country, I mean the Dandy.

The Dandy is a very singular animal, of the ape species ; it is gregarious and carnivorous, and of an extraordinary size, sometimes attaining the height of six feet, when standing upon its hind legs ; and it so much resembles the human race, that, at a distance

it might be mistaken for a man, but, on a nearer approach, the form, action and voice of the creature prove it to be a monkey. The Dandy has either twenty-eight or thirty-two teeth, eight of which are of the description called *dentes incisores*, four *canine* teeth, and sixteen or twenty *dentes molares*, or grinding teeth; the head has nothing remarkable about it, except its extreme *shallowness*: the nose is small, and turns upward at the end, and the nether lip falls in; the back is particularly long, and concave near the haunches, which shews that this animal could not be used advantageously for labour, as it must necessarily be very weak: like the monkey tribe, it is remarkably small in girth, near to the hind extremities, which are very small and thin; the feet are long, narrow pointed; there are five toes on each foot.

The Dandy is an imitative animal, and can mimic the actions of a man with great facility; at times, it will twirl a stick, or ride on a horse, and sometimes it will endeavour to perform the part of a coachman, but this is not very often: it more frequently is seen in fruiterers' shops, eating with great avidity, nuts, apples and sweetmeats, of which last it is extremely fond. At certain seasons of the year, and at certain hours, Dandies are to be seen hobbling about in troops, and walking with great difficulty upon their hind legs, to hide the deformity of which leather cases are put on them, something like boots. These creatures are generally the pets of some old widow of fortune, or young lady who has just left boarding-school; and consequently are more frequently seen at the west-end of the town, than in the city; and on a fine warm day, they may be found in Bond Street, and Hyde Park; but unless the weather is very mild, these animals cannot stir out of the house—the cold of the winter will, no doubt, kill many of them; and, as our climate does not appear congenial to them, it may be supposed that they will seek a milder air, and will most likely locate in France.

MUPHATAMET.

The Panoramic Miscellany est publié par *J. Thelwall, Esq.* l'un des hommes les plus recommandables que possède l'Angleterre. Dès que la troisiéme livraison paraitra, nous en rendrons compte, ainsi que de la seconde que nous n'avons fait que citer.

F. CHATELAIN.

CORRESPONDANCE.

La lettre suivante nous est adressée par une personne dont le témoignage ne peut nous être suspect, nous croyons de notre devoir de l'insérer dans l'intérêt de la vérité.

F. CHATELAIN.

A Monsieur le Rédacteur du Mercure de Londres.

Monsieur,

L'article qui a paru le lundi 13 du courant dans le *Morning-Herald* étant tout-à-fait erroné, j'ose vous prier de vouloir bien insérer dans votre feuille, l'article suivant, qui est la relation de l'affaire, telle quelle s'est passée, tant à la galerie de l'opéra le Samedi, 4 Mars, que le lundi suivant.

" Mr. Fradelloni, secrétaire de Mr. Velluti, étant monté à la " gallerie pour entendre chanter, et non pas dans l'intention de " chercher querelle, commença à converser avec un ami qui se " trouva là ; sa conversation fut interrompue par des remarques " (d'un Italien, et non d'un Anglais) qu'il a cru lui être adressées ; " les mots se sont échauffés, et les insultes sont devenue personnelles. " Mr. Fradelloni proposa à son adversaire de sortir de la gallerie, " ce qu'il fit ; alors ils échangèrent de cartes. Le Lundi suivant " ils se rendirent *in the Vale of Health, near Hampstead,* avec " leurs témoins, dont l'un portait les pistolets. La distance fut " marquée à douze pas. Tous les deux se comportèrent avec le " plus grand courage et le plus grand sang-froid, sans montrer la " plus petite animosité ni d'un côté ni de l'autre. Le signal fut " donné ; ils tirèrent et personne ne fut blessé. Mr. Fradelloni " demanda à son antagoniste s'il voulait retirer, les témoins s'y " opposèrent, en disant, que c'était assez. Les duellistes se don-" nèrent la main et tout fut fini."

REVUE THÉATRALE.

Théatre Italien.

Le Barbier de Séville.

Nous disions l'an passé (*page* 30 *du Petit Mercure*) :

" Le Barbier de Séville a été si souvent exécuté en Angleterre, " que nous nous abstiendrions d'en parler, si nous n'avions à an-" noncer l'apparition de *Remorini* dans le rôle de Figaro, rôle " dans lequel cet acteur nous a paru peu convenablement placé."

Aujourd'hui nous avons la satisfaction de dire, Pellégrini joue parfaitement le rôle dans lequel Remorini était peu convenablement placé ; Madame Caradori est charmante sous les traits de Rosine, Porto chante très bien son air *La Calumnia e un Venticello,* Debegnis prête au Docteur Bartolo un caractére très original et Curioni sera bientôt digne de succéder à son prédécesseur, Garcia, dans le rôle du Comte Almaviva, l'un des plus difficiles qui soient au Théâtre. X.

Pour la réouverture de l'opéra *Pietro l'eremita* opéra de *Rossini,* et la *Naissance de Vénus,* ballet nouveau de *Mr. D'Egville.*

THÉATRE FRANÇAIS.

Lundi, 27 du courant, *Le Coëffeur et le Perruquier*, *Le Charlatan*, et *l'Oncle rival.* Mr. Bernard-Léon jouera dans les deux premières pièces.

X.

THÉATRE ANGLAIS.

Drury Lane.

Benyowsky—Der Freischutz.

Benyowsky, pièce en trois actes, donnée le 16 de ce mois à Drury Lane est une imitation de notre bel opéra de Boyeldieu, dont le sujet est lui-même emprunté au dramaturge Allemand Kotzebue. Voici en peu de mots quelle est l'action de la pièce nouvelle.

Le Comte Benyowski, de concert avec ses compagnons d'exil, a organisé une conspiration dont le but est de recouvrer la liberté qu'on leur a ravie. Favorisé de l'amitié du gouverneur, librement admis dans son palais, il a vu sa fille Athanasia et en est devenu éperduement amoureux. Cette prédilection en faveur de Benyowski et surtout son amour partagé par la belle Athanasia excitent la jalousie envieuse de Stéphanoff, l'un des conspirateurs, qui tente inutilement de noircir Benyowsky aux yeux des exilés. Sur ces entrefaites, le gouverneur tant pour consolider son pouvoir, que pour récompenser les services que Benyowsky lui a rendu, accorde à celui-ci la main de sa fille avec sa liberté. Les exilés murmurent de cette préférence, Stéphanoff les excite à la défiance; tourmenté par la haine insurmontable qu'il porte à Benyowski, il se rend auprès du gouverneur et pour empêcher son rival de jouir de tout son bonheur, il devient le délateur de ses frères d'infortune. Le gouverneur ne peut croire au rapport qui lui est fait; un entretien de sa fille avec le comte, ne lui laisse plus aucuns doutes. Benyowski est arrêté. Protégé par Athanasia il s'échappe par une des croisées de l'appartement. C'est-là que finit le second acte.

Au troisième acte, Benyowsky épuisé de fatigues, après avoir gravi les rocs les plus escarpés arrive près du lieu qui sert de retraite à ses compagnons. Transi, couvert de la neige qui tombe à gros flocons, il va périr...... une main secourable lui apporte une boisson vivifiante qui le rend à la vie. Quel est ce libérateur? ....Stéphanoff. Attiré par les plaintes d'un malheureux, Stéphanoff, poursuivi par le hideux cortège des remords, n'a pu résister à la voix de l'humanité. Que devient-il? quand se tournant vers celui qu'il vient de secourir, il reconnait ce Benyowsky qu'il a voulu perdre! il tire son poignard, il va frapper..........un remerciment faiblement articulé par sa victime le ramène soudain à sa générosité naturelle, il jette loin de lui l'arme meurtrière, se

dépouille de ses vêtements, en couvre Benyowsky, et lui prodigue les soins les plus touchants.

Benyowski revenu à lui, ouvre les yeux, il voit Stéphanoff seul, les paupières humides de larmes, à peine va-t-il lui adresser des reproches, que Stéphanoff avouant sa faute, Stéphanoff son libérateur, tombe à ses pieds, reçoit son pardon et bientôt est pressé sur son cœur.

Cependant les exilés avertis par Stéphanoff que Benyowsky les a trahis arrivent en hâte pour se concerter sur les moyens d'échapper à leur despote et de remplacer le chef qui les a impitoyablement livré au glaive de leurs bourreaux. Benyowski! s'écrient-ils, et déjà le fer est levé sur sa tête, Stéphanoff les arrête, avoue de nouveau son crime et doit à son tour la vie à celui dont il vient une seconde fois de sauver les jours.

Soudain un bruit se fait entendre, le combat s'engage entre les opprimés et les oppresseurs ; cette fois ces derniers sont vaincus. Le gouverneur après une vigoureuse résistance, dirige sur Benyowski le seul pistolet qui lui reste ; Stéphanoff auquel l'action du gouverneur n'a point échappée se précipite au devant de l'arme meurtrière et reçoit le coup fatal destiné à Benyowsky. Les cris de victoire sont répétés ; le gouverneur prisonnier s'en remet à la générosité de Benyowski, celui-ci lui rend la liberté et le mariage du Comte avec Athanasia devient le sceau de la réconciliation générale.

Telle est l'analyse de la pièce. Les situations dramatiques y abondent, particulièrement dans le troisième acte. Les décorations sont fort belles. Le dialogue est faible. La musique est une espèce de *plum pudding* (qu'on nous passe cette expression) A côté d'un des plus beaux chœurs de notre Boyeldieu, se trouvent des *ponts-neufs* qui seraient trop peu fashionables maintenant pour être chantés *même* dans les *impasses** de la bonne ville de Paris ; les morceaux originaux, s'il y en a, ont un caractère très peu original ; outre cela, à l'exception de *Wallack* qui remplit le rôle de Stéphanoff de manière à supporter la comparaison avec Gavandan ; à l'exception de la jolie Athanasia, *Miss Foote*, qui tire le meilleur parti possible de son rôle, et de Tristram Stark, *Harley ;* les acteurs jouent aussi mal qu'ils chantent et ce n'est pas peu dire. Miss Povey et Miss Cubitt surtout, ont droit à une mention particulière, il est difficile de chanter plus faux que ces dames, à moins cependant qu'on ne veuille imiter le gouverneur Bedford.

L'Opéra de *Der Freischutz* qui terminait le spectacle samedi dernier a été pitoyablement chanté. Caspar, *Horn* a eu des intonations plus que douteuses, *T. Cooke,* n'a pas été ce qu'il est

---

* *Impasse* remplace le mot *Cul-de-sac,* mot qui a semblé peu honnête à M. M. De Frayssinous et de Quelen.

habituellement, *l'enfer était indisposé*, les machines ont été à-tort et à travers, les chasseurs ont suivi l'exemple des machines, et Miss Cubitt qu'il fallait entêndre dans le rôle de Linda aprés avoir entendu Miss Stephens et Miss Graddon a été continuellement au dessous du ton, comme elle est au dessous de la critique; Miss Povey à un peu mieux chanté dans cette pièce.

Si Weber eut assisté à cette représentation, qu'eut-il pensé en se voyant massacré de la sorte?

Cette représentation a fait trouver agréable aux spectateurs, l'annonce de la fermeture du théâtre pendant les huit jours qui viennent de s'écouler.

F. CHATELAIN.

COVENT GARDEN.

Mr. Fawcett's Night.

Cette soirée a commencé par la belle ouverture de *Der Freischutz* exécutée parfaitement sous la direction de son auteur *Carl Maria Weber*.

Le joli opéra-comique *L'amour au Village* a été l'occasion pour *Mr. W. Farren, Mr. Fawcett,* pour *Miss Lovc, Miss Paton,* et surtout pour *Madame Vestris* de déployer le talent qu'on leur connait.

Roland et Olivier, charmante imitation de notre joli vaudeville *La Visite à Bedlam* a servi de triomphe à *Maria Darlington—Madame Vestris.*

Le ballet du Déserteur terminait le spectacle qui a paru court parcequ'il n'a cessé d'être amusant. Nous y avons remarqué avec plaisir Miss *Louisa*, T. Scott, et *Il Signor Venafra* qui s'est très bien acquitté du rôle de *Skirmish.* F. C.

ENGLISH OPERA HOUSE.

Les amateurs de la franche gaité sont invités à se rendre *to the English Opera House,* ils y trouveront *Mr. Matthews at home.* Mr. Matthews est un second volume de ce bon juif qui disait à ceux qui étaient affligés, *venez à moi vous tous qui êtes malheureux venez à moi et vous serez consolés!* Mr. Matthews pourrait dire avec raison: " venez à moi vous tous qui êtes attaqués du *spleen,* " vous tous spectateurs moroses des mauvais drames de Malvina " et de Benyowski, venez à moi, et votre maussaderie fera place " à la joie." Si nous étions médecins nous ne prescririons à nos malades ni drogues ni tisannes, nous nous bornerions à les envoyer voir *Mr. Matthews at home*, et nous sommes persuadés qu'ils se trouveraient mieux de cette ordonnance que de celles de Mr. L* **de Mr. D***qui se disent avec tant d'arrogance favoris d'Esculape. F. CHATELAIN.

MORTALITÉ.

Le plus puissant des rois, depuis la mort de Louis XVIII, le roi de Portugal, vient d'aller rejoindre chez Pluton son gras confrère.

Ce qui est vraiment digne de remarque, c'est que le roi de Portugal est mort précisement le même jour de l'assassinat commis sur la personne de l'éléphant d'Exeter Change.

D.

MRS. HAMMOND'S CONCERT

AT LADY CAROLINE LAMB'S.

Ce concert qui avait attiré l'élite de la societé de Londres a dû être profitable à la bénéficiaire. Nous y avons entendu avec le plus grand plaisir M. M. *Sapio, Torri, Débégnis*, plusieurs autres artistes distingués et la jolie *Miss Love.* Ce qui a produit le plus d'effet dans ce concert est un air varié sur un des plus jolis motifs de Der Freischutz ; cet air a été parfaitement éxécuté par son auteur *Mr. Henry*, jeune professeur de la nouvelle clarinette, qui se faisait entendre pour la première fois à Londres. L'accueil que Mr. Henry à reçu doit lui donner plus de confiance en lui-même ; la timidité nuit toujours à l'éxécution d'un morçeau, et quoique son éxécution ait été irréprochable, ou nous nous trompons fort ou dans un prochain concert elle sera meilleure encore. Mr. Henry, que nous nous honorons d'avoir pour compatriote, a reçu les compliments les plus flatteurs de Lady Caroline, et de tous les artistes qui se trouvaient réunis chez cette dame.

On dit que Mr. Henry doit jouer au prochain concert de *the Philharmonic Society*, dans ce cas nous aurons probablement deux succès à annoncer, car *Mr. Bellon* y éxécutera de nouveau le concerto de violon qui le 13 de ce mois a électrisé l'auditoire.

F. Chatelain.

REPRÉSENTATION EXTRAORDINAIRE.

Théâtre Français, mercredi 29 du courant, *L'acte de naissance, Partie et revanche, Le précepteur dans l'embarras.* Bernard Leon jouera dans les deux dernieres pièces.

Nous ferons observer en passant au rédacteur de l'affiche du spectacle français qu'en annonçant ainsi cette pièce ;

Partie et revanche ou *les besicles et les moustaches.*

Il coupe la satisfaction aux personnes qui ne connaissent point encore *Partie et revanche*, en leur indiquant le dénouement, et fait rire.........de pitié celles qui ont applaudi au Gymnase le joli vaudeville de *Scribe.*

Vendredi, 31 Mars, *le Frère et la Sœur, une soirée à la mode,* et *le Bureau de Loterie.*

F. Chatelain.

MUSIQUE.

La première livraison du recueil des plus jolis airs chantés au Théâtre Français, journal de musique dont Mr. Doche est l'éditeur, parait lundi au foyer du théâtre.

Au bureau de notre journal : ***Si vous m'aimez,*** cavatine, paroles de ***Mr. F. Chatelain,*** musique de ***Mr. Joseph de Pinna.*** SOUS PRESSE. ***Couplets à Lucie,*** paroles de ***Mr. F. Chatelain,*** musique de ***Miss F......*** L.

APOLLONICON.

Ce magnifique instrument éxécute avec une précision remarquable les belles ouvertures du ***Mariage de Figaro*** de ***Mozart,*** et de ***Der Freischutz*** de ***Weber.*** Tous les samedi ***Mr. Purkis*** touche l'Apollonicon. Parmi les morceaux éxécutés dans les dernières séances nous avons distingué un divertissement ***de Moscheles, Il Giovanetto Cavalier*** de ***Meyerbeer,*** l'ouverture ***d'Idoménée*** de ***Mozart*** et quelques airs de ***Mr. Bishop.*** Nous ne pouvons qu'engager nos lecteurs à faire connaissance avec l'Apollonicon, c'est une connaissance qu'ils aimeront à cultiver. X.

16 *Mars*, 1826.

CIRQUE DES ÉCUYERS FRANCONI.

INCENDIE DE CE THÉATRE.

La ville de Paris compte un spectacle de moins : le beau Cirque des écuyers Franconi, situé à l'entrée du faubourg du Temple, n'est plus, depuis hier matin, qu'un monceau de cendres. De tout le bâtiment, il ne reste que la façade, encore est-elle considérablement endommagée ; et l'on dit que le limonadier du théâtre éprouve une ruine complète. Les murs de clôture même ont, dit-on, cédé à l'action du feu.

Voici les renseignemens que nous avons recueillis sur cet horrible événement. L'incendie a éclaté vers une heure et demie du matin (dans la nuit du 14 au 15). S'il faut en croire un bruit, que nous ne répétons qu'avec une extrême défiance, et qu'on a répandu dans le quartier, le feu s'est déclaré, à la fois, sur trois points différens. Très-vraisemblablement, il ne faut imputer ce malheur qu'à la coupable négligence de quelques subalternes. Le feu, dans le moment de sa plus grande fureur, a consumé des baraques de planches construites, de l'autre côté du canal St. Martin, dans le voisinage du théâtre. Ce n'est que dans la matinée d'hier qu'on est parvenu à se rendre maître des flammes ; à quatre heures après-midi, le foyer du feu n'était pas éteint.

Plusieurs pompiers ont été plus ou moins grièvement blessés ; les soldats de ce beau corps se sont distingués comme de coutume. On a long-tems remarqué, parmi les travailleurs, M. Marty, acteur et directeur du théâtre de la Gaîté.

La famille Franconi, logée en entier dans le devant du batîment, a perdu presque tout ce qu'elle possédait en argent, meubles et bijoux.

La caisse, où se trouvait une somme de 40,000 fr. en or, argent et billets, n'a pu être sauvée; on assure qu'on a trouvé dans les décombres, de l'or et de l'argent fondus.

L'intéressante famille Franconi, dont l'industrie assurait l'existence d'un grand nombre de personnes, se trouve à peu près ruinée, et ceux qui la composent n'ont évité une mort certaine qu'en se sauvant, au milieu du trouble, par les croisées de la façade du théâtre.

Les chevaux ont été préservés; tous se trouvaient dans une écurie voisine de l'établissement; mais tous les harnais, ainsi que les décorations et les costumes, ont été la proie des flammes.

La perte totale est évaluée à plus de cinq cents mille francs; perte que supporte toute seule la famille Franconi.

Ni la salle, ni les bâtimens qui en dépendent ne se trouvaient assurés. Tout s'enchaîne ici-bas: ce qui, au premier coup-d'œil, paraîtrait mériter le blâme, n'est cependant que la funeste conséquence de l'acharnement qu'on a mis à refuser aux chefs d'une entreprise éminemment utile, et qui faisait subsister deux cents familles au moins, un *privilège* qu'ils sollicitaient depuis longtemps, et dont l'exploitation *de fait* n'était qu'éventuellement tolérée. Les écuyers Franconi avaient ajourné à l'époque de l'obtemption de ce privilège la mesure de sûreté qui devait les préserver d'une ruine totale.

A la première nouvelle de cet événement, plusieurs autorités civiles et militaires se sont rendues au lieu de l'incendie. On dit que S. A. R. le duc d'Orléans a envoyé des consolations aux frères Franconi. Selon toute apparence ce prince ne s'en tiendra pas là.

Les directeurs de plusieurs théâtres se sont empressés de faire offrir leur salle aux incendiés pour des représentations à bénéfice. Le directeur du théâtre de Madame, M. Poirson, a, le premier, offert ses services aux écuyers Franconi, de la manière la plus amicale et la plus généreuse.

Par un hasard assez singulier, l'*Incendie de Salins* est la dernière pièce qu'on a jouée au Cirque des écuyers Franconi.

Déjà, de toutes parts, on songe à réparer cet affreux désastre, et l'on doit espérer que l'on prodiguera aux malheureux incendiés, les secours de toute espèce qu'ils sont en droit d'attendre de leurs concitoyens.

A un numéro prochain, l'Analyse de l'Ouvrage de M. Moreau, et ce que nous avons à dire du Diorama, du Plan de Londres, et du Tombeau d'Eloise et d'Abeylard. Nous rendrons compte aussi bientôt du roman nouveau de Bug-Jargal. X.

De l'Imprimerie de C. Richards, 100, St. Martin's Lane, Charing Cross.

LE

MERCURE DE LONDRES.

PAR

Mr. F. CHATELAIN.

1ère *année*—*No.* 6*me.*—*Samedi* 1 *Avril* 1826.

POËSIE.

LE PROSCRIT.

Le printems créateur a reverdi la plaine;
Un feuillage naissant couronne le coteau;
La colombe revient près de l'époux qu'elle aime,
Et moi...si jeune encor, je descends au tombeau.

La nature a repris ses vêtemens de fête;
Tout célèbre à l'envi, son éclatant réveil;
Les zéphirs amoureux, se bercent sur ma tête,
Et moi...je vais dormir de l'éternel sommeil.

Les champs sont embaumés, une volupté pure
Anime tous les corps de ce vaste univers;
Partout, des chants d'amour j'entends le doux murmure,
Et moi...d'hymnes de mort, je forme mes concerts.

Le soleil radieux, sourit à la prairie
Comme une jeune épouse à son fils nouveau né:
Il luit sur la chaumière où je reçus la vie,
Et sur la triste couche où je meurs, *délaissé*......

Demain, auront cessé mes maux et ma misère;
Demain, de mes bourreaux, j'aurai fui les fureurs.
Banni de mon pays, loin de ma tendre mère,
Je descends au tombeau, sans regrets, sans douleurs.

Adieu champs paternels, adieu France chérie,
Objets que j'adorais, recevez mes adieux ;
Ne pleurez point ma mort, mourir pour sa patrie
Victime des tyrans, est un sort glorieux. Frédéric.

LE VOILE DE MESDEMOISELLES *** ***

" Ma chère je l'ai beaucoup plus noir que le tien (c'était d'un
" voile dont on parlait)—Tiens ! comment le sais-tu ? qui te l'a
" dit ?—ma chère, je l'ai vu ce matin lorsque nous allâmes au bain.
" Mais ma chère, dis-moi donc ? c'est drôle ! mon mouchoir sent
" l'odeur et cependant je n'ai pas mis d'odeur à mon mouchoir !"

Tel fut le préambule spirituel de la spirituelle conversation qui s'établit entre deux personnes très bien parées qui, dans un petit cabinet particulier d'un restaurateur d'Hay-market, charmaient l'ennui de l'attente de leur monsieur respectif.

Enveloppé dans notre capuchon d'Ermite, nous avions reconnu ces deux dames à leur arrivée, pour être des danseuses de l'opéra ; *de celles qui figurent dans le pas de six du bal champêtre*, et sachant, *par expérience*, que le peu d'esprit qu'elles possédaient était dans leurs jambes (ce qui ne les empêche pas de danser souvent très mal) nous n'avions pas la moindre envie de les écouter. Cependant, *auditeur involontaire*, nous avons entendu mille choses qu'il serait impossible d'écrire. Nous croyons donc qu'il est de notre devoir d'engager ces dames à être un peu plus circonspectes à l'avenir, et à parler moins haut *de leurs affaires*. Qu'importe au public que ces affaires soient noires, blondes ou de toute autre couleur, il suffit pour ces dames qu'une dixaine ou une vingtaine d'amateurs trouvent les dites affaires très belles et c'est ce que nous leur souhaitons, persuadés, comme nous le sommes, qu'elles font tous leurs efforts pour en tirer un excellent parti.

L'Ermite *de Queen Street.*

ACADÉMIE FRANÇAISE.

Parceval Grandmaison.

" O imitatores servum pecus !"

A la routine fidèle,
L'imitateur Parceval,
Prit Delille pour modèle
Jaloux d'être son rival.
Du reste, il crut la grammaire
Chose fort peu nécessaire
Pour grimper au double mont,
Car on retrouve en son style,
Plus l'école de Delille
Que l'école de l'homond.

(Extrait d'une ode sur l'académie.)

Pour prouver ce que nous avançons, nous exhumons de la poussière oublieuse les parchemins académiques de Monsieur Parceval Grandmaison, c'est-à-dire, *ses amours épiques*. Nous ouvrons ce prétendu poëme, à chaque page, se présentent à nous des fautes grammaticales; tache condamnable dans tout écrivain, et insoutenable dans un académicien. Exemple:

. . . . Des Pharrasius la peinture éclatante
Fait sentir et parler la toile palpitante,
Chefs-d'œuvre énivrant du magique pinceau. . . .

Si le mot chef-d'œuvre est sans *s* le vers est faux; si on lui en donne un, c'est une faute contre la langue, puisque chef-d'œuvre n'en prend point au pluriel et qu'il n'y a que *chef* qui soit déclinable; voila certainement une bévue qui mériterait d'être relevée par le plus pauvre écolier.

Nous pourrions faire d'autres citations surtout dans le moment où Didon exprime le regret de ne pas présenter Ascagne,

Fumant aux lévres de son pére.

Nous pourrions montrer à nos lecteurs la triple hécate entendant *hurler* les *murs* des cités, nous pourrions leur présenter encore des vers aussi harmonieux que ceux-ci:

Voila *quels cris*, Didon, contre ma tête impie
Vomit avec sa rage et son sang et sa vie.

Mais nous leur ferons grâce de ces citations. Nous leur dirons seulement que *des poëmes mal traduits*, et des *licences grammaticales*,

Qu'en termes très exprès, condamne Vaugelas,

Sont les seuls titres de Mr. Parceval, aux honneurs du fauteuil.

F. Chatelain.

LE COFFRE DE FER.

Le gouverneur d'une ville d'Italie, dans le royaume Naples, voulant réprimer les déprédations d'une troupe nombreuse de malfaiteurs qui désolaient les campagnes environnantes, publia un décret par lequel il promettait la liberté et une somme d'argent au brigand qui viendrait lui livrer un de ses camarades mort ou vif.

Cette ordonnance parvint aux brigands réunis dans leur retraite au milieu des montagnes. Ils venaient de faire un riche butin, et se partageaient les dépouilles opimes qu'ils devaient à leur audace, et surtout au courage de leur jeune et intrépide capitaine. Mais, celui-ci, assis à l'écart, morne et pensif, ne partage pas la joie commune. Légérement blessé dans l'action qui vient d'avoir lieu contre des voyageurs qui ont vendu chèrement leur vie et leur

fortune, il présente son bras à une jeune et jolie fille, qui étanche le sang de la plaie ; il l'a regarde avec amour et reconnaissance et laisse quelquefois tomber sur ses camarades un œil où se peint la colère et le mépris. Près de lui est le masque noir qu'il vient de déposer, et qui lui sert dans ses périlleuses expéditions.

A la lecture du décret les brigands frémissent ; ils agitent leurs armes ; ils s'indignent que le gouverneur ait pu les croire capables d'acheter leur liberté et un peu d'or, au prix de la trahison et de l'infamie. Leur lieutenant surtout ne peut maîtriser sa bouillante fureur ; quoique blanchi dans le crime, il possède une sorte d'honneur que révolte l'idée d'une bassesse ; il jure qu'il punira le gouverneur de les avoir jugés avec un pareil mépris.

Le capitaine seul ne témoigne aucune indignation, aucune colére : on l'entend même murmurer ces mots : " *Le gouverneur fait " son devoir........Ne méritons-nous pas le mépris des hommes, " aussi bien que leur haîne?......Ne sont-ils dignes de tous les " affronts, de tous les genres de supplice, ceux qui outragent à " chaque instant du jour toutes les lois divines et humaines?* . . .

Guizardi, (c'est le nom du lieutenant) nourrissait contre le capitaine une haine violente. Ce jeune homme lui a disputé le commandement qui était dû à ses vieux services, et il l'a obtenu. Des actes d'intelligence, de sang froid et d'éclatante bravoure, une sorte de supériorité morale se manifestant sans-cesse et d'elle-même, cet air d'autorité qui impose à des hommes féroces, mais simples, lui ont valu en peu de tems le titre de capitaine, la confiance et l'aveugle attachement de la troupe. Ce motif de haine est déja bien puissant sur l'âme fougueuse de Guizardi : une jalousie d'amour s'y joint encore ; il aime *Floretta*, cette jeune fille que nous avons vu pansant le bras du chef. Floretta accompagnait ce jeune homme lors de son arrivée dans la troupe ; et depuis elle n'a cessé de partager, avec tout le dévouement de l'amour, les fatigues et les dangers de cette condition nouvelle. Elle a repoussé avec une juste horreur les vœux de Guizardi...Celui-ci possède d'ailleurs un secret important.........

Les brigands se sont retirés dans leur caverne ; ils vont se livrer à un repos nécessaire, et compter encore une fois leurs richesses avant de s'endormir. Le capitaine reste seul ; il s'éloigne et va chercher, selon sa coutume, une promenade solitaire dans les gorges des montagnes.

Guizardi suit de loin ses traces ; tout-à-coup, il prend un chemin détourné, va se placer au détour d'un défilé, attend le capitaine, et desqu'il le voit près de lui, l'étend mort à ses pieds d'un coup de poignard. Il lui coupe la tête, place cette tête dans un coffre de fer, et se met en route pour la ville, qui sert de résidence du gouverneur.

Il arrive au palais du prince ; tout y respire la joie ; c'est un jour de fête ; le gouverneur marie une de ses filles : *Qui es-tu?*

demandent au brigand les gardes du château. Il se fait connaitre : il prononce son nom, terreur de la contrée ; il dit qu'il vient *jouir de l'amnistie*, qu'il apporte la tête de son capitaine, le fameux *Paolo*, dont le nom n'est pas moins célébre. On l'introduit dans la salle où le gouverneur est à table, entouré de sa famille et de ses courtisans. Le brigand expose l'objet de sa visite......les filles du gouverneur, effrayées, veulent quitter la salle ; leur père " s'y oppose : " *c'est un coupable qui se repent*,* dit-il, " *et qui a " vengé lui-même la societé. Restez ici mes filles ; domptez cette " faiblesse!*"........*vous*, dit-il, aux domestiques, "*faites asseoir " ce nouvel hôte ; donnez-lui des raffraichisements...... Lieute- " nant Guizardi, reposez-vous un instant et buvez......quand je " me leverai de table, nous ouvrirons votre coffre, je suis curieux " de voir la tête de ce fameux capitaine, qui m'a causé tant d'a- " larmes......en échange de ce cadeau, vous recevrez la liberté " et la récompense promise.*"

Le festin continue au milieu des chants et des réjouissances. Le gouverneur enfin se lêve de table ; il s'approche du brigand qui est assis paisiblement près de son coffre ; le gouverneur ouvre le coffre.........que voit-il ?.........*la tête de son fils !*.........de son fils, dont la jeunesse orageuse, les indomptables passions ont fait long-tems le désespoir de sa famille, et qui enfin, depuis un an, a disparu de la maison paternelle, sans laisser de trace de sa fuite, au moment de contracter une brillante alliance, qui eut comblé, non ses désirs, mais les vœux et l'ambition de son père.

Ce père infortuné modère sa douleur! il offre au brigand la somme qu'il a mêritée : " *Gardez votre or*," dit fièrement celui-ci ; " *j'ai voulu vous punir de nous avoir cru capables de la plus in- " fâme lâcheté. Le mal que vous avez voulu causer retombe sur " vous. Je suis vengé ! ..... Je suis libre ! ..... Adieu.*"

(TIRÉ DES VIEILLES CHRONICLES DU XVI SIÈCLE.)

LE TABLEAU DE FLEURS.

FABLE,

Dédiée à Mr. Redouté, peintre de Fleurs.

Sur le tissu d'une toile savante,
Le zeuxis de nos jours avait représenté
Œillet pourpré, rose naissante,
Avec tant d'art et tant de vérité,
Que, trompés par cette merveille,
Le léger papillon, la bourdonnante abeille,

* Il n'est pas rare de voir en Italie, même de nos jours, les plus grands criminels venir se confesser, recevoir l'absolution de leurs crimes, rentrer dans la societé et vivre au dépens du Pape qui leur fait une pension de 20 à 30 sous de notre monnaie par jour. F. CHATELAIN.

Vinrent à l'envi déposer
Sur ces couleurs un imprudent baiser.
A tous deux il couta la vie;
L'abeille, avide de butin,
Au lieu d'un suc qui flattait son envie,
Ne pompa qu'un fatal venin;
Et le papillon infidèle
Surpris dans son vol amoureux,
Resta suspendu par une aîle
En caressant le tissú glutineux.

Etourdis, qui sans rien connaître,
Courez après tous les plaisirs,
Du feu de vos premiers desirs
Apprenez à vous rendre maitre.

F. Chatelain.

PLAN DE LONDRES.

Ce plan topographique de la ville de Londres est de la plus grande dimension. C'est l'ouvrage d'un exilé piémontais, du capitaine Cavalleri. L'exécution d'un semblable plan était très difficile, l'auteur a réussi dans son travail avec le plus grand bonheur. Nous recommandons principalement à M.M. les ingénieurs et à M.M. les architectes l'examen de ce bel ouvrage qui, dédié par M. Cavalleri à la cité de Londres, sera bientôt exposé dans l'une des salles de l'hotel du Lord Maire. X.

TOMBEAU D'ELOISE ET D'ABEYLARD.

Ce tombeau continue à attirer la foule dans *The Western Exchange;* S. A. R. Le Duc de Gloucester la honoré dernièrement de sa visite. X.

LE BARONET C***

Le Baronet C . . . . , membre du parlement, revenait de sa campagne, dans une voiture à quatre chevaux conduite par deux jokeys et suivie de deux laquais à cheval. Il traversait un petit bois touffu, quand un homme d'assez mauvaise mine, armé d'un fusil à deux coups, paraît subitement en criant aux jokeys d'arrêter. A cette brusque invitation, les deux enfans font halte, et les laquais épouvantés s'enfuient au grand galop.

L'homme au fusil s'approche de la voiture en saluant milord avec un profond respect, mais en dirigeant vers sa seigneurie le double tube de son arme; milord était sans défense; nul moyen d'échapper.

" Je demande pardon à votre honneur si je me permets d'arrêter sa marche, mais le besoin le plus pressant......—Achevez,

monsieur; les lâches m'ont abandonné, je suis à votre merci.—Dieu me garde de vouloir faire aucun mal à votre Excellence; je fais un commerce honnête......—Oh! très honnête, assurément.—Je suis armurier, et ayant grand besoin d'argent, je vendrai ce fusil à son honneur, si son honneur veut bien l'acheter."

En disant ces mots, le commerçant armait les deux batteries, et présentait le fusil autrement que par la crosse.

"Finissons! s'écria le Baronet; combien vous faut-il?....—Milord, ce fusil n'est pas bon marché, mais il est excellent.—Enfin!—Il me faut 400 guinées—Je n'en ai que cent dans ma voiture.—Un petit bon sur le banquier de milord me suffira de reste.— Comment écrire?—Voici du papier, une plume et de l'encre.—Monsieur est homme de précaution.—Je ne voyage jamais sur les grandes routes sans en prendre beaucoup.—Je m'en doute."

Le billet fait, les 100 guinées payées comptant, le commerçant remet le fusil à milord, et, le saluant jusqu'à terre, lui souhaite un bon et heureux voyage. Notre homme se retirait avec confiance, lorsqu'une idée très heureuse vint à milord: "J'ai l'arme de ce voleur; je puis faire ce qu'il m'a fait, et le forcer à me rendre mon argent. Le Baronet visite les bassinets, ils sont en bon état; il met la tête à la portière, arme le fusil, couche en joue le prétendu armurier et lui crie:

"Malheureux! si tu fais un pas de plus, tu es mort; rends-moi mon or et va te faire pendre où tu voudras."

L'homme interdit se retourne, s'arrête et dit. "Milord, le marché est consommé, la marchandise est livrée, l'argent reçu; votre seigneurie a trop d'honneur pour me forcer; j'avoue que le fusil est un peu cher, mais je le considère comme excellent, et votre Grâce était libre de le refuser.

"Scélérat, c'en est trop; mets l'argent sur la place, ou je tire........—Tirez milord—ah! ah! ah! le fusil n'est pas chargé." En disant ces mots, le voleur s'éloigne dans l'épaisseur du bois, et le baronet reste interdit et confus.

Le lendemain le drôle effronté se présente chez le banquier de Londres pour toucher le montant du bon; la police avertie fait arrêter le coupable, et il passe aux assises......Le jury déclare à l'unanimité qu'il n'existe pas de loi dans le code criminel qui défende de vendre des armes sur le grand chemin. Le voleur est absous, et milord est condamné à payer les 300 guinées restant dues. X.

BAL

Donné au bénéfice des réfugiés Espagnols et Italiens, le 21 Avril prochain, à la salle de l'Opéra.

C'est une idée bien belle, bien louable surtout que de faire servir au soulagement d'infortunés proscrits le produit d'une soirée

de plaisirs. Cette idée devait naître chez le peuple le plus hospitalier du globe, et c'est ce qui arrive aujourd'hui. Tout ce que l'Angleterre possède de plus distingué, se dispute l'honneur de favoriser de son patronage le bal donné au bénéfice des réfugiés.

Voici la liste des personnages qui se déclarent hautement les protecteurs de ce bal.

Le Duc d'York, (*héritier du trône*)
Le Duc de Clarence.
Le Duc de Sussex.
Le Duc de Gloucester.
Le Prince Leopold.
La Duchesse de Clarence.
La Duchesse de Gloucester.
La Duchesse de Leeds.
La Duchesse de Wellington.
La Marquise de Lansdowne.
La Marquise de Salisbury.
La Comtesse d'Euston.
La Comtesse de Carlisle.
La Comtesse de Jersey.
La Comtesse d'Aberdeen.
La Comtesse St. Antonio.
La Comtesse de Tankerville.
La Comtesse Cowper.
La Comtesse Stanhope.
La Comtesse de Darnley.
La Comtesse de Morley.
La Vicomtesse Hampden
Lady Frances L. Gower.
Lady King.
Lady K. Forester.
Mrs. Baring.

Avec un pareil patronage, nul doute que l'intention sublime manifestée par l'élite de la noblesse Anglaise ne soit réalisée ; nul doute que tous les amis de l'humanité ne s'empressent de répondre à l'appel qui leur est fait. Aux plaisirs que l'on trouve dans un bal se joindra le plaisir plus doux de faire une bonne action.

Rendre heureux les mortels, c'est être heureux soi-même !

Cette pensée si touchante de *Samuel Rogers** trouvera ses apologistes parmi les compatriotes de ce divin poëte.

Pour nous, nous engageons nos lecteurs à faire partie de cette réunion dont nous rendrons compte, car, nous ne laisserons certainement pas échapper l'occasion de contribuer de nos faibles moyens à une action aussi digne de louanges.

M. Jarrin, confiseur de New Bond Street, a été choisi pour fournir les rafraîchissements. La belle salle du concert de King's Théâtre a été mise à cet effet à sa disposition. Cette salle sera ornée par M. Jarrin : nous y verrons sans-doute figurer son tableau de *Léonidas* dont nous nous plûmes à faire à l'avance l'éloge ; éloge qui n'a été trouvé exagéré par personne.

On voit que rien n'a été négligé pour rendre cette soirée profitable aux bénéficiaires.

Une bonne action, en amène une autre.

On va donner à *Astley's Théâtre* une représentation au bénéfice des frères Franconi dont nous avons annoncé dans notre dernier numéro l'affreux désastre.

Honneur à toi, heureuse Angleterre, noble asyle de la liberté, honneur à toi !

---

* *Samuel Rogers.* Voir l'analyse de son poéme (Les plaisirs de la mémoire) page 222 et suivantes du Petit Mercure, journal que nous avons publié l'an dernier.

F. Chatelain.

Persécuté par le clergé dont la pernicieuse influence s'accroît de jour en jour, persécuté par un gouvernement occulte, épié par les satellites de l'infâme police, puisqu'il m'est impossible de respirer librement l'air natal ; de voir le beau ciel de la France ; de reposer ma tête sous ces berceaux de verdure, muets témoins des jeux de mon enfance ; ou de promener mes vagues rêveries à travers les allées riantes d'Ermenonville embellies par le souvenir de Jean-Jacques, auquel viendrait se mêler quelquefois le souvenir d'une maitresse adorée, moissonnée avant l'âge ; puisqu'il m'est impossible d'aller jeter quelques fleurs sur ces marbres funèbres où dorment mes ayeux ! ah ! qu'il est doux pour mon cœur de me trouver au milieu d'un peuple, qui, méprisant le pouvoir des tyrans, devient de plus en plus digne de la prospérité dont il jouit, en donnant pour soutiens à la liberté, le génie de la bienfaisance et celui de l'hospitalité ; aussi c'est avec une émotion indicible que je répète :

Honneur à toi, généreuse Angleterre, séjour heureux des vertus républicaines, honneur à toi ! F. CHATELAIN.

LE RUSSE ET LA DANSEUSE.

Le Comte G......off, se trouvant il y a quelque tems à Paris, crut, malgré une goutte très active, qu'il était du décorum de sa fortune d'enchaîner à son char une des nymphes qui servent d'escorte à la moins prude des neuf muses : petite périphrase, dont le but est d'exprimer qu'il envoya 20,000 francs de diamans à l'une de nos plus jolies danseuses.

Une clef d'or ouvre toutes les portes ; et le diamant tranche toutes les difficultés comme du verre : le goutteux plut, ou du moins son écrin parut fort aimable.

Mais pour aimer beaucoup les diamans, on n'en a pas moins un cœur susceptible d'aimer autre chose ; et le cœur d'une danseuse, disent les savans en ces matières, est aussi léger que ses jambes : le comte G......off avait donc un rival, et un rival d'autant plus heureux qu'il ne donnait pas de diamants.

Très strict sur les convenances, le comte crut qu'il était encore du décorum d'être jaloux ; et comme il parait que dans son pays les femmes ne sont pas fâchées d'être quelquefois battues, il crut aussi que le meilleur moyen de s'assurer du cœur de sa danseuse était de lui infliger une petite correction sentimentale ; en ce moment il était retenu par un accès de goutte qui ne lui permettait pas même de marcher. Il écrit donc à sa belle de passer à son hotel ; il donne à son valet de confiance l'ordre de ne laisser entrer personne, après que mademoiselle sera introduite ; et, quoiqu'il arrive, quelque bruit qu'on entende, il défend expressement qu'aucun de ses gens ouvre le porte.

La danseuse, qui rêvait déja au don de quelques nouveaux écrins,

accourt avec empressement, et vient aussitôt s'asseoir aux cotés du Comte, qu'elle trouve étendu sur une causeuse: avant de recevoir ses caresses, le bon-homme veut lui prodiguer les siennes; et après deux ou trois mots d'explication, il tire un jonc cinglant qui était caché sous un des coussins de la causeuse, et le voilà se disposant à donner à son infidèle un échantillon de la galanterie russe.

La vengeance est le plaisir des dieux: heureux qui peut en jouir à son aise; mais pour jouir de celle que le comte s'était préparée, il n'aurait pas fallu avoir la goutte, et la danseuse irritée lui fit bien vîte appercevoir que la vengeance n'a pas plus de charmes pour les dieux que pour les déesses: leste, et déja dégagée des mains de son jaloux, elle saisit le jonc qui echappe à son amant suranné, et avec la souplesse d'une bayadère, elle rend au centuple à Mr. le Comte le cadeau qu'il lui avait destiné: c'était peut-être la première restitution qu'elle faisait de sa vie; elle s'y livra de tout son cœur. Le pauvre comte avait beau crier, elle n'en frappait que plus fort; envain il appellait ses gens, ses gens ne bougeaient pas: l'ordre qu'ils avaient reçu était positif, et la jolie danseuse, qui riait aux éclats, ne leur paraissait d'ailleurs pas femme à battre leur maître autrement que d'une manière amicale. "Plaisant caprice," disaient-ils; "mais les grands seigneurs en "ont de si singuliers, et qui sait d'ailleurs s'ils ne répètent pas "ensemble une scène de comédie." En effet, le comte criait si fort, qu'en l'écoutant on aurait pu se croire à l'opéra.

Tout-à-coup la nymphe légère ouvre la porte et s'échappe, en recommandant le comte furieux aux soins de ses domestiques ébahis; elle emportait avec elle l'arme fatale dont elle avait si bien su se servir; mais trop fière pour rien conserver d'un amant indigne d'elle dès le lendemain elle lui renvoya. . . . . . . le jonc.

F. C. X.

BAL DU LORD MAIRE.

"Melius est ut scandalum oriatur, quam ut veritas taceatur."

"Il vaut mieux exciter du scandale que de taire la vérité."

Pour me montrer fidèle à cette devise dont j'ai fait choix, je vais donner à mes lecteurs les observations que j'ai faites au bal de lundi dernier.

Etranger à Londres, j'ai passé une grande partie de ma jeunesse à me promener sur le globe sans autre but que d'examiner et de connaitre tous les animaux de mon espèce. J'ai pour habitude de chercher à saisir les traits caractéristiques dont se compose la physionomie des personnes et sans prétendre égaler en ce point le marquis de B . . . ., je puis dire que si mes observations manquent souvent de cette bonhomie philosophique qui distingue

Sterne et quelques uns de ses heureux imitateurs, du moins ces observations sont-elles vraies, en ce sens, quelles sont le résultat de l'étude particulière que j'ai toujours faite du caractère de mes semblables.

Doué involontairement de ce penchant à observer, on doit croire que je néglige rarement l'occasion d'exercer *ce petit talent de société*; aussi n'ai-je pas besoin de dire que depuis quinze jours, j'avais sollicité la faveur d'un billet d'admission au bal du lord Maire.

Dans l'espoir de l'obtenir, je m'étais préalablement muni d'un habit de cour, ne riez pas trop lecteurs ; j'en appelle à vous-mêmes, pouvais-je présumer qu'il fut possible de trouver admission dans l'hôtel du défenseur des droits de la cité de Londres, sans être revêtu de cette espèce de robe nuptiale ? . . . . non, je ne pouvais le présumer, car, je n'ignorais pas que le roi d'Angleterre ne peut exercer d'autorité dans la métropole de la grande Bretagne sans le consentement du chef de l'autorité municipale; je n'ignorais pas que lors de la paix d'Amiens, en 1802, les portes de *Temple Bar* avaient été fermées pour prouver la juridiction du *lord maire* ; que le prévôt de la ville (*city marshall*) ayant crié : " Qui êtes-vous ?—le héraut avait répondu : des gens d'armes qui demandent à entrer pour proclamer la paix conclue par S. M. ; je n'ignorais pas qu'alors le *royal warrant* avait été lu par le *lord maire*, qui avait ordonné ensuite au prévôt d'ouvrir les portes ; aprés quoi les hérauts et le cortège étant entrés, les magistrats de la cité s'étaient joints à eux, et que la paix avait été ainsi proclamée.

Je savais de plus par le témoignage de mes yeux, (lors de l'installation du lord maire), je savais dis-je, que le lord maire rivalisait avec le roi par la magnificence qu'il déployait dans les grandes occasions ; je savais que son équipage était fastueux, sa suite immense, et richement vêtue ; et que tout l'appareil qui l'environnait était imposant. J'approuvais ce luxe, bien convaincu, qu'il faut partout étonner les yeux de la multitude, et que les hommes en place ressemblent, sous ce rapport, aux héros de théâtre qui ne sauraient se dispenser en public de s'entourer de tout le prestige de la représentation.

Cependant ce billet si ardemment souhaité n'arrivait pas : on avait répondu à la plupart de mes demandes, que cette année le nombre des billets avait été restreint au tiers et cet obstacle ajoutait encore au desir que j'avais, d'être du petit nombre des élus.

Enfin, lundi à trois heures je faisais serrer mon habit de cour, quand une personne m'apporta le bienheureux billet, en me conseillant, toute fois, de réserver pour une autre occasion mon costume de grand apparat.

Dix heures sonnent : une voiture me transporte à la cité. Me voici dans *Cheapside*. Ici point de gens d'armes le sabre levé,

menaçant d'écraser le modeste pieton et entravant la marche des voitures sous prétexte d'empêcher le désordre.... mais une longue suite de voitures qui se suivent en silence, mais.... nul conducteur qui prétende dépasser celui qui le précède .... quelle admirable police!

La nuit était magnifique, la lune laissait mollement tomber ses reflets argentés sur tous les objets qui m'entouraient. J'étais pressé de jouir du nouveau spectacle qui allait s'offrir à mes yeux aussi, laissant de coté toute autre considération, je me décidai, dussé-je passer pour être arrivé de la manière la plus commune, *à pied*, je me décidai, dis-je, à descendre de voiture.

Déja j'apperçois l'hotel du lord maire *(mansion-house)*. Cet hotel construit en belles pierres de *portland*, dont la façade ressemble parfaitement à l'étoile d'un vaisseau de guerre, dont la partie supérieure retrace à l'imagination l'idée que l'on se fait de l'arche et dont le portique formé de six colonnes cannelées d'ordre corinthien, est élevé sur un rez de chaussée extremement massif; monument monstrueux dans lequel toutes les règles de proportion ont été violées.

J'approche, la foule augmente ; j'arrive à la gallerie construite pour la fête, je présente ma carte d'admission ..... je suis entré. Que vois-je ? . . . des escaliers que l'on croirait l'ouvrage d'un apprenti maçon, plutôt que de supposer qu'ils ont été faits sur les dessins d'un architecte.

Quel coup d'œil présente en cet instant ces escaliers que l'on pourrait prendre pour des echelles, sans être taxé de trop de sévérité. Quelle bizarrerie dans les toilettes! j'apperçois sur un premier échelon une dame belle encore, elle étincelle de diamans, sa robe est magnifique, ses gants, faut-il le dire! ses gants.... ... ce n'est pas la première fois qu'elle les met, ce n'est pas même la seconde; à force d'avoir été portés, de blancs qu'ils étaient, ils sont devenus d'une couleur *indécise*. A côté de cette dame est une jeune personne, a peine a-t-elle atteint trois lustres, sa parure est modeste comme elle, l'élégance de sa taille, l'éclat de sa jeunesse, son regard enchanteur mériteraient le pinceau d'un Apelle. Plus loin est un épais marchand, dont la richesse fait tout le mérite et dont les manières brusques semblent dire : *je suis riche, qu'on me laisse passer*. Non loin de lui est un de ses confrères, l'un des hommes que le commerce anglais se glorifie le plus de posséder, son abord grâcieux prévient en sa faveur, sa main est ouverte, c'est sans doute par l'habitude qu'il a de l'ouvrir aux malheureux. Ici est un *Dandy* d'Old Bond Street, on lit sur sa figure l'étonnement qu'il a de voir près de lui un petit maitre de Lombard Street; en un mot toutes les classes, tous les rangs sont confondus; et chacun attend assez froidement qu'il plaise à *son chef de file* de faire un pas, pour avancer lui même.

Cependant on entend un bruit sourd, assez semblable à celui

qui précède le débordement d'un torrent dévastateur. Soudain au calme qui régnait naguère, succède une confusion toujours croissante. J'ai vu un de mes voisins enlevé par la foule à quatre pieds du sol, être porté par elle pendant l'espace de dix minutes sans avoir pu opposer à cette fougueuse bourasque autre chose que la résignation ; j'ai vu des dames dont les joues étaient colorées par le vif incarnat du plaisir, victimes de l'*indélicatesse* des personnes qui les entouraient, présenter tout-à-coup le spectacle effrayant de la mort. Enfin après avoir été jeté de coté et d'autre, après avoir eu l'inappréciable avantage d'être utile pendant cet effrayant tumulte à la jeune beauté dont j'ébauchais tout-à-l'heure la séduisante image, j'arrivai près de la salle du trône.

Soudain un bruit, un tumulte, un tapage,
Un tintamarre, un vacarme d'enfer
Frappent mes sens * * * * * *
* * * * * * * * * * * *
* * * * * * * * * * * *
Qui vous peindrait, au jour d'une bataille,
Les sons bruyants des tambours, des clairons,
Le cliquetis de mille bataillons
L'écho ronflant des bronzes à mitraille,
Et les clameurs de tous les combattants,
Les uns frappés et les autres frappants,
N'approcherait d'une rumeur pareille
Au bruit qui vint rugir à mon oreille.
C'était ensemble, à l'envi discordants
Fifres aigus, trombones effrayantes,
Coups de tam-tam lugubres et perçants ....

ou plutôt c'était le bruit confus des vagues agitées par la tempête. Balotté par ces vagues, je suis à mon tour porté presque aux pieds du trône. Lady *Mairesse* y était montée. Sa parure était superbe, son port majestueux. L'affluence des personnes qui voulait lui rendre leurs hommages était telle que plus d'une fois la foule semblable à un torrent qui rompt ses digues menaça de se précipiter vers le trône; Lady *Mairesse* effrayée faisait en vain signe de la main pour contenir cet élan involontaire. Pendant ce tems, je m'étais retiré du coté ou étaient les dames, dans l'espérance de les protéger s'il était possible. Une demoiselle qui, aux grâces de son sexe paraissait joindre toute la solidité du nôtre, fixa mon attention. Elle parlait français avec tant de pureté que je crus un moment que le même pays nous avait vu naitre. Je ne tardai pas à être détrompé, j'appris que cette demoiselle était la fille de Mr. Wood, membre du parlement, qui fut lord maire il y a trois ans, et dont je crois avoir vu à Paris une carte de visite sur laquelle on lisait ces mots: Mr. Wood *feu* Lord Maire. Cette demoiselle disait que lorsque son père remplisait ces nobles fonc-

tions, il y avait plus de 5000 personnes au bal, et que cependant une pareille foule n'avait point existé parceque sa maman Lady Mairesse avait eu soin de se promener dans toutes les salles du bal et d'empêcher ainsi que ce grand nombre de personnes ne fût resserré dans un trop petit espace.

Je goutais cet avis. Il faut qu'il ait été bien juste, car, tandis qu'il sortait d'une aussi jolie bouche, tandis que l'un des officiers de Lady Mairesse haranguait en vain les spectateurs en les exhortant à aller prendre des rafraîchissements, un autre officier civil qui avait perdu son manteau au milieu de cette tumultueuse assemblée, s'approcha de Lady Mairesse et lui dit quelques paroles qui me parurent être l'avis précédemment donné par Mademoiselle Wood, puisque ces paroles furent suivies de la visite que fit Lady Mairesse des autres salles du bal. Dès lors ce qui avait été prévu arriva, la foule se dissipa et les quadrilles se formèrent.

Je quittai aussitôt le siège de mes observations.

En m'éloignant je vis cette même demoiselle attacher avec un épingle à un monsieur qui me parut très respectable cette espèce de bourse que l'on porte dans nos bals de ville en France, j'ignore si ce fut une illusion, mais je crus reconnaître ce même fonctionnaire qui avait donné le conseil si opportun.

Je fus visiter successivement la salle egyptienne, destinée aux banquets et les salles qui se trouvent sous la salle du trône.

Quel spectacle, grands Dieux! à mes yeux vient s'offrir!

Là sont des buffets; pour y parvenir il serait nécessaire de se faire tour-à-toùr, *la courte échelle*, comme au collège; à ces buffets on distribue des pots de la hauteur de 6 pouces, ces pots renferment de la limonade

Que des gens altérés se disputent entr'eux.

Ici, est une espèce de grand comptoir. Aux deux bouts, j'apperçois deux sales marmitons, leur tablier est aussi noire que le linge qui les couvre, ils sont plantés aux deux coins de la porte et sont absolument, comme la Statue est au festin de Pierre. Cependant arrivent d'autres domestiques. Ils jettent à la foule affamée des bisquettes, et des gâteaux dont on a *plusieurs exemplaires* de la même espèce pour la modique somme d'un pence, mais ce qui est difficile à concevoir c'est l'impudence de ces valets qui joutent entr'eux à qui attrapera la figure des postulans et qui rient à gorge déployée s'ils peuvent parvenir à éborgner quelqu'un.

Il est impossible de se faire une idée de l'insolence des individus préposés à la distribution des rafraichissements. Ces rafraîchissements étaient cependant en abondance, mais pour en obtenir il fallait en venir aux mains. Deux de ces valets surtout, gardiens d'une des principales portes, accablaient le public de vexations. Je ne balance pas à dire que les distributions qui en France ont lieu aux champs élysées, offrent un coup d'œil moins affreux que celles faites chez le Lord Maire. Dans les premières, d'abord les

objets sont d'une valeur plus forte et ceux qui tâchent d'en devenir possesseurs sont pour ainsi dire dénués de tout; dans les secondes, au contraire, des gens dont plusieurs ne comptent leur fortune que par millions présentent le hideux spectacle d'affamés combattant pour le tiers d'un gâteau qu'ils disputent jusqu'à la rage; heureux encore quand ils peuvent l'obtenir, car, ici comme ailleurs, *non licet omnibus adire corinthum.*

Pour reposer ma vue sur un tableau plus agréable, je retournai dans la salle du trône. Des danses françaises y étaient exécutées. Ce ne sont plus ces anglais lourds comme quelques critiques acerbes cherchent encore à nous les représenter; la plupart des danseurs avaient de la grâce et les danseuses surtout; s'il est vrai qu'il s'en trouvaient quelques unes remarquables par leur tournure guindée et le froid monotone de leur triste visage, ils n'en faisaient que plus avantageusement ressortir la tournure élégante des autres.

L'Orchestre assez bon n'a cessé d'exécuter les plus jolies contredanses, le bal s'est prolongé fort avant dans la nuit à la grande satisfaction des personnes qui peuvent danser toute une nuit sans prendre d'autres rafraichissements que l'air lourd qu'on respirait dans la salle. F. Chatelain.

NÉCROLOGIE.

M. Le Duc Mathieu de Montmorency.

Les muses ont fait une perte irréparable la semaine dernière; l'illustre académicien Mathieu n'est plus. On le soupçonnait de n'avoir rien écrit, il confond ses ennemis par sa mort. On a trouvé un testament *écrit de sa main*, nous sommes assez heureux pour en donner les principales dispositions:

" Je donne et lègue mon âme à Dieu, mon esprit à l'académie.

A M. Roger mon confrère une béquille; à M. Raoul, une édition dorée sur tranche de ses épitres et odes adressées par lui à Napoléon le grand; à M. Lemontey, une paire de ciseaux fins, une paire de gants et une bourse pleine de jetons.

Outre ces différents legs, M.M. De Quelen et De Frayssinous ont reçu la bénédiction du noble Duc, M. Auger a reçu de lui une poignée de main, M. Laya l'assurance d'une parfaite considération, et M. Cuvier la prière de se rendre aux funérailles de lui M. Mathieu, et de prononcer un beau discours sur sa tombe.

Le reste des legs est encore un mystère.

On assure que l'académie française ayant reçu *notre Mercure de Londres* a voté pour que l'inscription que nous avions faite sur M. De Montmorency fut gravée sur son tombeau. Cette inscription simple retrace de la manière la plus précise la vie entière du noble personnage; la voici:

Ci-gît Mathieu qui ne fit rien
Et fut académicien.

L'académie voulant donner pour successeur à M. Le Duc de Montmorency, un homme de lettres de la force de l'illustre décèdé, a pris la résolution de nommer à la place vacante un particulier bien connu dans Paris, ce particulier est Monsieur le Vicomte Sosthêne De La Rochefoucault. X.

ROME.

Théâtre d'Apollon.

Un opéra séria, intitulé : Annibal en Bithynie, a été représenté sans-succès à ce théâtre. La musique était de Niccolini. Un journal de Rome, *le notizie* attribue la chûte de cette pièce, non seulement à la trivialité de l'harmonie, mais aussi à la mauvaise composition de la troupe qui exploite en ce moment les théâtres de la capitale du monde chrétien. L. C.

DIORAMA. *

Vue de Rouen.

Les environs de cette ville jouissent depuis long-tems d'une célébrité méritée. De vertes prairies, des monuments pittoresques du moyen âge, l'aisance que répandent l'industrie et le commerce, donnent à la Normandie, et, en particulier, aux approches de la ville de Rouen, un charme et une fraîcheur qui séduisent. Mr. Bouton a pris son point de vue de manière à présenter cette ville sous l'aspect le plus pittoresque; il y a ajouté de ces effets variés que les auteurs du Diorama obtiennent par des moyens mécaniques très ingénieux. Ainsi, les nuages amoncelés à l'horizon, et qui, déjà, s'étendent jusques sur la ville, s'écartent de tems à autre, pour laisser passer des rayons du soleil, qui viennent éclairer quelques parties du tableau, ou projeter leur reflet argenté sur la Seine, dont la couleur varie selon l'état du ciel. Ce tableau plein de vérité et d'intérêt n'atteint cependant pas au dégré de perfection et de l'abaye de Roslyn et de la chapelle d'Holyrood. Quelques parties ont un peu de crudité de ton; il me semble difficile aussi que l'arc-en-ciel puisse être visible dans la position où se trouve le spectateur par rapport au soleil et aux nuages; mais cette observation, *si elle est fondée*, ne sera certainement faite que par un petit nombre de spectateurs; les autres n'y verront qu'une varieté et une richesse d'effet qui ajoutent à l'intérêt général des lieux. Mr. Bouton sera donc facilement absous.

Au résumé nous conseillons aux auteurs du Diorama de ne nous faire voir que très rarement des villes entières telles que Rouen; un semblable tableau glisse sur l'imagination, sans laisser des traces de son passage, tandis qu'il est impossible d'oublier l'effet produit et par la belle église de Canterbury et par celle de Roslyn et surtout par cette scène de nuit que nous admirâmes l'an passé dans la Chapelle d'Holyrood. [*L'Observateur Impartial.*

* Voir le 1er No. de notre journal.

De l'Imprimerie de C. Richards, 100, St. Martin's Lane, Charing Cross.

LE

MERCURE DE LONDRES.

PAR

MR. F. CHATELAIN.

1ère année—No. 7me.—Samedi 8 *Avril* 1826.

POËSIE.

AD GROSPHUM.

HORACE, ODE, XIII. LIV. II.

Quand sur la mer Egée un menaçant nuage,
Dérobe l'horizon aux yeux des matelots
Surpris tout-à-coup par l'orage,
Ils demandent aux dieux la paix et le repos.

Le repos est le vœu du trace redoutable,
Le vœu du Mède althier paré de son carquois;
Mais à ce repos désirable
Les trésors, ô Grosphus, ne donnent point de droits.

La pourpre, les faisceaux, les honneurs consulaires
N'écartent point du cœur, le trouble et les ennuis;
Les inquiétudes amères
Habitent les palais, planent sous les lambris.

Heureux, qui chérissant la pauvreté du sage,
Dans sa cabane obscure use des simples fruits
Que procure son héritage,
L'envie et la terreur ne troublent point ses nuits.

Pourquoi, chaque matin, près de l'heure suprême,
D'inutiles projets fatiguer son réveil?
Peut-on échapper à soi-même
En quittant son pays pour un autre soleil?

Plus vîte que le cerf, ou que l'Eurus rapide,
Qui chasse devant lui la neige et les Autans,
Du vice le trait homicide,
Nous poursuit sur les mers, nous atteint dans les camps.

Rien n'est pur ici-bas: à la gaité présente,
Gardons-nous de mêler les soins du lendemain,
Si la tristesse nous tourmente,
Par les distractions, tempérons le chagrin.

Jeune, Achille est fameux et la mort le moissonne,
Le froid et vieux Titon traîne dans les douleurs
Les jours que Jupiter lui donne:
Le destin te repousse, il m'offre ses faveurs.

Tes cavales d'Enna bondissent dans la plaine,
Et de tes cent troupeaux, on prise la valeur;
Deux fois, de la pourpre Africaine,
Tes vêtements ont pris l'éclatante couleur?

Le sort m'est plus modeste et non moins favorable;
Il m'a donné des Grecs le mode gracieux,
Et la force d'esprit capable
De vouer au mépris mes censeurs envieux.

F. Chatelain.

ACADÉMIE FRANÇAISE.

Le Duc de Lévis.

Quoique la famille de cet académicien soit une des plus anciennes de la monarchie, il est difficile de reconnaître de bonne foi l'antiquité presque fabuleuse, qu'on a voulu lui attribuer. On la fait descendre de la tribu de Lévi, et l'on prétend même que dans le chateau du Duc de Lévis, il existe un tableau qui représente la vierge Marie disant à un individu de la famille de Lévis, qui est devant elle la tête nue: *mon cousin, couvrez-vous;*" à quoi celui-ci répond: "*ma cousine, c'est pour ma commodité.*"

Sans discuter une généalogie aussi respectable, nous nous contenterons de dire que Mr. le duc de Lévis est fils du maréchal de ce nom, et que malgré sa noblesse, ou vraie ou apocryphe, il se déclara dès sa jeunesse partisan de la révolution.

Les études littéraires de Mr. de Lévis n'ont pas été infructueuses, il a publié lors de son séjour en Angleterre, une *Oraison funèbre* de *Louis* XVI, *et de la reine Marie Antoinette*, mais l'ouvrage qui lui fait le plus d'honneur est un petit livre intitulé: *souvenirs et portraits*. La lecture de cet ouvrage est infiniment piquante à cause des renseignements curieux qu'il contient sur le règne de

Louis XIV, et celui de son successeur ; détails que l'auteur a dû à ses anciennes liaisons avec le vieux maréchal de Richelieu, qui avait tant vécu sous trois règnes, et qui, mieux que tout autre, pouvait fournir un inépuisable recueil d'anecdotes.

Nous avons encore de cet académicien, ses *Maximes et réflexions sur différents sujets*, les *voyages de Kanghi* ou *nouvelles lettres Chinoises*, la *suite des quatre Fracardins et de Zéneide*, une *notice sur Sénac de Meilhan*, *l'Angleterre au commencement du 19ème siècle* et des *considérations morales sur les finances*.

Le 29 novembre 1817, lors de l'agrégation à l'académie de M. M. Laya et Roger, ce fût monsieur le Duc de Lévis, en qualité de directeur, qui fut chargé de les complimenter ; le caractère du premier offrait à l'orateur les plus heureux développements : Aussi son discours produisit-il la plus vive sensation ; plusieurs fois il fut interrompu par les applaudissements unanimes de l'assemblée, et Mr. Lalli-Tollendal dit en sortant ; " *Mr. de Lévis a fait obtenir un bien honorable triomphe à Mr. Laya.*

Venait ensuite le tour de Mr. Roger ; le rôle du panégyriste devenait un peu difficile. Mr. Roger se présentait avec modestie ou plutôt *avec la plus juste confusion ;* il n'avait à produire en sa faveur que sa comédie de *l'avocat*, et certes cet avocat était bien faible pour plaider une pareille cause et justifier le triomphe de sa partie.

Aussi l'honorable président eut-il peu de titres à débrouiller, peu de pages à parcourir pour dérouler toute la vie académique du récipiendaire. Son éloquence dut se ressentir de la sécheresse du sujet. Il glissa légèrement et avec adresse sur le mérite du suppliant ; congratula ce nouveau *Vulcain* de la littérature sur son *avocat*, et sur ses autres écrits qu'il ne cita pas, peut-être faute de les connaître, et s'étendit longuement sur le mérite, les vertus et les talents du défunt Suard, à peu près comme Pindare se rejetait sur les louanges de Castor et de Pollux, lorsqu'il n'avait rien à dire de son héros.

LE FRANC-PARLEUR.

L'ECHO DU VAUDEVILLE,

OU

Recueil d'airs et romances chantés au théâtre Français, arrangés et publiès par M. M. Doche, Barnet et Last.

PREMIÈRE LIVRAISON.

Cette première livraison se compose de six morçeaux de musique. Le joli air d'AIMON, *Il faut quitter tout ce que j'aime,* commence le recueil, vient ensuite une romance de Mr. BLANCHARD, chantée par Mlle. *Délia*, dans *France et Savoie*, puis la romance de *Léonide*, puis celle de *Fanchon*, puis celle du Juif, dont la mu-

sique de Mr. *Doche jeune* est si bien chantée par Mlle. *St. Ange*, et dont voici les paroles que nous devons à notre spirituel et fécond Désaugiers.

ROMANCE DU JUIF.

Pour rendre ma peine éternelle
Je sens qu'un invisible attrait,
A mon cœur sans-cesse rappelle
Le bonheur qui nous attendait:
Des biens perdus, la douce image
De nos chagrins accroit le cours,
On pourrait supporter l'orage,
Sans le souvenir des beaux jours.

Si jamais une ardeur nouvelle
Près d'une autre engage sa foi,
Il pourra la trouver plus belle,
Mais non plus *aimante* que moi:
Que ses destins soient sans nuages,
O Ceil! protège-le toujours,
Réserve pour moi les orages,
Et garde pour lui les beaux jours!

Cette première livraison est terminée par *l'air des cuisinières*, cet air est joli, mais les paroles n'engagent pas à le chanter; nous aimons à croire que les éditeurs de l'Echo du Vaudeville se montreront plus difficiles dorénavant sur le choix des couplets qu'ils se proposent d'insérer dans leur recueil.

La seconde livraison paraît dans 15 jours, elle sera accompagnée du portrait de Mlle. St. Ange. On dit que le litographe a voulu prendre sa revanche, et que cette fois il ne sera pas indispensable d'inscrire au bas de la litographie le nom de Mlle. St. Ange pour être sûr que c'est bien cette piquante soubrette qu'on aura voulu représenter; nous félicitons sincèrement l'auteur de la litographie de cet amendement, car, si, sur le portrait joint à la première livraison, il n'eut eu la précaution de placer le nom de Mlle. Délia, nous eussions eu beaucoup de peine à reconnaître celle qui, depuis cinq années, a rendu tant de services au théâtre Tottenham.

L'écho du Vaudeville est gravé avec soin par M. M. Rubbi et Caumont.

On y souscrit au foyer du théâtre français et au bureau de notre journal. X.

COMMERCE.

Après avoir vu l'éloge des ouvrages de *Mr. Moreau*, vice consul de France à Londres, membre de l'institut royal de la grande

Bretagne et de la Societé Royale Asiatique de la grande Bretagne et de l'Irlande, membre étranger du conseil d'agriculture et de la Societé pour l'encouragement des arts, du commerce et des manufactures dans l'empire Britannique, membre correspondant de l'Académie Royale des sciences, arts et belles lettres de Marseille, de celle de Dijon, &c. &c., et dans le *Morning Post*, et dans le *British Press*, et dans le *Sun*, et dans l'*Age*, et dans le *courier de Londres*, et dans le *New Times*, et dans l'*Oriental Herald*, et dans l'*Asiatic Journal*, et dans le *Monthly Magazine*, et dans l'*American Monitor*, enfin dans presque tous les journaux Anglais, et dans les journaux Français les mieux rédigés, tels que *le Constitutionnel*, *le Globe*, &c., nous nous sommes procurés les différents ouvrages de notre compatriote dans l'intention d'en faire nous-mêmes un examen critique.

Le premier de ces ouvrages est *l'état du commerce de la Grande Bretagne avec toutes les parties du monde**, ou apperçus divers, depuis 1697 jusqu'à 1822 inclus, année par année (celles de paix distinctes de celles de guerre): de la valeur officielle du commerce d'importation et d'exportation de la Grande Bretagne avec l'Europe, l'Asie, l'Afrique, et l'Amérique réunies; de son commerce séparé avec chacune des parties du monde, et chacun des royaumes, états et colonies qui en dépendent; du revenu net du produit des Douanes; du tonnage anglais et étranger à la sortie; du nombre des banqueroutes; du prix des fonds publics, (actions de la banque et trois pour cent consolidés); du terme moyen de la valeur de chaque commerce par périodes de guerre et de paix, tels qu'ils se sont succédés; et d'un relevé chronologique des evénements contemporains; le tout établi avec soin sur les rapports documens et tableaux les plus authentiques, rédigés à l'usage du parlement, et du bureau de commerce, et des colonies.

Ce tableau présente une quantité effrayante de chiffres. Ces chiffres sont plus éloquents que des paroles, car, ici ils représentent des faits de la plus scrupuleuse exactitude. Il est facile de vérifier ces faits, *le tableau de l'état du commerce de la Grande Bretagne* est parfaitement imprimé, et fait le plus grand honneur aux presses de W. Clowes.

Le second ouvrage de M. Moreau a pour titre, situation financière de la compagnie des Indes orientales, d'après des documents officiels, ou tableau de l'état passé et de l'état présent des possessions britanniques dans l'Inde, sous le rapport de leurs revenus, de leurs dépenses, de leurs dettes, de leurs ressources, de leur commerce et de leur navigation.†

Le troisième est intitulé, Origine et progrès du commerce *des soieries* en Angleterre,‡ depuis les tems les plus reculés jus-

* Prix 7 Shillings. † (1885) Prix I guinée—27 francs
‡ Prix 5 shillings.

qu'à l'époque actuelle (févrir 1826), fondé sur des documens officiels, accompagné de nombreux tableaux présentant depuis 1701 les quantités de soie brute et torse importées dans la grande Bretagne, et ce qui en a été ensuite exporté ; les quantités restants pour la consommation des manufactures, le prix de chaque espèce de soie ; le taux et le produit des droits ; ainsi que la quantité et la valeur des étoffes de soie sorties des manufactures anglaises pour être exportées à destination de tous les pays.

Et enfin LE QUATRIÈME, dédié par l'auteur aux agriculteurs, aux manufacturiers et aux négocians de la Grande Bretagne, et de l'Irlande, portant pour épigraphe ce passage de Voltaire :

" *Quiconque veut lire l'histoire en citoyen et en philosophe, re-*
" *cherchera entre autres connaissances, comment et jusqu'à quel*
" *point une nation s'est enrichie depuis un siècle, les registres des*
" *exportations peuvent l'apprendre.*"

EST *l'état annuel,** et divisé en époques de guerre et de paix, des produits du sol et de l'industrie de l'Angleterre, de l'Ecosse et de l'Irlande qui sont sortis des ports de la Grande Bretagne pour être exportés à destination de chacun des royaumes, états, colonies des quatre parties du monde, depuis 1694 jusqu'en 1824 inclusivement.

NOUS AVOUONS *notre insuffisance,* il nous serait impossible de rendre compte par nous mêmes de ces trois derniers ouvrages. Dabord rétraçant les opérations les plus compliqueés et les plus importantes du commerce pendant des siècles, il faut avoir des connaissances très étendues en matière de commerce pour pouvoir dignement les apprécier ; ensuite, qu'il nous soit permis de le dire, comment peut-il se faire que la France à laquelle Mr. Moreau appartiendrait même s'il n'était pas Français (puisqu'un homme dont les études embrassent toutes les parties du monde, doit appartenir de droit à l'univers entier) ; comment se fait-il, dis-je que la France, permette que des ouvrages aussi éminemment utiles que ceux que nous venons de citer, soient litographiés au lieu d'être imprimés ! le gouvernement français ne devrait-il pas venir à l'aide d'un homme qui consacre sa vie au bien-être de ses semblables, comme le fait Mr. Moreau et ne serait-il pas mieux d'avoir un évêque de moins, par exemple, et quelques bons ouvrages de plus ?

Certes la litographie est une belle découverte, mais dans aucun cas elle ne pourra remplacer l'imprimerie ; si les ouvrages de Mr. Moreau étaient imprimés, ils deviendraient plus populaires et nos hommes d'état les consulteraient plus souvent. Quoiqu'il en soit nous avons eu le bonheur de trouver des personnes que la multitude de chiffres qu'on rencontre dans ces différents ouvrages, n'a pas épouvantées, ces personnes sont des négociants distingués, chacun d'eux a bien voulu nous promettre d'examiner cet immense

* Prix 5 Shillings.

travail et de nous faire parvenir leur opinion sur les recherches laborieuses de Mr. Moreau.*

Pour nous, pour prouver que Mr. Moreau joint au mérite de compilateur exact, le mérite plus grand d'apprécier justement toutes choses, nous allons citer l'introduction qui précède le dernier de ses ouvrages :

INTRODUCTION.

Le commerce anglais et la Puissance anglaise sont deux jumeaux nés d'une sage liberté. Tant que ce pays, aujourd'hui si riche, si industrieux et si fort, a existé sans institutions et sans garanties, tout Commerce lui est demeuré inconnu. et sa puissance insignifiante et précaire n'a point franchi les limites étroites dont la nature la entouré. Cette vérité est historique.

L'Espagne, le Portugal, la Hollande, les républiques d'Italie et les villes libres des bords de la Baltique faisaient depuis long-tems un échange fructueux de leurs produits contre les produits des pays les plus lointains, que l'Angleterre méconnaissait encore les grands et précieux avantages que sa position lui donne pour faire le commerce universel. Avant le 14ème. siècle, quelques laines brutes vendues aux étrangers et principalement aux Flamands, formaient à peu près tout le commerce d'exportation de l'Angleterre, tandis que ces mêmes Flamands, et presque tous les peuples du Nord et du midi de l'Europe venaient l'approvisioner de ses besoins, et s'enrichir à ses dépends. Mais quelle est la fatalité qui paralisait ainsi le Commerce de ce pays?—la même qui enchaînait ses enfans à la glèbe, les livrait aux horreurs de l'anarchie, aux fléaux de la conquête, où à la dégradation du déspotisme. L'hétérogénité de la l'heptarchie Saxonne ; l'invasion des Normands ; les guerres follement entreprises pour soutenir des prétentions royales à la couronne de France, les longues et sanglantes querelles des maisons d'Yorck et de Lancastre, et la nature des gouvernemens qui succédèrent à toutes ces frénésies sont les causes qui stérilisèrent si longtems le sol et l'industrie de l'Angleterre. Mais dès que l'aurore d'une sage liberté eut lui sur elle, dès que des institutions libérales et vigoureuses eurent élevé ses habitans à la dignité de l'homme et garanti leur avenir, alors toutes les immenses facultés de ce pays se sont développées avec une rapidité dont on ne trouve d'exemple dans l'histoire d'aucun peuple, ancien ou moderne. Toutes ses ressources, tous ses moyens d'échange, de production et d'achat, les travaux de son agriculture et de ses manufactures, ses entreprises industrielles et maritimes atteinrent soudain la hauteur de la perfection de ses institutions civiles et politiques. Dès lors s'établit entre la richesse commerciale, et la liberté du peuple anglais cette correspondance perpétuelle d'action et de réaction qui assure leur durée, et fait l'admiration de l'univers.

* Nous publierons dans peu, les articles faits sur les trois ouvrages précités.

Les limites de cet apperçu ne nous permettent que d'effleurer très superficiellement ces causes premières d'abondance et de prospérité; nous ne pouvons qu'en signaler les principales à la reconnaissance de la nation britannique, et à l'imitation des peuples étrangers qui aspirent à la richesse et à la puissance.

La nature et l'homme ont posé les bases de la suprématie commerciale de l'empire britannique. Une situation formidable, d'où son commerce se porte à volonté sur tous les points habités du globe; des côtes maritimes sûres; un grand nombre d'excellens ports et des rades; des rivières et des canaux qui traversent le pays dans tous les sens; voilà ce que la puissance actuelle du commerce anglais tient presque entièrement de la nature. Voyons ce qu'elle doit au génie de l'homme et à la bonté des institutions qu'elle en a successivement reçu.

1°. La constitution qui depuis plus d'un siècle et demi a environné toutes les proprietés et toutes les industries d'une garantie inviolable, à l'ombre de laquelle elles ont pu se développer et croître en toute sécurité. De ce bienfait primordial sont dérivés les suivans.

2°. *La première de toutes les libertés, c'est celle de la presse, d'où sont nés avec une rapidité électrique toutes les inventions du génie, les procédés des arts, les lois de la mécanique, et en général toutes idées généreuses, toutes les découvertes utiles.*

3°. L'institution du Jury en toutes matières de juridiction, qui place l'homme, la vie et la propriété du citoyen sous la sauve garde de la loi, et à l'abri des atteintes des passions humaines.

De ces trois points organiques sont provenus des faits secondaires qui sont à la fois, résultats et causes, les voici:

4°. Les longs crédits que l'immensité des capitaux acquis par les négocians anglais, leur ont permis de faire à leurs débiteurs; la loyauté, la probité, la bonne foi qui président aux transactions de la nation.

5°. La consommation immense de presque toutes les nations des deux Indes qui rendues à la liberté ou soumises au sceptre de la Grande Bretagne s'alimentent et s'alimenteront bien longtems encore des produits de sa prodigieuse industrie.

6°. La puissance magique de son crédit qui, malgré les revers passagers qu'il a subi et qu'il subit aujourd'hui, lui donnera toujours les moyens, nous ne dirons point de fomenter et de nourrir toutes les guerres qu'elle croira utiles à ses intérêts, mais d'assurer sa sécurité et sa gloire contre ses ennemis.

7°. La lettre de change sanctifiée par la foi nationale, et à l'aide de laquelle l'Angleterre opère par d'habiles calculs le déplacement de la richesse des deux hémisphères en faveur de ses intérêts commerciaux.

8°. Enfin l'étendue et la mobilité de ses forces navales qui protègent toujours et partout l'action immense de son organisation politique, commerciale et industrielle.

A toutes ces causes il faut en ajouter une autre importante dont l'action puissante est de tous les instans : nous voulons parler de l'existence du Conseil de Commerce et des Colonies dont l'active sollicitude embrasse, depuis 150 ans, le passé et le présent ; calcule l'un par l'autre, et fixe ainsi les destinées de l'avenir, combine les rapports qu'ont entre eux l'agriculture, l'industrie et le commerce ; étudie sans cesse les besoins et les goûts de tous les peuples qu'il subordonne pour ainsi dire à l'industrie Britanique qu'il environne d'une vigilance qui ne s'assoupit jamais.

Tels sont les principaux élémens de cette colossale fortune commerciale dont nous avons recherché les résultats numériques que les tableaux cy-après présentent aux regards de toutes les classes de la nation anglaise. Ce ne sont point de savantes théories ni d'hypothétiques spéculations que nous leur offrons ; ce sont simplement des calculs basés sur les plus irrécusables autorités et confirmés par l'expérience. Ces calculs nous les avons péniblement recherchés dans de nombreux volumes et des milliers de documens les plus authentiques, pour les resserrer dans un cadre que l'intelligence la plus superficielle puisse embrasser et expliquer en un coup d'œil. Voilà l'unique mérite de ce petit travail que nous avons entrepris, comme nos précédens tableaux, dans le but principal d'établir une espéce d'échelle d'après laquelle toutes les personnes interessées à la prospérité commerciale et industrielle de l'Angleterre puissent d'un seul regard connaître le passé, apprécier le présent, et calculer l'avenir. Aussi est-ce surtout à tous les dégrès de la hierarchie commerciale que nous *dédions* cette simple feuille de papier. Puisse-t-elle vous être de quelqu'utilité, à vous *laborieux agriculteurs* qui fécondez le sein de la terre et en obtenez les premiers besoins de la vie, comme les premiers élémens de notre luxe et de nos plaisirs ;

A vous industrieux *manufacturiers* qui recevrez ces produits pour les approprier à la foule des besoins et des caprices de tous les peuples ;

A vous honnêtes *négotians* dont les vastes et habiles combinaisons calculent les besoins et opèrent l'échange des produits de toutes les parties du monde.

C'est à vous, et à tous ceux qui vous succéderont dans votre honorable carrière que j'offre le tableau des miracles que vos efforts et votre persévérance ont accomplis. Heureux si, en abrégeant vos recherches ce petit travail peut épargner quelques minutes d'un tems aussi précieux que le vôtre ! alors mes soins et mes veilles auront obtenu la seule récompense que j'ambitionne.

Si nous ne savions que la modestie est la compagne fidèle du véritable talent, Mr. Moreau nous l'apprendrait.

Nous répétons avec tous les journaux des différens partis,

" qu'il n'est point de comptoir ni de bibliothèque où les ouvrages de Mr. Moreau ne doivent figurer en première ligne.

F. CHATELAIN.

MANIÈRE DE FRAPPER AUX PORTES.

Les portes cochères sont très rares à Londres, et restent fermées comme toutes les autres. La manière de frapper, désigne la qualité de celui qui se présente. Frapper un coup de moins serait se dégrader, et un coup de trop, une usurpation, une insolence. Un seul coup annonce le laitier (milkman) le charbonnier, un domestique de la maison, un mendiant : il signifie, *je voudrais bien entrer.* Un double coup indique le facteur de la poste, un porteur de billets de visite et d'invitation, ou tout autre messager. Il exprime qu'on est pressé, qu'on vient pour affaire, et signifie, *il faut que j'entre.* Un triple coup dénote le maître ou la maîtresse de la maison, ou des personnes qui la fréquentent ordinairement. Il dit d'un ton impératif, *ouvrez.* Quatre coups bien frappés annoncent une personne de bon ton immédiatement au dessous de la noblesse, qui arrive en voiture : Il signifient, *je veux entrer.* Les quatre coups répétés deux fois dans le style vraiment *staccato* et ferme, annoncent Milord, Milady, un nabad d'Arcot, un prince russe, un baron allemand ou quelqu'autre personnage extraordinaire. Ils signifient, *je vous fais beaucoup d'honneur en venant chez vous*

Ces manières bruyantes de frapper, qu'on appelle en anglais, tonner à la porte (*door-thundering,*) peuvent flatter quelquefois la sotte vanité de ceux qui reçoivent les visites, mais elles sont bien incommodes et bien impolies. Ne peut-on aller voir son voisin, son ami, sans s'annoncer par une espèce d'insulte? ne peut-on entretenir le commerce social sans livrer un assaut à l'habitation de celui avec qui on souhaite passer une heure ou deux en bonne harmonie, et dans l'épanchement de la confiance? cet usage de *tonner à la porte,* est d'une pratique universelle. Tout domestique qui frapperait un coup de moins qu'il n'appartient au rang ou aux prétentions de son maitre, serait aussitôt renvoyé. Certes de toutes les manières de faire du bruit dans le monde, celle-ci n'est pas la moins absurde, et on devrait bien la défendre, *comme perturbatrice de la tranquilité publique.*

L'OBSERVATEUR.

RÉLIGION.

ASSEMBLÉE RÉLIGIEUSE DES QUAKRES.

Il y avait à peine six mois que j'étais à Londres, c'était vers la fin de mai de l'année dernière, époque à laquelle *les Quakres* viennent à Londres, des points les plus éloignés de l'Angleterre

pour assister aux délibérations annuelles de leur secte. On me prévint qu'il fallait profiter de ce moment, si je voulais me trouver encore à quelques unes de leurs réunions. La durée de leurs assemblées, qui ont lieu chaque dimanche, est de deux heures le matin, et de deux heures le soir. L'affluence des quakres étrangers à Londres rendit cette assemblée fort nombreuse. Voici le résultat de mes observations.

Le lieu de la réunion était une grande salle en forme de carré long. Avant d'entrer, les deux sexes se partagent: les femmes vont occuper le côté du temple qui leur est assigné, et les hommes se placent à l'autre. Dans l'*aire*, ou la *nef*, sont disposés des bancs commodes pour s'asseoir. Au dessus des deux côtés du temple, règne une galerie dans laquelle les assistans se placent sur deux rangs. On ne se découvre point en entrant, et une fois entré, on est libre de garder son chapeau ou de le quitter.

A l'entrée, au dessus du vestibule, il y a une tribune où l'on prend aussi place. Du reste, l'édifice consacré au culte des quakres est de la plus grande simplicité. On n'y remarque aucune sculpture. Le plafond est peint d'un blanc de lait: on y a pratiqué des ventilateurs, et cet usage est fort salubre.

La mise des femmes me parut simple et modeste, leur parure uniforme. Presque toutes étaient vêtues de robes blanches, et portaient, pour la plupart, des chapeaux de paille ou de taffetas d'un bleu pâle. La simplicité de leur toilette pouvait seule les faire remarquer.

Le moment de se recueillir étant venu, le plus profond silence régna dans toute la salle, jusqu'à l'instant où un quakre, aussi vénérable par son air que par son âge, prit la parole pour s'entretenir avec l'assemblée. Son élocution était simple, son débit lent comme l'eau qui tombe goutte-à-goutte; il toucha ses auditeurs Sept d'entr'eux parlèrent successivement. Trois dames, ce jour-là, furent du nombre des *prédicans*. Je suis obligé de me servir de cette expression, car le terme *prédicateur* serait impropre. Une d'elles parla pendant près d'une demi-heure, et son élocution fut toujours facile. Quant aux autres leurs discours ne durèrent pas plus de dix minutes.

Après que chacun d'eux avait cessé de parler, quelques instans de silence succédaient régulièrement.

Une des femmes que j'entendis adressa une prière à l'éternel; tous les assistans se levèrent et se tournèrent, selon leur usage, du côté opposé, pour s'unir avec elle d'intention. Sa diction prit une teinte langoureuse, suppliante et plus lugubre que *sentimentale*: sa voix avait l'expression d'une âme souffrante, qui implore des consolations et des secours. En un mot, ceux que j'entendis, n'employèrent qu'un débit toujours trainant et quelquefois lamentable.

Du reste tout ce qui sortit de leur bouche était l'expression d'une morale austére.* Les prédicans rappellèrent surtout à leurs frères leur faiblesse et leur néant; leurs discours respiraient la plus profonde humilité: point de morceaux travaillés à froid chez les quakres, point de précautions oratoires, point de mouvemens passionnés; amis de la nature, ils sont simples comme elle.

L'OBSERVATEUR.

THÉATRE DE L'OPÉRA.

Première représentation de la reprise de PIETRO L'EREMITA.

Ce chef-d'œuvre de Rossini jouira sans-doute cette année du privilège qu'il a depuis trois ans d'attirer la foule à l'opéra. Mlle Bonini remplace aujourd'hui Madame De Begnis dans le rôle d'*Agia*; Mlle Bonini chante très bien ce rôle, mais elle est loin d'y mettre la chaleur entrainante qui distinguait si éminemment sa devancière; son jeu est froid et monotone; il faut espérer que les représentations suivantes corrigeront un peu ce défaut. Curioni et Porto n'ont jamais mieux rendu les roles d'*Orosmane* et de *Pietro l'Eremita*; Porto surtout samedi dernier à produit un effet admirable et dans son récitatif obligé *Eterno immenso, incomprensibil Dio*! et dans la prière qui termine la pièce. Pellegrini a succédé à Remorini dans le rôle de Norradin; quoique le sultan d'Egypte ait trouvé dans Pellegrini un digne interprête, nous le disons avec franchise, nous lui préférons le malin Figaro. Pellegrini si comique dans les opéra-Buffa nous semble bien-loin de lui-même dans les opera seria, nous en exceptons toute-fois l'*Agnese* qui a été pour Pellegrini l'occasion d'un triomphe; triomphe qui a dû être d'autant plus précieux à cet acteur, que des juges éclairés le lui ont décerné; nous en appellons à tous ceux qui se trouvaient à Paris lors de la première apparition de l'opéra de Paer. Madame Caradori dans le rôle *Fatima* a déployé une coquetterie de talent à laquelle elle était loin d'atteindre l'an dernier; cette charmante actrice est toujours vue avec le plus grand plaisir et se rend tous les jours plus digne des applaudissements qu'elle reçoit. Parlerai-je de Destri?...... dans le personnage de *Lusignan* qu'il nous a fait regretter Bégrez!...... quelle tournure nonchalante! quel maintien anti-dramatique! quelle voix faible! quelles intonations douteuses! quels gestes maussades!...... quels.... quels...... nous n'en finirions pas s'il nous fallait signaler tous les défauts de ce *monsieur*, car il nous est impossible de dire de cet *acteur*: hélas! qu'a donc fait le pu-

---

* Ce qu'il y a de plus honorable pour les quakres c'est que leurs mœurs répondent à l'austérité de leur caractère. On remarqua, en 1791, què, depuis 20 ans, aucun quakre n'avait été assigné devant le tribunal d'Old Bailey.

blie à l'administration de l'opéra pour qu'on lui fasse subir la mystification d'un pareil début...... encore si Mr. Destri n'avait pas été applaudi.... pourrait-on avoir de l'indulgence? mais......

Les chœurs de Pietro l'Eremita sont aussi bien éxécutés cette année que l'année précédente. Nous ferons à Mr. Spagnoletti un compliment semblable à celui que nous lui adressions il y a un an, c'est qu'il est difficile de conduire plus habilement un orchestre, qu'il ne le fait dans l'opéra de Pietro.

F. C.

Ce soir, le ballet nouveau, *La naissance de Vénus*. Nous engageons ce matin, tandis qu'il en est tems encore, celles de mes dames ou de mesdemoiselles les suivantes de therpsicore qui dorment du sommeil de l'indolence, à sortir promptement de leur assoupissement, ou nous nous verrons forcés de les réveiller, en mettant sous les yeux du public les causes les plus cachées de leur nonchalante paresse. Nous rappellons à qui il appartiendra notre devise: *Il vaut mieux exciter du scandale que de taire la vérité.*

F. C.

MADAME D*****

Madame D*****, dont le nom se compose de *six* lettres, dans lesquelles on remarque autant de voyelles que de consonnes, est aimée de lord *Cour*mouth, ce qui ne semblera pas étonnant aux personnes qui ont le bonheur de connaître madame D*****. Jolie comme la mère des amours, fraîche comme l'aurore aux doigts de rose, madame D***** joue à Paris............ *les imbécilles, peut-être!—taisez-vous, réflexion maudite! que dirait milord!—*...... madame D*****, dis-je, joue à Paris au théâtre de l'Odéon, et reçoit souvent des applaudissements mérités. Lord *Cour*mouth aime éperduement madame D*****, et dans un de ces momens où le sentiment l'emporte sur tout, *momens heureux, qui passent avec la rapidité de l'éclair!*.... dans un de ces susdits moments ou *un quart d'heure après* il fait à madame D***** de jolis petits billets dont le style est mille fois plus doux que le doux suc de la mielleuse abeille, je veux dire, quelques petits bons sur son banquier de Londres. Madame D***** attendrie jusqu'aux larmes, fait à milord le plus beau serment de fidélité qu'il soit possible de faire, et milord part l'âme inondée de joie. *Par malheur*, pour madame D*****, elle n'a pas de mémoire; on prétend même que c'est à ce défaut, bien fâcheux, sans-doute, qu'elle doit l'acueil froid qu'on lui fait quelquefois au théâtre; elle oublie donc fort innocemment, dix minutes après et son serment et celui qui en est l'objet; *par malheur*.......... pour mylord, un jeune homme, *seconde édition revue et corrigée* du FORMOSUS APOLLO, vient visiter madame D......; *par bonheur*

........pour le jeune homme, madame D......l'accueille avec une extrême bienveillance; *par malheur*.......pour madame D ......le jeune homme propose de faire une petite promenade; *par bonheur*......pour le jeune homme, sa demande est accueillie; *par malheur*......pour madame D ...... mylord est jaloux; *par bonheur*......pour mylord, il voit sortir madame D......; *par malheur*......pour madame D..... mylord a une clef de son appartement; *par bonheur*...... pour madame D ......, mylord en voulant ouvrir la porte trop précipitamment, force la serrure;......*par malheur*......pour madame D......mylord possède une grande force dans le poignet; *par bonheur*...... pour mylord il parvient à entrer dans l'appartement de madame D......; *par malheur*......pour l'imprudente madame D ...., elle n'a pas songé a retirer du tiroir de son secretaire les jolis petits bons sur le banquier de Londres; *par bonheur*......pour mylord, il brise les tiroirs; *par malheur*......pour madame D ......, mylord reprend les jolis petits bons et puis..... s'en va.

Par bonheur......pour madame D......, elle avait demandé d'avance un congé pour venir à Londres toucher les pauvres petits bons; elle part donc dans l'espoir de toucher d'abord...... le perfide......et ensuite......; mais hélas! pour toucher le perfide il fallait d'abord le trouver, et *par malheur*...... pour madame D......elle ne trouve ni le perfide ni ses petits bons.

Cependant, comme tout se compense dans ce monde et que d'ailleurs une femme qui possède un grand fond de beauté, possède toujours un grand fonds de philosophie; voici ce qui arrive:

Par bonheur......pour madame D......, une actrice du théâtre français de Londres, justement aimée du public a quitté les bords de la Tamise pour les bords riants de la Seine; *par malheur*......pour les habitans de ce théâtre, l'un des meilleurs acteurs est allé à la poursuite de cette charmante......*par bonheur* ......pour l'administration du théâtre, un acteur du premier mérite est venu remplacer l'acteur *persécuteur; par malheur*.... pour le public, l'acteur qui est venu, doit bientôt repartir; *par hazard*...... madame D...... se décide à paraître sur la scène ......*est-ce un bonheur pour elle, est-ce un malheur pour le public*?......nos lecteurs le sauront bientôt.

MR. ALL EARS ET ALL EYES.

Au prochain No. notre àrticle sur LE FURET, nouveau journal publie par *M. Mars*.

THÉATRE FRANÇAIS.

L'intérieur d'un bureau, L'écarté, Le bureau de loterie, L'amant bourru, M. Sans-gêne, Le coiffeur et le perruquier.

L'indulgence est, dit-on, plus près de la justice que la sévérité:

aussi doit elle être une des qualités essentielles d'un critique. Mais, comme toute chose, elle doit avoir son tempérament : il ne faut pas qu'elle dégénère en faiblesse et en ridicule admiration. Je conçois qu'on puisse se faire illusion quelquefois sur le mérite d'un ouvrage ou sur le mérite de celui qui le représente ; une saillie ingénieuse jaillit-elle de quelque vers ? aussitôt pour les amis de l'auteur, pour les amis de l'acteur, le charme se répand sur toute la scène qui la renferme, et souvent sur l'acte entier, de même qu'une rose jetée dans un bouquet communique ses parfums à toutes les fleurs qui l'entourent. Mais cette excessive bienveillance qui ne veut pas voir les défauts où ils se trouvent, qui s'étend sur tout ce qui est faible et même mauvais, doit-elle être partagée par ceux dont le devoir est de chercher et de signaler la vérité ? Qui pourrait le penser? Cependant le journal anglais, *the Courier*, loue, presque sans restriction, tous les acteurs du théâtre français de Londres et semble promettre aux plus mauvais d'entr'eux un succès égal à celui des meilleurs comédiens. Cette opinion contraire à la nôtre ne saurait nous intimider et *à compter de ce jour*, nous releverons les bévues commises dans *the Courier*, car nous ne saurions voir plus long-tems mettre D..... au niveau de L.....; ni souffrir que Mlle B....... soit admirée à l'égal de Mlle St. A....

Ce préambule terminé, parlons du théâtre français.

L'arrivée de *Bernard Léon* à Londres a été, pour les habitués de ce théâtre, le signal de la plus vive hilarité. Les rôles de *Bellemain* de l'intérieur d'un bureau, de *Poudret* du coiffeur et le perruquier, de *Frapillon*, de la *Durandière*, de *Morin*, de *Duroseau*, et de M. *Sans-gêne* ont été tous favorables à ce charmant acteur, qui a été au-dessus de lui-même dans le dernier des rôles que nous venons de citer. Depuis deux ans, le talent de Bernard Léon n'a fait qu'augmenter et Poudret du théâtre tottenham est capable aujourd'hui de *faire la queue* à Poudret du gymnase. Cependant nous avons cru remarquer que Bernard-Léon n'avait plus la voix aussi forte, nous sommes tentés d'attribuer ce changement à l'odeur infecte que répand le gaz en Angleterre ; les anglais qui perfectionnent tout devraient bien tâcher de trouver un moyen d'atténuer la mauvaise odeur de ce fluide ; nous les engageons, en attendant, à mettre à profit la manière d'épurer dont on se sert en France, manière qui rend l'odeur du gaz beaucoup plus supportable. Du reste quelle que fondée que puisse être notre critique sur la voix de Bernard Léon, nous ne saurions disconvenir qu'il ne chante toujours avec un goût exquis. Bernard Léon, à notre avis, est le *Romagnesi* du couplet.

Dans l'intérieur d'un bureau, M. le chef du bureau, Préval, a parfaitement secondé son camarade du gymnase. Une indisposition assez grave de Préval a fait substituer, au *duel et le déjeuner* annoncé pour lundi dernier, le *coiffeur et le perruquier*. Nous

sommes assez heureux pour annoncer à notre tour que cet estimable acteur sera bientôt entièrement rétabli. Le public doit tenir compte à Préval du désir qu'il a de lui plaire, malgré sa maladie il a joué lundi dans deux pièces, et nous a fait croire par le talent avec lequel il nous a représenté le jardinier *Latreille* qu'il était en parfaite santé.

Mlle St Ange a été charmante dans le rôle du petit clerc de notaire de l'écarté. Sa vivacité, son enjouementont fait trouver un peu moins mauvaise Mlle Brochard qui cependant a été dans cette pièce . . . . . *ce qu'elle est toujours*. L'amant bourru a été assez bien rendu, du moins jugeons-nous des deux premiers actes par le dernier, n'étant arrivé que très tard au théâtre. Pelissié dans sa dernière sortie a mis beaucoup de chaleur, la Comtesse de Sancerre et la marquise de Martigne ne méritent également que des éloges.

Darcy a été M. Sans-gêne dans le rôle d'*Eugéne* de la pièce portant le titre de M. Sans-gêne ; il a cru qu'il pouvait chanter faux et à peine savoir son rôle ; que Darcy y prenne garde, quoiqu'en dise *the Courier*, ses progrès sont infiniment peu sensibles, Darcy est d'autant plus blâmable qu'il nous a prouvé quelquefois qu'il était susceptible de faire des progrès ; pourquoi *d'abord* s'obstiner à regarder s'il y a un lustre dans la salle de Tottenham, depuis long-tems Darcy, qui a sans cesse l'œil braqué sur le firmament, devrait s'être apperçu qu'il n'y en a point ; *ensuite* . . . . .

Madame Degligny joue bien le rôle de Mlle Desroches, mais son costume est-il bien exact ? . . . . .

Mlle Léon dans l'oncle rival a bien joué le rôle de Julie ; en général, cette actrice est mieux placée dans la comédie que dans le vaudeville, qu'elle ne chante pas toujours en mesure. On dit Mlle Léon, remplie de bonne volonté, c'est un titre à l'indulgence, aussi suivrons-nous cette actrice dans les différents rôles qu'elle jouera. Nous l'engageons à abdiquer sa timidité, c'est le moyen de mieux jouer.

Sidalie a été comique dans Fignolette du Charlatan, nous l'avons également vu avec plaisir dans la nièce de Poudret . . . . . . quant aux autres acteurs, ... nous en parlerons toujours assez tôt pour eux et pour nous. . . . . . la vérité n'est quelquefois pas aimable à dire. X.

Lundi prochain, *le chateau de la poularde.*

Mercredi, *le Tartuffe*, Bernard Léon remplira le rôle du *Tartuffe*, et Mlle *De Bièvre* Darcey celui d'*Elmire*.

Bernard-Léon veut-il bien jouer mercredi ? qu'il se garde de nous représenter *Tartuffe*, comme la fait l'an dernier *St. Eugêne artiste sociétaire du premier théâtre français de Paris* . . . . . ou soi-disant tel.

Nous parlerons des théâtres dans le No. prochain.

De l'Imprimerie de C. Richards, 100, St. Martin's Lane, Charing Cross.

LE

MERCURE DE LONDRES.

PAR

MR. F. CHATELAIN.

1ère année—No. 8me.—Samedi 15 *Avril* 1826.

POËSIE.

A ELLE.

Sur les bords enchanteurs d'un canal argenté,
Parmi l'émail d'une verte prairie,
Près de sa compagne chérie,
Un cygne étalait sa beauté.
Tantôt, dans sa molle élégance,
Le corps penché, pour cingler en avant,
En poupe il se relève et rase avec aisance
Le flot léger sans cesse revenant :
Tantôt, au zéphir caressant,
Il prête une aile à demi déployée,
Tandis que l'autre en voile relevée,
Le fait voguer en se jouant :
Tantôt enfin, son grâcieux plumage,
A la neige pareil, comme elle éblouissant,
Reçoit, en reflet verdoyant,
Les diverses couleurs des prés et du bocage.
De la jeune Léda, le plus puissant des dieux
Avait trouvé le cœur inaccessible :
Sous la forme du cygne, il se montre à ses yeux,
Et de Léda l'âme est sensible !
Qui pourrait résister au charme séducteur,
D'un être aimant autant qu'aimable,
Qui par un mélange admirable

De fierté noble et de candeur,
Réunit pour son appanage
L'humeur pacifique au courage,
Et les grâces à la candeur!

C'était le tems où la nature,
Reprend sa riante parure,
Où sous les folâtres zéphirs
Elle rappelle les plaisirs,
Et bannit de nos champs la froidure ennemie :
D'amour épris, le cygne à son amie,
Prodiguait les soins délicats;
Pour l'agacer, il vole sur ses pas,
Veut elle fuir? . . . une tendre caresse,
La retient, et l'ivresse
De ce couple voluptueux,
Anime et prolonge les jeux:
Comme il aimait! . . . comme il était heureux!
* * * * * * * * * *
* * * * * * * * * *
* * * * * * * * * *
De nos jours fortunés la fugitive aurore,
Des filles du printems a la fragilité;
Le souffle du matin vient de les faire éclore,
Le vent siffle...... un instant a détruit leur beauté.

F. CHATELAIN.

ACADÉMIE FRANÇAISE.

DACIER.

Inter utrumque tene.

Telle est la maxime favorite de ce grand faiseur de lourdes notices. A force de la mettre en pratique, il est parvenu à être de presque toutes les académies. C'est sans-contredit le savant le mieux renté, *aux frais de l'état*, que possède la capitale. Il a, comme administrateur de la bibliothèque du roi, 6,000 francs; conservateur des manuscrits à la même bibliothèque, 6,000 francs; secretaire perpétuel de l'académie des inscriptions, 6,000 francs; frais de bureaux, 4,000 francs; membre de la classe, 3,000 francs; comme ayant passé soixante ans et membre de l'académie française, 3,000 francs; les jetons de présence, à 20 francs, un par semaine chaque section; membre des quatre commissions de la troisième classe, à 2,400 francs par commission; total 37,600 francs. Il faudrait que les notices de Mr. Dacier fussent bien bonnes, pour valoir 37,600 francs!

F. CHATELAIN.

28 et 4 *font* 32.*

DACIER.

(*Bon—Joseph*)

Le pauvre homme!......

DARU.†

(*Pierre—Antoine—Bruno—Noël; Comte*)

Né à Montpellier en 1767.

" C'est un homme d'une extrême probité, sur et grand travailleur; au travail du bœuf, il joint le courage du lion."

NAPOLÉON.

LÉVIS.‡

(*Pierre—Marc; le Duc de*)

Tu triomphais, ô chaste Académie
Ce jour, déjà si loin de nous,
Où tu reçus dans ta couche endormie,
Le seigneur de Lévis pour quarantième époux!
Jamais l'éclat dévot d'un cierge,
A plus sainte union ne servit de fanal;
Chacun semblait redire: ô pacte virginal!
Il est juste d'unir le cousin de la vierge
A la fille d'un cardinal!

PARCEVAL-GRANDMAISON.¶

(*François—Auguste*)

Né à Paris, le 7 mai, 1759.

Vient, dit-on de faire paraitre un poëme sous le titre de *Philippe Auguste*. Les journaux de Paris s'accordent à dire qu'il ressemble en plus d'un point au dithyrambe fait par cet académicien à l'occasion du mariage de Napoléon. S'il en est ainsi, Philippe Auguste doit-être un composé bizarre d'idées communes exprimées avec confusion et dans le plus boursoufflé des styles.

LE FRANC PARLEUR.

LES CONFIDENCES.

CONTE.

Alain disait: ma femme écoute-moi,
Je t'avouerai, qu'avant que d'être à toi,

* Voir notre No. 4, page 50. † No. 5, page 65.
‡ No. 7, page 98. ¶ No. 6, page 82.

Bien jeune encor, je fis une folie,
J'eus une fille : elle est, ma foi, jolie ;
Prends-la chez nous. Faute de nourisson,
Je veux de toi qu'elle prenne leçon.
Tu l'aimeras, car elle te ressemble.—
Et moi, j'ai fait, dit-elle, un gros garçon,
Il nous faudra les marier ensemble.

L'auteur de ce *conte* assure que c'est là *l'histoire* de la plupart de nos drames modernes.

C. E.

LITTÉRATURE FRANÇAISE.

Bug-Jargal.

Lecteur, voici venir à toi un frère de *Han d'Islande*, il a choisi pour devise :

. . . . C'est le bonheur de vivre,
Qui fait la gloire de mourir.

Aura-t-il la gloire de mourir, c'est à toi à le décider ; écoute donc :

Un jour ou plutôt un soir * " Quand vint le tour du capitaine Léopold d'Auverney, il ouvrit de grands yeux, et avoua à ces messieurs qu'il ne connaissait réellement aucun événement de sa vie qui méritât de fixer leur attention.

—Mais, capitaine, lui dit le lieutenant Henri, vous avez pourtant, dit-on, voyagé et vu le monde. N'avez-vous pas visité les Antilles, l'Afrique, l'Italie, l'Espagne . . . . ? ah ! capitaine, votre chien boiteux !

D'Auverney tressaillit, laissa tomber son cigare, et se retourna brusquement vers l'entrée de la tente, au moment où un chien énorme accourait en boitant vers lui......

Le chien écrasa en passant le cigarre du capitaine, le capitaine n'y fit nulle attention.

Le chien lui lêcha les pieds, le flatta avec sa queue, jappa, gambada de son mieux, puis vint se coucher devant lui. Le capitaine ému, oppressé, le caressait machinalement de la main gauche, en détachant de l'autre la mantonière de son casque et répétait de tems en tems, te voilà Rask ! te voilà......—enfin il s'écria : Mais qui ta donc ramené ?"

Tu ne peux le savoir, sans lire l'ouvrage, ami lecteur, mais si tu veux connaitre le capitaine d'Auverney, tiens, voici son portrait :

" Le capitaine Léopold d'Auverney était un de ces hommes qui, sur quelque *echelon* que le *hazard de la nature* et *le mouvement de la societé* les aient placés, inspirent toujours un certain respect mêlé d'intérêt. Il n'avait cependant peut-être rien de frappant au premier abord ; ses manières étaient froides, son regard indifférent. Le soleil des tropiques, en brunissant son visage ne lui avait point donné cette vivacité de geste et de parole qui s'unit chez les créoles à une nonchalance souvent pleine de grâce. D'Auverney parlait peu, écoutait rarement, et se montrait sans-cesse prêt à agir. Toujours le premier à cheval et le dernier sous la tente, il semblait chercher dans les fatigues corporelles une distraction à ses pensées. *Ces pensées, qui avaient gravé leur triste sévérité dans les rides précoces de son front*, n'étaient pas de celles dont on se débarasse en les communiquant, ni de celles qui dans une conversation frivole, se mêlent volontiers aux idées d'autrui. Léopold d'Auverney, dont les travaux de la guerre ne pouvaient rompre le corps, paraissait éprouver une fatigue insupportable dans ce que nous appellons les luttes d'esprit. Il fuyait les discussions comme il cherchait les batailles. Si quelque fois il se laissait entraînèr à un débat de paroles, il prononçait trois ou quatre mots pleins de sens et de haute raison, puis, au moment de convaincre son adversaire, il s'arrêtait tout court, en disant, *à quoi bon* ?......et sortait pour demander au commandant ce qu'on pourrait faire en attendant l'heure de la charge ou de l'assaut."

C'est à cet homme qu'appartenait ce chien nommé Rask, sauvé si hardiment par le fidèle..........mais je vais me trahir, je m'arrête: apprends seulement que c'est le capitaine Léopold d'Auverney qui raconte l'histoire dont je vais te raconter moi-même le commencement, puisse ce commencement t'engager à lire l'ouvrage entier !

Léopold d'Auverney, né en France, avait été envoyé de bonne-heure à St. Domingue, chez un de ses oncles, colon très riche, dont il devait épouser la fille. Huit cents négres cultivaient les immenses domaines de cet oncle et la triste condition des esclaves était encore aggravée par l'insensibilité du maitre dont une longue habitude du despotisme avait endurci le cœur. Cependant cet homme endurci, trouvait encore quelques émotions douces en pensant à sa fille. Marie, tel était le nom de cette fille, était *un* modèle de *toutes les* vertus, élévée, depuis l'enfance avec Léopold d'Auverney, elle partageait l'amour que d'Auverney ressentait pour elle. C'était au mois d'août 1791. Le père de Marie avait fixé au 22 de ce mois le mariage de sa fille avec son neveu. Tous deux goutaient, en répandant des bienfaits aux esclaves, le plaisir que verse dans des âmes sensibles, la souvenance d'un service rendu ; embrâsés des feux de l'amour, ils voyaient avec ivresse s'avancer le terme de leur félicité commune, et cherchaient à oublier que ce jour tant désiré etait encore loin d'eux, en se réunissant

le plus souvent qu'il leur était possible. Les choses en étaient à ce point, lorsqu'un incident assez étrange vint troubler la tranquillité des deux amants.

Il y avait sur les bords d'une jolie rivière qui bordait les plantations du père de Marie un petit pavillon de branchage, entouré d'un massif d'arbres épais, où Marie venait tous les jours respirer la douceur de ces brises de mer, qui, pendant les mois les plus brûlants de l'année, soufflent régulièrement à St. Domingue, depuis le matin jusqu'au soir, et dont la fraicheur augmente ou diminue avec la chaleur du même jour. Léopold avait soin d'orner tous les matins cette retraite des plus belles fleurs qu'il pouvait cueillir. Un jour, Marie accourt à lui toute effrayée ; elle était entrée, comme de coutume, dans son cabinet de verdure, et là elle avait vu, avec une surprise mêlée de terreurs, toutes les fleurs dont son amant l'avait tapissé le matin, arrachées et foulées aux pieds ; un bouquet de soucis sauvages fraîchement cueillis avait été déposé à la place où elle avait coutume de s'asseoir. Elle n'était pas encore revenu de sa stupeur qu'elle avait entendu les sons d'une guitare sortir du milieu du taillis même qui environnait le pavillon ; puis une voix qui n'était pas celle de son Léopold, avait commencé à chanter doucement une chanson qui lui avait paru espagnole..............

Quel était cet amant?........d'Auverney se perdait en vain en conjectures et ce n'est qu'à la fin......du roman que tous ses doutes furent éclaircis. C'est cependant ce généreux amant qui ....mais que vais-je dire, il m'est impossible d'aller plus loin sans découvrir tout le nœud de l'intrigue et sans couper la satisfaction à ceux de mes lecteurs qui voudront connaître à fond l'histoire de ce Bug-jargal si extraordinaire ; tout ce que je puis faire, en les engageant à lire cet ouvrage, c'est de laisser parler Marie, qui quelque tems après l'aventure du pavillon, se trouvant avec Léopold dans le susdit pavillon, entendit quelques sons affaiblis par le vent et par le bruissement de l'eau. Elle les fit remarquer à son amant ; c'était le même prélude triste et lent qui la première fois........Léopold voulut s'élancer de son siège, un geste de Marie le retint........Léopold, lui dit-elle, à voix basse, contiens-toi, il va peut-être chanter, et sans-doute ce qu'il nous dira nous apprendra qui il est.

En effet, une voix dont l'harmonie avait quelque chose de mâle et de plaintif à la fois sortit un moment après du fonds du bois, et mêla aux notes graves de la guitare cette romance espagnole.

" Pourquoi me fuis-tu Maria? pourquoi me fuis-tu, jeune " fille? pourquoi cette terreur qui glace ton âme quand tu m'en- " tends? je suis en effet bien formidable, je sais aimer, souffrir " et chanter!

" Lorsqu'à travers les tiges élancées des cocotiers de la rivière, " je vois glisser ta forme légère et pure, un éblouissement trouble ma vue, ô Maria! et je crois voir passer un esprit!

" Et si j'entends, ô Maria ! les accents enchantés qui s'échap-
" pent de ta bouche comme une mélodie, il me semble que mon
" cœur vient palpiter dans mon oreille, et mêle un bourdonnement
" plaintif à ta voix harmonieuse.

" Hélas ! ta voix est plus douce pour moi que le chant même
" des jeunes oiseaux qui battent de l'aile dans le ciel et qui vien-
" nent du coté de ma patrie.

" De ma patrie où j'étais roi, de ma patrie où j'étais libre !

" Libre et roi, jeune fille ! j'oublierais tout cela pour toi ;
" j'oublierais tout, royaume, famille, devoirs, vengeance !——Oui,
" jusqu'à la vengeance ; quoique le moment soit bientôt venu de
" cueillir ce fruit amer et délicieux qui mûrit si tard !"

La voix chanta les stances précédentes avec des pauses fréquentes et douloureuses ; mais, en achevant les derniersmots, elle prit un accent terrible.

" O Maria! tu ressembles au beau palmier, svelte et douce-
" ment balancé sur sa tige et tu te mires dans l'œil de ton jeune
" amant, comme le palmier dans l'eau transparente de la fontaine.

" Mais ne le sais-tu pas ? Il y a quelquefois au fond du dé-
" sert un ouragan jaloux du bonheur de la fontaine aimée ; il ac-
" court et l'air et le sable se mêlent sous le vol de ses lourdes
" aîles ; il enveloppe l'arbre et la source d'un tourbillon de feu,
" et la fontaine se dessèche, et le palmier sent se crisper sous
" l'haleine de mort le cercle vert de ses feuilles qui avait la ma-
" jesté d'une couronne et la grâce d'une chevelure.

" Tremble, ô blanche fille d'Hispaniola,* tremble, que tout ne
" soit bientôt plus autour de toi qu'un ouragan et qu'un désert !
" alors tu regretteras l'amour qui eut pu te conduire vers moi,
" comme le joyeux Kata, l'oiseau de salut, guide à travers les
" sables d'Afrique le voyageur à la citerne.

" Et pourquoi repousserais-tu mon amour, Maria ? je suis roi,
" et mon front s'élève au dessus de tous les fronts humains. Tu
" es blanche et je suis noir ; *mais le jour a besoin de s'unir à la*
" *nuit* pour enfanter l'aurore et le couchant, qui sont plus beaux
" que lui."

Un long soupir, prolongé sur les cordes frémissantes de la guitare, accompagna ces dernières paroles. Léopold était hors de lui. " *Roi !—Noir !—Esclave—*" mille idées incohérentes, eveillées par l'inexplicable chant qu'il venait d'entendre tourbillonnaient dans son cerveau........................*que résulta-t-il de ce tourbillonnement d'idées incohérentes ?*......que celui qui est bien aise de le savoir fasse le voyage de *Great Marlborough Street*, qu'il s'arrête au numéro 14 chez le libraire Bossange, qu'il demande *Bug Jargal :* on lui remettra un volume de 385

* *Hispaniola*, premier nom donné à St. Domingue par Christophe Colomb à l'époque de la découverte, en décembre 1429.

pages, il cherchera la page 48 et il y verra........ce qui peut résulter *d'un tourbillonnement d'idées incohérentes.*

F. Chatelain.

AUGER.

Mr. Auger, l'académicien, engagea dernièrement dans un sallon un long colloque avec un prince russe, protecteur éclairé des arts: " daignerez-vous, dit l'académicien à l'altesse, accepter mes faibles ouvrages?" je daignerai, répondit l'altesse. Et le lendemain, elle reçut le magnifique Molière, avec les notes de Mr. Auger.

Quelques jours après, Mr. Auger reçut la lettre suivante:

" Monsieur Molière,

" Vos ouvrages, que vous appellez faibles, sont des chefs-" d'œuvre; ils m'ont fait le plus grand plaisir: je suis sensible " à cet envoi; aucune lecture ne m'a fait éprouver d'aussi " douces émotions. Quels caractères! quelle étude du cœur hu-" main! quelle franche gaité! quel comique sublime! une seule " chose gâte un peu tout cela. Pourquoi avez-vous confié à ce " Mr. Auger le soin d'éclaircir, avec ses notes, des passages " clairs comme le jour, et de commenter ce qui n'a pas besoin de " commentaires? je vous engage à purger vos belles comédies de " ces vilaines notes; faites une nouvelle édition sans notes: je me " charge de l'offrir à mon empereur, qui ne manquera pas de vous " envoyer une tabatière enrichie de saphirs."

" Je suis, &c."

........off.

Sur les Chapeaux apellés Trois pour Cent.

Du succès le plus éminent
Monsieur Villèle atteint le faîte:
Dès qu'il créa ses trois pour cent,
On en eut par dessus la tête.

Mr. ***

VARIETÉS.

Madame Catalani, dont l'érudition littéraire est apparemment moins profonde que l'érudition musicale, voyageait dernièrement en Allemagne. Pendant le séjour quelle fit à Weimar, elle rencontra dans un cercle le célèbre Goëthe qu'un des assistans lui présenta en lui disant, " madame, voici l'illustre auteur de Wer-" ther."——" Ah! Monsieur," repartit Madame Catalani, " que " votre pièce est amusante, et que Potier y est comique!......

Au milieu de la foule qui se pressait autour de la dépouille mortelle du général Foy, une personne dit à son voisin: "Si Mr. de "Villéle venait à mourir, croyez-vous qu'il aurait autant de monde "que cela?—" Oh!" répondit le voisin avec assurance, "comptez "que, de tous les individus que vous voyez là, il n'y en aurait pas "seulement trois pour cent."

Grande nouvelle. PARIS vient d'arriver à Londres, après un voyage dans les principales villes de l'Angleterre, où il n'a eu qu'à se louer de l'accueil amical de la nation anglaise. Remis des fatigues de ce voyage, *Paris* reçoit depuis lundi les visites des habitans de la capitale des trois royaumes. Paris est descendu à son ancien hotel *in the grand gallery over the Western Exchange, Old Bond Street.* On est admis à le voir depuis dix heures du matin jusqu'à la nuit.

Mr. de Chateaubriand et quelques uns des autres membres de l'opposition, ont été engagés par S. M. Charles X, roi de France, *à voyager pour leur santé dans le royaume de Navarre.*

A la grande procession faite à Paris *en l'honneur* du Jubilé, procession à laquelle le roi et la famille royale assistaient, on a entendu plusieurs fois ces cris: *à bas les Jésuites!* on assure que s'il arrivait une révolution en France, ce qui n'est pas impossible, il ne resterait pas un seul Jésuite pour *l'aller dire à Rome.*

Madame Pasta arrive à Londres, on évalue à 280 livres sterling, ce qu'elle doit gagner par représentation.

Un jeune homme d'une fort jolie figure, d'une naissance peu commune, ayant beaucoup d'esprit, connaissant presque toutes les langues, et excessivement modeste, désirerait trouver une jeune personne d'une naissance égale à la sienne, qui fut un modèle de beauté, et qui eut surtout une fortune considérable, ayant grand besoin des faveurs de Plutus. (Cet article nous a été communiqué par le jeune homme excessivement modeste.) *Note du Rédacteur.*

On parlait devant le docte Vicomte de la Rochefoucault de la naïveté d'un certain Mr. La Fontaine, qui, en publiant, l'année dernière, un recueil de fables, crut devoir y ajouter une préface dans laquelle il prévenait le lecteur que ses œuvres n'avaient rien de commun avec celles d'un autre La Fontaine, qui avait aussi fait des fables—" Assurément," dit le Vicomte, " c'est un grand trait "d'ignorance; mais il pourrait cependant être excusable; car "enfin, messieurs, supposez que cet homme eut été forcé d'émi-"grer....... il est naturel qu'il n'ait pas entendu parler des

" auteurs survenus pendant l'usurpation.——On voit que de nos
" jours, notre bon La Fontaine, fait encore parler les bêtes!....

LE VOLEUR.

L'angleterre est un pays où les voleurs poussent très loin l'adresse et l'audace; mais ils y mettent plus de formes, plus de politesse que partout ailleurs: ils vous demandent votre bourse en vous faisant un grand salut, et ne prennent votre montre qu'après vous avoir fait leurs excuses de la *liberté grande.* Dans l'aventure suivante arrivée au mois d'octobre 1825, le voleur ne nous semble pas avoir montré ce sang froid, cette habitude réfléchie qui distinguent ceux qui se livrent à ce commerce innocent dans toute l'étendue des trois royaumes.

Un gentleman traversait un bois qui cotoyait une route; séduit par la beauté du paysage, la fraicheur des gazons, il ne résiste point au désir de s'y reposer un moment; mais, étendu sur l'herbe, au lieu de contempler les bocages, la verdure, et d'écouter le doux chant des oiseaux, le gentleman, qui probablement n'avait point la tête romantique ferme les yeux et s'endort profondément.

A son réveil il voit devant lui un monsieur dont la tournure n'était nullement fashionnable, et qui tient un pistolet dont il lui présente le canon. Ce réveil ne dut point être fort agréable au gentleman; néanmoins, peu effrayé de cette rencontre, et se soumettant de bonne grâce à son sort, "Que voulez-vous? demande-t-il au voleur.—Votre bourse, *if you please.*" Le gentleman tire sa bourse et la donne à ce monsieur si poli. Mais le voyant rester là, "que voulez-vous encore? lui dit-il.—Votre montre, *if you please.*" Le gentleman tire sa montre et la met dans la main du monsieur qui la prend en faisant un profond salut, mais sans s'éloigner. "Que désire donc encore monsieur? —Votre mouchoir, *if you please.*—Comment donc, mais avec beaucoup de plaisir." Aussitôt, il tire son mouchoir de sa poche, le donne au voleur qui le met dans la sienne et s'éloigne enfin.

Le gentleman se lève alors, et tout en maudissant l'envie de dormir à la quelle il a cédé, il se dispose à quitter le bois; mais il n'a pas fait dix pas que le voleur reparait devant lui, et l'arrête avec le pistolet à la main, toujours avec beaucoup de politesse.

"Aurais-je encore quelque chose qui vous fut agréable, lui dit le gentleman?—oui, milord, j'ai réfléchi que votre habit était beaucoup moins usé que le mien, je serais d'avis, que nous en changeassions, *if you please.*—Cela me parait aussi fort juste, et je ferai tout ce qui vous sera agréable."

Aussitôt le gentleman ote son habit, le voleur en fait autant; chacun revêt l'habit de l'autre, et, cet échange terminé, le voleur disparait, et le pauvre volé se remet en chemin.

Arrivé sur la grande route, le gentleman regarde son nouveau costume, et pense qu'on pourrait bien le prendre maintenant pour un voleur. Comment fera-t-il pour se procurer un autre costume? Tout en faisant ces réflexions, il met machinalement ses mains dans ses poches......qu'y trouve-t-il? sa bourse, son mouchoir et de plus, un rouleau de 50 guinées

En changeant d'habit, le voleur avait oublié de fouiller dans le sien, et par le fait ce fut lui qui se trouva volé. D. R. V.

Mlle. DÉLIA.

La disparution de Mlle. Délia laisse un vide pénible à remplir au théâtre français. On peut appliquer à cette actrice ce mot d'un homme célèbre sur Madame de Staël: *Il est plus facile de la critiquer que de la remplacer.* F. C.

DU ROMAN.

Le genre du roman fut peu connu des anciens; du moins ils ne l'envisagèrent pas sous le même point de vue que les modernes. Aussi ne donnerons nous pas ce nom aux récits merveilleux et chargés d'incidens, d'Antoine Diogène, de Jamblique, d'Achillès Tatius, et de cet Héliodore qui se délassait des soins de l'épiscopat, en traçant le tableau des amours de Théagène et de Chariclée.

Il y a de la grâce, du charme, de l'intérêt même dans les ouvrages des auteurs que nous venons de citer; mais les écrivains anciens, si supérieurs dans d'autres parties, ne possédaient pas au même dégré que les modernes, l'art d'analyser et de peindre les sentimens du cœur humain.

Chez eux point d'intérieur, par conséquent point de tableaux de famille. Leur existence large, si nous pouvons nous servir de ce terme, et tout occupée de grands intérêts, se prêtait difficilement à des spéculations purement contemplatives. Les débats de la place publique, les exercices du gymnase, les discussions du Portique ou de l'Académie, absorbaient à Athènes tous les instans des citoyens; et les Romains ne se délassaient des travaux de la guerre qu'au milieu des scènes orageuses du forum.

Quant aux femmes, uniquement chargées des soins domestiques, et dépourvues de talens, elles étaient devant leur père et leur époux, comme des esclaves en présence d'un maître: elles ne pouvaient ainsi inspirer ni ressentir l'amour tel qu'il existe dans nos mœurs, et tel que nos romans le dépeignent. L'amour moderne, avec ses charmes, ses mystères, ses tourmens et ses remords, était inconnu aux anciens. Adorateurs du beau, ils cherchaient seulement, dans une femme, les formes dont Praxitèle avait revêtu sa Vénus. *L'âme n'était rien pour eux.*

C'est la religion chrétienne qui a fait de l'amour, comme le définit si bien M. de Jouy: "*un concert de l'âme, de l'esprit, du cœur et des sens qui exalte jusqu'au délire toutes les facultés humaines.*" C'est encore la religion chrétienne qui a porté son flambeau dans tous les replis de notre cœur, et nous a révélé tous les mystères de notre destinée.

Ainsi, les nations modernes ont pu seules enfanter de bons romans; car ce genre, offrant essentiellement le tableau de nos relations intérieures, a dû, comme la comédie, suivre les progrès de la civilisation. L'Espagne, au tems de sa plus haute prospérité, a produit Cervantès; mais l'inimitable Don Quichotte est plutôt une satire qu'un roman. D'ailleurs Cervantès n'a pas eu, dans sa nation, de rivaux ni de successeurs.

Le despotisme et l'inquisition, en comprimant la civilisation espagnole dans son essor, ont réduit ce peuple à se contenter d'un merveilleux fictif. Des romans de chevalerie ont remplacé chez lui le roman de mœurs. En effet, comment la littérature pourrait elle reproduire la vie intérieure d'hommes réduits à *redouter des espions dans tout ce qui les entoure?*

L'Italie n'est pas même aussi riche que l'Espagne; elle ne s'honore point d'un Cervantès. Le manque de nationalité y a nui à la comédie comme au roman. Les dernières lettres de Jacob Ortis sont le seul ouvrage de ce genre que puissent citer les italiens; et convenons en, le célèbre Foscolo,* auteur de ces lettres, n'a adopté un cadre romanesque que pour faire passer des vérités hardies, que pour pouvoir dire des autrichiens et des français:

LES PREMIERS NOUS SÉDUISENT AVEC LE FANATISME DE LA RELIGION, LES AUTRES PAR L'ENTHOUSIASME DE LA LIBERTÉ.†

F. CHATELAIN.

L'article que l'on vient de lire a été inséré le 31 mars dernier dans le 839 No. de L'INDÉPENDANT journal qui se publie *à Lyon.*

Ce journal qui a pris pour devise: "*Le vrai sage a le caractère indépendant*" parait trois fois par semaine. La manière dont il est rédigé lui promet de nombreux souscripteurs.

On s'abonne à l'Indépendant au bureau de notre journal.

---

* Ugo Foscolo est un des plus beaux caractères de nos tems modernes. Persécuté sous l'empire, il a été banni en 1815 par le gouvernement autrichien. Il vit aujourd'hui à Londres dans un état voisin de la misère. Les muses, la gloire et l'estime de tous les cœurs généreux adoucissent pour lui les rigueurs de l'exil.

† Du moins cet enthousiasme de la liberté, quoique déçu dans ses espérances, elevait l'âme à de nobles pensées et enfantait de grande actions, tandisque le fanatisme, *levier politique* de l'autriche . . . .

TO DELIA,

On taking a Rose from her bosom.

On Delia's white bosom of snow,
Lay a flow'r of roseate hue;
Which, cheer'd by the genial glow,
Expanded its beauties to view.

I ask'd her to give me the flow'r,
A glance from her eye spoke complying;
Though conscious I wanted the pow'r,
To keep its bright lustre from dying.

But such are the sweets it has drawn
From the breast which has cherish'd its growing,
It freshens each evening and morn,
With fragrance still blooming, still blowing!

DESSINS COLORIÉS.

Ces dessins apportés à Londres par Mr. Heilbronn sont le fruit de 33 ans d'un travail assidu. Les expressions manquent pour donner une idée du fini de leur exécution. L'auteur a dérobé à la nature ses secrets les plus cachés et il s'est servi de ce larcin de telle manière, que, dans ses heureuses imitations, la nature est au dessus d'elle-même.

Nous consacrerons plusieurs articles à cette précieuse collection que l'on pourra voir avec un billet délivré par nous.

F. Chatelain.

THÉATRE FRANÇAIS.

Début de madame Darcey. *Valérie.* Rentrée de Laporte. *L'ami intime. Le grondeur. La demoiselle et la dame.*

Madame Darcey qui a débuté au théâtre français, le 7 du courant dans le rôle de Valérie de la pièce de ce nom a été très applaudie par quelques amateurs intrépides qui ont poussé l'indulgence à l'excès. Madame Darcey n'a point l'habitude de la scène et a beaucoup moins de talent que Mlle. Duparc, ex-actrice du théâtre de bonne nouvelle, mais en revanche, madame Darcey, est à la ville, une femme très spirituelle; demandez à *Lazary.*

Laporte a été reçu au milieu des plus vifs applaudissements; Il a joué le rôle de Lagrippe de manière à se concilier tous les suffrages; Laporte dans cette pièce est parfait comédien.

Le grondeur pièce très mal écrite, nous a montré de nouveau le ta-

lent de Laporte qui a très bien joué le rôle de L'Olive. Mlle. St. Ange est une fort jolie Cateau,

Son babil est charmant, c'est par là qu'elle brille.

Mlle. Léon a été d'une humeur joviale dans Clarisse et Rosine-Sidalie a suivi le bon exemple de sa maitresse.

Fadel-Eugêne a assez bien dit le commencement de son rôle, mais pourquoi s'aviser de sauter sur les épaules de Mr. Grichard ? ....cette charge serait même déplacée sur le théâtre de Bobêche !....

Darcy n'a pas tenu compte de notre observation, nous l'avons surpris plusieurs fois les yeux *perchés sur* le firmament....... on nous a assuré qu'un ange, qui a fait, election de domicile au *Paradis*, était la cause des distractions continuelles de Darcy ......alors....quand plaira-t-il à l'ange en question de descendre au Pit ?

Préval dans le robe du grondeur a été bon, mais nous préférerions le voir dans d'autres rôles.

Les rôles de Mamura, et d'Hortense sont dits par M. Victor, et Mlle. Brochard......et Dieu sait comme !............

La demoiselle et la dame jolie vaudeville de scribe a été joué avec un parfait ensemble. Nous allons pour convaincre les incrédules citer le nom des acteurs, ce sont : Bernard Léon, Laporte, Préval, Mad. Degligny et Mlle. St. Ange. Il serait difficile de désigner l'acteur qui a le mieux joué dans cette pièce.

Mlle. St. Ange un peu troublée s'est arrétée au milieu d'un couplet....Le public a profité de cette occasion pour témoigner sa bienveillance, à Mlle. St Ange....Le public a eu raison: depuis quelque tems, Mlle. St. Ange fait tous ses efforts pour se rendre digne de cette bienveillance, et rarement ses efforts demeurent infructueux.

Mercredi 12, Tu as été joué Molière......on a donné ton immortel chef-d'œuvre, *Le Tartuffe*.......Mademoiselle ou Madame Darcey a rempli le role d'Elmire........ami Molière qu'en dis-tu ?* X.

DIPLOMATIE DE COULISSES.

Il y a eu dimanche dernier un grand banquet auquel a assisté une députation des plus grands acteurs de l'un des plus petits théâtres de Londres. Entre la poire et le fromage, Madame D....a été trouvée....délicieuse, le vin....divin, et l'amphitrion....très généreux. X.

Vendredi prochain 21, bal au bénéfice des réfugiés espagnols et italiens (voir notre 6eme No. page 87). Ce bal a lieu à l'opéra.

---

* Si Molière nous fait une réponse nous la communiquerons à nos lecteurs. F. Chatelain.

THÉATRE DE L'OPÉRA.

Première représentation de la naissance de Vénus ballet en deux actes de Mr. *D'Egville.*

D'Egville!.....ce nom rappelle à l'imagination le nom de *Steibelt.* Jadis, ces deux noms réunis devenaient le présage certain d'un succès. On était sur d'avance d'assister à un ballet charmant, et d'entendre une musique ravissante. *Qu'il y a loin du tems présent au tems passé!* le ballet de Mr. D'Egville aujourd'hui comme alors a réussi;* ce ballet est délicieux; mais hélas!........à Steibelt a succédé Bochsa, et que la musique de cet individu est étourdissant! "On est étonné, [*dit le Times*, de voir de quelle manière effrayante, ce compositeur écorche les oreilles de ses auditeurs; sa musique ne présente aucune idée, ne peint aucun sentiment; puis, il ajoute: *toute musique qui ne peint rien n'est que du bruit*, et la musique de Bochsa offre en touts points ce caractère."

Le Times a parfaitement jugé le sieur Bochsa. Nous nous empressons de joindre notre assentiment au sien; et, pour n'avoir plus que des éloges à faire, nous suivons l'exemple de tout ce que l'Angleterre possède de plus distingué, en laissant de coté le compositeur Bochsa, tout célèbre qu'il puisse être, et quoique son nom ait fait tant de bruit à Paris, que la nymphe Echo la fait retentir des voûtes du temple de Therpsicore et de Polymnie aux voutes non moins sonores du temple de Thémis.

Nous nous arrêtons ici aujourd'hui, en faisant une mention particulière en faveur de Mr. Venua, auteur de la musique de la scène entre *Vénus* et *la volupté*. Dans notre prochain numéro nous consacrerons un article à l'ingénieuse production de Mr. D'Egville, à tous les artistes qui concourent à son éxécution, aux décorations et accessoires et nous parlerons des opéras donnés depuis la première représentation de Pietro l'Eremita. Cet article devant être très étendu, nous prions notre correspondant de Paris de nous excuser, si nous n'insérons pas dans ce numéro le joli article qu'il a bien voulu nous faire parvenir.† LE FRANC PARLEUR.

RECTIFICATION.

On lit dans *the Globe and Traveller* du 4 du courant:

"In the *Mercure de Londres* for the present month, is one of the happiest hits which has hitherto occurred in that highly interesting and amusing little work. It purports to be an account of a foreigner's visit to our Lord Mayor's Easter Ball, the peculiari-

* Mr. D'Egville a été demandé après la première représentation et a été reçu au milieu des applaudissements les plus vifs. Cette ovation mérite d'être consignée dans les fastes de l'opéra.

† Mademoiselle Brocard a créé le role de Vénus de manière à désespérer ses rivales de Paris. Elle est aussi bonne que belle. *Note du rédacteur.*

ties of which civic entertainment are delineated with a degree of quiet humour which is highly *piquante*. The author has, however, fallen into the common mistake of attributing the old joke of "*Feu* Lord Maire" to Mr. Alderman Wood, which is the more remarkable, as he pays a well merited compliment to the purity with which a part of the worthy Alderman's family converse in the language of *La belle France*. It is to another distinguished member of the corporation that (we believe) the anecdote may be more equitably appropriated * * * * *
* * * * * * * * * * *"

Errare humanum est: Aussi nous empressons-nous de rectifier l'erreur commise par nous dans notre article sur *le bal du Lord Maire.**

Cette rectification, une fois faite, qu'il nous soit permis d'adresser nos remercimens aux rédacteurs des principaux journaux de Londres. La plupart de leurs confrères des provinces et même quelques uns de la capitale † accaparent nos articles sans indiquer la source où ils les puisent, tandis que cette semaine encore, *le Morning Chronicle,*‡ *le Globe,*§ en traduisant des articles insérés dans notre dernier No., les ont cités comme étant extraits de notre Mercure, qu'ils ont bien voulu recommander à leurs lecteurs.

De pareilles recommandations données par de pareils journaux nous dédommagent et du silence des autres et des larcins qu'il nous font et nous venge suffisamment des sots propos que peuvent tenir sur nous d'imbécilles et de méprisables envieux.

F. Chatelain.

The Royalty Theatre a été cette semaine la proie des flammes. Le dommage est considérable. Le théâtre français, vient de donner une preuve de son désintéressement. D'un mouvement spontané, il a résolu de profiter du séjour que fait ici Bernard Léon pour offrir une représentation au bénéfice des malheureux incendiés; une telle conduite ne nous étonne pas, c'est l'élan d'âmes généreuses et l'on sait que les directeurs du théâtre français sont M. M. Cloup, Laporte, et Pélissié. F Chatelain.

Fleet Market va être incessamment détruit, de belles maisons seront construites sur cet emplacement.

Nous acceptons l'envoi de Mr. J. D'Erici.

---

* No. VI. de notre journal page 90.

† De ce nombre est: *The World of Fashion*, il a pris plusieurs de nos articles (*notamment Les Noces de la Lune*, et *Les Quatre Sourds*) sans indiquer qu'ils étaient extraits ou de notre journal ou du Petit Courier, journal qui se publie en France et à la rédaction du quel nous avons souvent concouru. Nous engageons Mr. Bell à ne plus nous faire dorenavant de pareils plagiats.

‡ Voir le No. du 10 du courant. § No. de Samedi dernier.

De l'Imprimerie de C. Richards, 100, St. Martin's Lane, Charing Cross.

LE

MERCURE DE LONDRES.

PAR

Mr. F. CHATELAIN.

1ère année—No. 9me.—Samedi 22 Avril 1826.

POËSIE.

ANACRÉON A SA LYRE.

Ode i. Anacréon.

Hier dans un joyeux délire,
Je voulais chanter à mon tour
Des héros que chacun admire,
Mais je ne trouvai sur ma lyre
Que chants d'amour.

Je changeai les cordes rebelles,
Je les remontai tout le jour;
Mais envain; les cordes nouvelles
Malgré moi restèrent fidèles
Aux chants d'amour.

Adieu donc, vous que l'on admire
Adieu, point n'aurez votre tour:
Je ne veux rendre sur ma lyre
Que des amants le doux martyre
Et chants d'amour.

F. Chatelain.

ACADÉMIE FRANÇAISE.

SOUMET.

Ses titres académiques se composent de quatre tragédies, trois ou quatre poëmes, et une infinité de poësies légères. *Clytemnestre* se distingue par un mérite de style soutenu, mais on en a justement blâmé l'ordonnance générale, la *fréquence* des monologues et le manque de clarté dans l'exposition des motifs qui amènent le dénouement. On trouve dans *Saül* une versification brillante, des caractères bien tracés, mais peu de vérité historique et trop d'odieux jeté sur le principal personnage. La chûte de Cléopâtre n'empêcha pas l'auteur de se relever de la manière la plus hardie, et de donner dans *Jeanne d'Arc* des preuves certaines d'un vrai talent; c'est la dernière de ses tragédies, et c'est par elle qu'il répondit au choix de l'académie beaucoup mieux que par son discours de réception.

Sous le régime impérial, Mr. Soumet avait été auditeur au conseil d'état. Il fit long-tems partie de cette tourbe de littérateurs en sous ordre, qui consacraient leurs inspirations poëtiques à chanter et les merveilles du moment, et les nouveaux dieux d'une nation renouvellée. Dans cette énorme boite, qui fut ouverte en 1811 pour recevoir les envois de M. M. les poëtes de l'époque, il jeta, comme tant d'autres, une lettre à l'adresse du roi de *Rome*, dont la forme et le style avait un grand air de ressemblance avec toutes celles qu'on écrivit alors à ce sujet: cet ouvrage avait été précédé d'un autre panégyrique *à Napoléon-le-Grand et à Marie-Louise*, et l'on eut dit que le poëte avait désormais voué sa muse exclusivement à la famille impériale, s'il n'eût publié dans la même année une ode intitulée *l'illusion*, et un poëme sur l'incrédulité où le peu d'imagination et le manque totale de logique n'empèchêrent pas qu'on rendit justice au brillant du coloris et à l'élévation de la poësie.

En 1815, il publia encore un poëme sur *la vaccine*, et un autre sur *les derniers moments du Chevalier Bayard*, couronnés l'un et l'autre par l'institut.

Depuis lors Mr. Soumet a cru devoir aborder un genre plus élevé, et certainement ses succès dramatiques justifient son audace; aux poësies fugitives, aux honneurs de *l'Almanac des Muses* ont succédé de graves conceptions et des éditions brillantes par le luxe typographique.

Félicitons également Mr. Soumet de l'heureuse révolution opérée entièrement dans l'homme politique. Une *oraison funèbre de Louis* XVI, doit faire oublier l'idolâtrie vouée à Napoléon vivant; et s'il est vrai que cet adorateur des faux Dieux ait autrefois donné le nom de *nouveau Messie* au fils de l'usurpateur, voici certainement une profession de foi qui ne laisse aucun doute sur la sincérité du nouveau converti: " *Amour et dévouement pour le prince*

" *dont l'avènement au pouvoir suprême, ralliant tous les partis,*
" *réunissant tous les intérêts, affermissant le trône sur les bases de*
" *la félicité publique, ressemble à une victoire de son fils.*"

Le franc Parleur.

ROI.

En France, en Espagne le mot *Roi* signifie *un homme absolu*; et en Pologne, en Suède, en Angleterre, *l'homme de la république*.

Voltaire.*

MŒURS.

Nous empruntons au nouveau Figaro *le tableau de mœurs qui suit :*

PARIS.

Il devient difficile aux hommes de bonne foi d'accomplir les pratiques de la dévotion ; car la bonne foi ressemble, de nos jours à l'affectation d'un faux zèle, et la dévotion à de l'intrigue. Si vous entrez dans une église, vous avez l'air de faire officiellement une démarche de solliciteur ; et si vous portez à la main un livre de prières, on croit que chacun des feuillets est une pétition. Nombre de pudeurs s'effarouchent à l'idée de prêter à cette calomnie. Combien ne faut-il pas d'humilité chrétienne pour se résigner à être confondu avec ces catholiques de circonstance, qui ne demandent à Dieu que *des recettes générales*, et des *sous-préfectures*? voyez ce grand capitaine : il suivait hier la procession ; et parce qu'il était seul de son grade à porter un cierge et des heures, parce qu'après avoir long-tems marché devant nos soldats, il cheminait à la queue des séminaristes, on veut fait passer sa foi pour ambitieuse. On dit qu'il rêve aux honneurs de la pairie, et qu'il soupire en lisant les gazettes par le seul rapprochement de ces faits, qu'un roi de Portugal vient de mourir, et un nouveau prince de porter sur le trône le nom de Nicolas. Nous connaissons d'honnêtes personnes que les persécutions de l'église, le danger d'exercer leur culte, n'eussent point arrêtées au tems de Dioclétien lui-même, et qui osent à peine entrer à l'office par la petite porte, honteuses de leurs vertus, attendant pour les manifester que *la chaire*, ne soit plus *un théâtre*, le *chœur*, une *antichambre* de courtisans, les cérémonies romaines, un objet de mode.

Oui de mode. Après avoir fait, au commencement du siècle, une ressource de poësie épique de la religion, voilà qu'elle devient un délassement des plaisirs mondains, un intermède de salons.

---

* Vie de Charles XII, faisant partie de la collection des classiques Français pnbliée par Mr. Ventouillac.

Nos prédicateurs vont en ville ; ils donnent des soirées comme les virtuoses. Plus de *raouts* ce sont des conférences ; plus de boudoirs, ce sont des chapelles. Depuis qu'un saint abbé, un prince iroquois et son cornac, ont parlé et chanté tour-à-tour dans une réunion solennelle, une soirée de bal ne commence plus, dans le grand monde, sans avoir été sanctifiée par un prône. On a chez soi un orateur sacré, comme du tems du directoire on avait un mystificateur.

Comment, disait un de nos amis à la dévote madame de P. ces choses-là se passent-elles, s'il vous plaît?—Rien de plus simple. On vient ; on est vêtu pour le bal, on entre au salon sans ôter le schall qui vous couvre, on cache sous sa robe courte les souliers de satin blanc, le bouquet sous son mouchoir ; on s'assied en silence, et les yeux baissés. Alors l'abbé entre, les yeux baissés aussi, et il se place sur un siége, une espèce de tabouret, au milieu de l'assemblée.—Et aucun préambule ne dispose les auditeurs? —Je vous demande pardon : une courte prière. L'abbé la murmure des lèvres.—Faites-vous.... un signe.... pour y répondre ; —Oui, un peu.... sous l'éventail.... mentalement....—Le sermon fini?—Eh bien! on applaudit l'abbé ; il se retire ; on fait entrer les musiciens, et le bal commence. C'est la mode.

C'est la mode! et bientôt nous aurons sous les yeux des billets d'invitation, où ces mots ridiculement adaptés, *" il y aura un violon,"* seront remplacés plus ridiculement encore d'une façon fort édifiante.

LE NOUVEAU FIGARO.

LA BATAILLE DE WATERLOO,

ODE

Traduite de Lord Byron, par Aristide Guilbert.

Londres : Hunt et Clark, 38, Tavistock Street, et au bureau de notre journal.

Lorsque cette Ode parut pour la première fois, *dit Mr. Guilbert,* elle dut offenser un grand nombre d'Anglais. Lord Byron s'élevait avec une telle force contre l'interposition d'un peuple dans les affaires d'un autre ; il condamnait avec tant de hardiesse une victoire qui était considérée comme un triomphe national ; qu'on put le soupçonner d'avoir étouffé dans son sein tout sentiment d'amour pour sa patrie. Dix années ont prouvé que ce grand poëte avait eu raison de ne point partager l'enthousiasme général. Cette victoire qui devait assurer le bonheur de l'Europe et établir la puissance de l'Angleterre, a réduit l'une à une état déplorable et diminué l'importance politique de l'autre.

L'auteur d'une lettre à Lord John Russell, publiée sous ce titre *the source and remedy of the national difficulties*, expose les suites

que la bataille de Waterloo a eues pour l'Europe. "Si on n'avait "point envahi le territoire d'un peuple aussi puissant que les Fran- "çais, pour les forcer de se soumettre à un roi qui leur était "odieux; les princes qui forment la Ste-Alliance n'auraient point "fait marcher leurs troupes contre les nations plus faibles, qui, "depuis, ont cherché à mettre des bornes au pouvoir de ceux qui "les gouvernent." Il considère la destruction de la Liberté en Italie, comme une conséquence, du rétablissement Louis XVIII par des armées étrangères. S'il écrivait maintenant il en dirait autant de l'abolition de la Constitution des Cortès dans toute la Péninsule.

C'est par ces lignes pleines de sens, que Mr. Guilbert prélude à ses chants poëtiques. Ecoutons-le:

"Quoique tes plaines aient regorgé du sang de la liberté, notre malédiction ne retombe pas sur toi, Waterloo! il a coulé, mais il n'est point perdu.........."

Après ce bel exorde, voici de quels traits Lord Byron peint Napoléon. Mr. Guilbert a rendu avec un rare bonheur la mâle énergie de son sublime modèle.

"Il a tombé le chef, mais ce n'est pas sous vos coups, conquérans de Waterloo!.........."

"Qui de tous les despotes conjurés pouvait résister à ce jeune chef! qui jamais put vaincre la France, avant le jour où la Tyrannie s'arrogea le commandement? avant le jour où, tourmenté d'ambition, le héros *se dégrada* jusqu'à se faire roi? alors il tomba; et puissent tomber comme lui, tous ceux qui avec l'aide des hommes veulent réduire les hommes à l'esclavage!"

Mr. Guilbert n'est pas moins heureux en parlant de Murat.

"Et toi, *dit-il*, et toi aussi guerrier au panache éclatant! toi qui n'as pu obtenir de ton royaume même une tombe! Il aurait mieux vallu pour toi que tu eusses toujours ouvert à la France, un chemin de sang au travers des hordes de stipendiaires, que d'avoir acheté de ta vie et de ta gloire, le titre que, tout souillé de meurtre, porte le tyran de Naples! que tu étais loin de croire, quand, avec ton cheval-de-guerre, t'élançant au milieu des bataillons, tu ravageais comme le torrent qui a renversé ses digues; et, qu'autour de toi, les casques brisés et les épées rougies, brillaient d'éclairs, ou volaient en éclats; qu'un jour tu devais finir comme tu as fini! * et ce panache si superbe a-t-il été abattu par l'arme insolente d'un esclave? autrefois il paraissait à la tête des braves, comme l'écume qui devance les flots. Là où le cri de la mort était le plus perçant, où le débris de la bataille jonchait le plus la plaine; au moment, où, la tête couronnée de feu, le sein rayon-

---

* Voici les détails que Keppel Craven donne sur la manière dont Murat fut pris et mis à mort.

" Poursuivi par les habitans d'Il Pizzo, il parvint à gagner le bord de

nant de Victoire, l'Aigle entourée du tonnerre, s'avançait ; et que la ligne enfoncée, se répandant dans la plaine, tombait ou fuyait ; là, dans cet instant, Murat chargeait, là jamais il ne chargera plus ! "

Plus loin, il ajoute : " le bonheur de la France n'est point dans l'empire d'un Capétien ou d'un Napoléon.* C'est du règne des lois, de l'égalité parmi les hommes, de l'union des cœurs et des esprits qu'il dépend."

Ces citations font assez juger de l'ouvrage pour que nous n'ayons point besoin de faire autre chose que de l'annoncer. Nous en re-

---

la mer. Il ne trouva point les vaisseaux qui l'avaient apporté lui et sa troupe ; par méprise, lâcheté, ou trahison, ils s'étaient éloignés de la côte. Il se jetta dans un bateau-à pêcheur ; et s'efforça de le dégager des pierres. Dans ce moment une balle blessa un des siens ; il agita un mouchoir blanc dans l'air, pour dire qu'il se rendait. On le mena, ou pour mieux dire, on le traîna, au petit château qui sert de citadelle, à la ville d'Il Pizzo. Comme il passait, la populace assemblée, l'insulta d'une manière cruelle. J'ai entendu conter, qu'une femme dont il avait fait mourir le fils, pour crime de brigandage, lui arracha le poil d'une de ses joues."

" On le jetta d'abord dans une méchante chambre. Il y passa la nuit. Le lendemain, de grand matin, le Commandant de la division arriva de Montéléone ; il ordonna de le conduire dans une chambre plus propre, et qui offrait les choses de première nécessité. La nouvelle de son débarquement fut transmise à Naples par une dépêche télégraphique. On reçut par le même moyen, l'ordre de le juger de suite. Il avait fait sa descente le 8 octobre 1815, et le 13 de ce mois, condamné à mort, il écrivit à sa femme et fut exécuté.

" La forteresse d'Il Pizzo est très petite. Au-dessus du premier étage s'étend une plate-forme. Deux murailles, placées, à distances égales, y forment une espèce de galerie découverte, d'environ douze pas de longueur. Elle est bornée par un parapet, qui fait face à la mer. Murat, le dos contre le mur, donna lui-même le signal aux soldats, placés à l'autre extrémité. Ils firent feu ; et, il tomba la tête contre la porte d'une chambre où étaient ses compagnons d'infortune.

" On l'enterra sur le champ, dans la principale église de la ville. Quelques années avant sa triste fin, dans un voyage qu'il fit dans la Calabre, il avait accordé 2000 ducats pour la réparation de ce bâtiment. Des planches, fixées dans le pavé, marquent la place où son corps est déposé."

" Le bruit a couru qu'on avait arraché ses restes de la tombe pour les brûler. (The Miscellaneous Works of the Right Hon. Lord Byron, Vol. III. page 329.)

* Lord Byron exprime dans ce passage des sentimens dignes d'un républicain. Il pensait que ni l'ancienne, ni la nouvelle dynastie, ne pouvaient rendre la France heureuse ; et que l'une et l'autre devaient être rejettées pour établir un gouvernement populaire. Le règne de Napoléon où elle a eu de la gloire sans liberté, et celui de Louis où elle a eu de l'esclavage sans gloire, prouvent qu'il avait raison de penser ainsi. On trouvera étonnant qu'un homme du rang de Lord Byron, conseillât l'établissement d'une République ; mais on ne doit pas oublier qu'il n'entendait point par ce mot la tyrannie d'une bande de démagogues dépourvus de vertus.

NOTES DE MR. GUILBERT.

commandons la lecture à tous ceux qui aiment voir de belles idées, sublimement rendues, et à tous les amants de la liberté. Mr. Guilbert, par cette seule traduction, se place au premier rang de nos traducteurs, il faut un génie ardent pour faire passer en une autre langue les beautés d'un lord Byron, et Mr. Guilbert a prouvé qu'il était possesseur de ce feu sacré, devenu si rare de nos jours, de ce feu sacré qui embrassait l'âme du noble lord.

L'ode sur la bataille de Waterloo est suivie de notes qui se recommandent par un intérêt le plus vif.

F. CHATELAIN.

LAURE.

NOUVELLE.

Remarquable par la beauté de ses traits et l'élégance de sa taille, Laure faisait l'admiration de tous ceux qui la voyaient; Laure, aimée de tout le monde, n'était pas parvenue à l'âge de dix-huit ans sans aimer: Adolphe s'était montré à ses yeux paré de la fraîcheur et des grâces du jeune âge, et il avait su lui plaire; tous deux s'étaient parlé de leur amour; mais Adolphe avait en vain pressé sa jeune amie de jurer de n'épouser que lui.—"Je vous aimerai toujours," lui disait-elle sans cesse, "je le sens; je vous le jure; mais je ne puis faire le serment de n'avoir que vous pour époux: il ne dépend pas de moi de ne vous plus aimer; mes parens seuls peuvent décider si je serai votre compagne." Un jour le père de Laure lui dit: "jai fait choix d'un époux qui vous convient; dans huit jours vous serez mariée à Dorlange."—"Dans huit jours, mon père, et à Dorlange!"—"Je le veux, ma fille." Laure ne répliqua point; elle connaissait son père. Vainement son jeune ami la pressait de le prier de changer de résolution; "à quoi cela servirait-il?" lui répondait-elle; il connaît mon amour pour vous, et il veut que j'épouse Dorlange." Huit jours se passèrent, et le mariage eut lieu; la gaîté des convives, la musique, la danse, tout contrastait avec la tristesse de la jeune mariée; mais tout cela aussi la faisait oublier. Le soir, au moment où tout le monde s'énivrait de plaisir, Laure ouvrit la fenêtre de sa chambre, où elle s'était renfermée, aperçut Adolphe qui essuyait ses larmes pour pouvoir la regarder.—"J'ai obéi à mon père," lui cria-t-elle, "j'ai rempli mon devoir; maîtresse de moi, je vais te prouver mon amour...." On venait de danser....on apprit son sort en heurtant son cadavre.

A MONSIEUR D'EGVILLE.

Impromptu fait à la première représentation du ballet de la NAISSANCE DE VÉNUS.

Des signes sont ton seul organe;
Et tu parles; tu peins; tu sais tout animer!

Je vois dans tes tableaux la fraicheur de l'Albane,
Je crois entendre Ovide ; il chante l'art d'aimer.
Ton magique silence est une *poësie*
Dont la sécrète voix se fait entendre au cœur,
Lorsque, d'un souffle créateur,
Tu fais luire à Paphos le flambeau de la vie.
Ainsi, de la *parole*, aux champs de l'Ausonie,
Roscius, comme toi, fut proclamé vainqueur.

JULES D'ERICI.

MR. MOREAU.

Dans le 87ème livraison de la revue encyclopédique que nous avons reçu samedi dernier, se trouve page 742 un article sur l'un des ouvrages de Mr. Moreau dont nous avons parlé nous-même page 100 de notre 7ème numéro. Cet article signé J. B. S.* se termine par ces mots :

" Il est fâcheux que l'impression lithographique et le format, " adoptés par l'auteur, rendent l'ouvrage de Mr. César Moreau si " difficile à lire. Qui peut se contenter d'une écriture manuscrite " et très serrée, lorsque l'œil n'a pas trop de toute la netteté des im- " primés sur caractères mobiles, pour n'être pas fatigué dans de " si pénibles recherches ?"

Cette réflexion est la même que celle nous avons faite en parlant des ouvrages de Mr. Moreau, nous sommes flattés de nous rencontrer en ce point avec l'estimable auteur de l'article inséré dans la revue.

F. CHATELAIN.

A MON AMI V*******

Le jour de son départ pour la France.

Que le trident du vieux Neptune,
Les deux jumeaux, astres brillants des cieux,
Et la favorable fortune,
Chassent bien loin de toi les vents séditieux :
De zéphir, que la douce haleine,
Dirige au gré de l'amitié,
A l'abri des écueils de la liquide plaine,
Celui qui de mon âme emporte la moitié.

Imité d'Horace—F. CHATELAIN.

THÉATRE FRANÇAIS.

CORRESPONDANCE

Au Rédacteur du Mercure de Londres.

De l'Olympe le 20 *Avril* 1826.

Du haut de l'Empirée nous avons vu jouer le 12 du courant notre Tartuffe.......... hélas !

Signé : J. B. POQUELIN DE MOLIÈRE.

---

* J. B. Say.

La réponse de Molière quoique très laconique n'en est pas moins fort éloquente. Nous allons distribuer à chacun de ceux qui l'ont principalement provoquée la part du blâme qui leur revient.

Voici d'abord la distribution des rôles.

Madame PERNELLE, mère d'Orgon,	Madame DEGLIGNY.
ORGON, mari d'Elmire	Mr. PREVAL.
DAMIS, fils d'Orgon	Mr. DARCY.
ELMIRE, femme d'Orgon	Mademoiselle DARCEY.
MARIANE, fille d'Orgon	Mademoiselle LEON.
VALERE, amant de Mariane . . .	Mr. PELISSIE.
CLEANTE, beau frère d'Orgon . .	Mr. CLOUP.
TARTUFFE, faux dévot	Mr. BERNARD-LEON,
DORINE, suivante de Mariane . .	Mademoiselle ST. ANGE.
Monsieur LOYAL, sergent	Mr. VICTOR.
UN EXEMPT	Mr. FRADELLE.

Maintenant voici quels sont les principaux auteurs de l'assassinat commis sur Molière, assassinat sous le poids duquel, Molière eut succombé sans-doute, si la mort conservait ses droits sur les immortels.

M.M.		*Mesdemoiselles.*	
BERNARD LÉON . .	TARTUFFE.	DARCEY	ELMIRE.
DARCY	DAMIS.	ST. ANGE	DORINE.

Pour justifier notre accusation, nous allons dire *la vérité, toute la vérité, rien que la vérité,* dût-elle ne pas plaire aux susnommés ; et, pour ne pas faire de jaloux, nous allons parler d'eux par ordre alphabétique.

BERNARD-LÉON.

Comment se peut-il que cet acteur, si spirituel, si appréciateur du vrai beau, ait pu se décider à remplir le rôle le plus difficile peut-être qui existe au théâtre, celui de Tartuffe ! comment se peut-il que Bernard-Léon ait pu risquer une réputation aussi justement acquise que la sienne en se chargeant d'un pareil rôle ! comment se peut-il enfin qu'un ami sensé, qu'un ami véritable ne lui ait point fait appercevoir le danger qu'il courait en quittant la marotte de la folie pour prendre le masque hideux dont Molière a recouvert son Tartuffe ! . . . .

C'est à regret que nous traçons ces lignes, mais notre devoir nous en impose la loi. Organes de la vérité, nous devons à nos lecteurs l'émission franche de notre opinion, et, pour remplir ce devoir quelquefois pénible, nous sacrifions, nous sacrifirons tout . . . . quelleque peine que nous puissions ressentir de cette abnégation de nos affections particulières.

La première entrée de Bernard Léon a été celle du bruyant *de la Durandière,* et non celle d'un homme qui mesure toutes ses action et qui annonce si bien son hypocrisie par ces vers :

LAURENT, serrez ma haire avec ma discipline,
Et priez que toujours le ciel vous illumine.
Si l'on vient pour me voir, je vais aux prisonniers
Des aumônes que j'ai partager les deniers.

Bernard-Léon a dit ces vers beaucoup trop vîte; il a mis trop d'affectation dans ceux-ci:

Que le ciel à jamais, par sa toute bonté,
Et de l'âme et du corps vous donne la santé,
Et bénisse vos jours autant que le désire
Le plus humble de ceux que son amour inspire!

mais il a bien dit la tirade qui commence ainsi:

L'amour qui nous attache aux beautés éternelles,
N'étouffe pas en nous l'amour des temporelles:

Et mieux encore celle qui se termine par cette réflexion que tant de jésuites de nos jours font faire à leurs pénitentes:

Le soin que nous prenons de notre renommée
Répond de toute chose à la personne aimée;
Et c'est en nous qu'on trouve, acceptant notre cœur
De l'amour sans scandale, et du plaisir sans peur.*

Bernard Léon a été médiocre dans la VII scène du IV acte; les transitions nombreuses que renferme cette scène, ont été mal saisies par lui et le jeu de sa physionomie a plus d'une fois démenti ses paroles.

Au résumé le rôle de Tartuffe n'a pas été bien rendu par Bernard Léon; nous engageons cet estimable acteur à ne pas sortir du genre dans lequel il est souvent inimitable; et si par hazard, l'idée lui venait encore de jouer la haute comédie ou plutôt de vouloir la jouer, qu'il rappelle au savetier *Loquet* ce peu de mots d'Apelle:

NE SUTOR ULTRA CREPIDAM.

ce qui veut dire en bon français, (traduction libre):

Ne forcez pas votre talent,
Vous ne feriez rien avec grâce.

MADEMOISELLE DARCEY.

Passer de Bernard Léon à Mlle Darcey, c'est passer des ardeurs de la canicule de l'année de la comète, au froid glacial de l'hiver de 1740. Mlle Darcey a été aussi loin de Mlle Délia, que Mlle Délia (que nous avons loué souvent dans d'autres rôles) était ellemême loin d'Elmire.† La prononciation de Mlle Darcey est incorrecte. Au lieu de *galante*, mot qui se trouve plusieurs fois dans son rôle, elle a continuellement prononcé *calante*, innovation

* Si l'on disait, "*Molière est cause que Mr. de Quelen est archévêque de Paris*;" on refuserait de le croire: cependant, si le quatrain que nous venons de citer n'avait été envoyé par Mr. de Quelen à la Duchesse d'Angoulême; certes, Paris pourrait avoir un archevêque, mais il y a gros à parier, que ce ne serait point Monseigneur de Quelen.

† Voir le 4ème No. du Petit Mercure, page 45. Ce journal a été publié par nous et deux collaborateurs en 1825.

qui ne nous a pas paru fort heureuse. Outre cela Mlle Darcey n'a aucun maintien, sa figure pourrait servir de modèle pour personifier la nonchalance ; cette figure est jolie, mais elle est morte, *c'est un beau marbre*...... Mlle Darcey aurait-elle étudié notre article *Manière de frapper aux portes*,† et aurait-elle pris la table sous laquelle était caché Orgon, pour une porte cochère?...... qui la vue *frappant* dans la cinquième scène du IV acte serait tenté de le croire.

DARCY.

Costumé en vrai Cassandre, les bras croisés quand il aurait dû avoir la main portée sur la garde son épée, *qui était sous-entendue*, a été *plus mauvais* ‡ que le plus mauvais acteur de la plus mauvaise troupe, du plus mauvais théâtre de la banlieue de Paris.

MADEMOISELLE ST. ANGE.

Coupable de meurtre avec préméditation sur la personne de notre divin Molière. Action d'autant plus noire qu'elle est méditée depuis le 11 Juin, 1825.

Lisez plutôt ce que dit le Petit Mercure du dit jour 11 Juin, 1825 :
" Mlle St. Ange a affecté une modestie déplacée dans le personnage de *Dorine*, d'abord en portant une robe montante, ensuite en changeant le premier hemistiche de ce vers qu'elle adresse à Tartuffe :

Et je vous verrais nu, du haut jusques en bas.||

du reste, quoique vive et enjouée dans plusieurs scènes, elle a été loin de répondre à ce que j'attendais de son talent........" Ce que le Petit Mercure disait alors, nous le répétons aujourd'hui ......hélas! pourquoi faut-il......

La désagréable tâche de critique remplie, disons, ce que nous disions l'année dernière à l'égard de Cloup. Cloup est celui de tous les acteurs qui ait le mieux joué. Seulement dans la fin du premier acte il n'a pas donné ses repliques avec assez de promptitude, c'est le seul reproche que nous puissions lui faire.

Pélissié avait un très beau costume. Nous remarquerons en passant qu'il suffit de faire appercevoir à un bon acteur, l'erreur qu'il peut commettre, pourqu'il s'empresse de la réparer ; Pélissié nous en a donné la preuve. Il a bien joué et a été mieux secondé

---

† Manière de frapper aux portes. Voir 7ème No. de notre Mercure de Londres, page 106.

‡ On dit que l'auteur de cet article, ne s'est servi de l'expression de *plus mauvais*, que parceque ce comparatif de *contrebande* exprime quelque chose de moins bon que le mot *pire*.

|| Mlle St. Ange a cru devoir dire
Je vous verrais ENFIN du haut jùsques en bas....

cette année que l'an dernier, car Mlle *Léon* remplaçait *Elise* dans le rôle de Marianne. Mlle Léon a joué ce rôle de manière à nous faire croire qu'elle eut été mieux placée dans Elmire que la froide Mlle Darcey.

Préval et Madame Degligny ont bien joué. On voyait l'effort qu'ils faisaient pour dissimuler aux spectateurs combien il est difficile de bien rendre une pièce telle que Tartuffe.

Quand à Victor Loyal, il serait par trop déloyal de ne pas convenir qu'il a été au dèssus de Morambert.

Nous engageons le théâtre français à laisser reposer Molière ; ce pauvre Molière doit être bien fatigué de la secousse qu'il lui a donné. X.

Vendredi, 14 Avril. *Bernard-Léon* a trés bien joué les rôles de *Loquet*, de *la Durandière* et du docteur Franval. Madame Veuve *Morambert* qui assistait à cette représentation dans une des baignoires, serait bien aimable si elle voulait bavarder plus bas. Sa conversation n'est pas assez spirituelle pour mériter d'être entendue, et dans l'intérêt des oreilles de ses voisins nous la prions de ne pas répéter si haut son rôle des cuisinières. Des murmures improbateurs ont dû lui faire croire qu'elle était encore sur la scène. Heureusement il n'en est rien : les directeurs du théâtre français ont trop bon ton pour le permettre jamais. X.

THÉATRE DE L'OPÉRA.

La Naissance de Vénus, Ballet de Mr. d'Egville.*

PERSONNAGES.

Apollon . . .	Leblond	Vénus	Mlle Broeard
Mars	Boisgérard	Minerve . .	Mlle Olivier
Vulcain . . .	Gourrier	Polymnie . .	Mlle Copère
Mercure . . .	Théodore	La Volupté .	Mlle Pauline
Tithon	Leblond	Aurore . . .	Mlle Leblond
Zéphir	Coulon	Flore . . .	Mlle Fleurot
L'Amour . . .	Mlle. Mélanie	La Pudeur . .	Mlle Spitalier

ACTE I.

Le théâtre représente un site spacieux et pittoresque, au bord de la mer : d'un coté, des collines verdoyantes et quelques rocs escarpés ; de l'autre, l'entrée d'une forêt ; au fond de la scène, la mer, dont les flots commencent à s'agiter.

Le rideau se lève. A mes yeux se présentent des faunes des sylvains, des dryades et des nymphes. Que font-ils ? ils offrent un sacrifice au dieu des forêts sur un autel rustique qu'ils entourent. La cérémonie achevée, ils exécutent une bacchanale bientôt interrompue par le bruit lointain du tonnère. Tout-à-coup le ciel

* Voir notre Numéro de Samedi dernier page 127.

s'obscurcit; des nuages s'ammoncellent; les vents souflent, sifflent, combattent les airs; les ténèbres s'épaisissent; l'onde furieuse écume et se brise en frémissant contre les rochers; de fauves éclairs ajoutent à l'horreur de la nuit; le tonnère ébranle les cieux et porte l'effroi dans tous les cœurs......tout fuit épouvanté; les flots soulevés s'entassent et forment une épaisse colonne d'écume; la foudre éclatte et la disperse..........ô prodige! de cette colonne d'écume sort une conque légère......que vois-je! ....une femme........c'est Vénus. Neptune armé de son redoutable trident soulève sa tête au dessus des flots, le calme renait, à la tempète succède un ciel pur et sans nuages.

" Je te salue aimable Aurore
" Devance le père du jour,
" Avec ses premiers feux, mes plaisirs vont éclore
" Hâte l'instant de leur retour.

" Ta clarté brillante et vermeille
" Déjà fait palpiter mon cœur
" Tout rit aux premiers feux du jour qui se réveille,
" Tout semble renaître au bonheur.

" Je te salue aimable aurore,
" Devance le père du jour,
" Avec ses premiers feux, mes plaisirs vont éclore
" Hâte l'instant de leur retour!"

Tandis que l'Aurore entr'ouvrant de ses doigts de roses les portes de l'orient, m'inspire involontairement ce chant d'allégresse; tandisque j'apperçois le blond Phœbus guider de ses mains habiles les coursiers fougueux du char du soleil; tandis que j'admire le brillant cortège des muses; Vénus d'abord mollement couchée sur sa conque fait un léger mouvement qui me découvre son fils. La déesse d'autant plus belle, qu'elle ignore encore ce que c'est que la beauté, semble se dérober des bras du sommeil, elle se lève, reste debout sur sa conque, et à la vue de tout ce qui l'entoure exprime un étonnement vague; les nymphes, les dryades, les sylvains, les faunes sont prosternés devant elle; hélas!......la pudeur, jalouse, lui dérobe un charme indéfinissable....en l'ornant de son voile.

Vénus a touché le rivage, les heures arrivant en cercle et se tenant par sa main *voltigent d'un pas égal* autour d'elle. Vénus est conduite à une trône de coquillages, tandis que l'amour timide se tient dans les plis du léger vêtement de sa mère.

Les Heures reçoivent l'amour et le conduisent en lisière en lui formant des liens avec des rubans. Le petit dieu, faible à la première heure, acquiert bientôt des forces, à peine arrivé à la dou-

zième Heure il a rompu tous ses liens et s'est sauvé en riant dans les bras de sa mère.

Cependant ***Zéphir, Flore, Tithon,*** et ***l'Aurore*** suivis de ***Sylphes*** et de ***Sylphides*** sont accourus pour contempler la déesse. Zéphir approche d'elle un lys qu'il tient à la main, Flore des boutons de roses dont le calice est à peine entr'ouvert...... tous deux étonnés de voir se ternir l'éclat de ces brillantes fleurs en les comparant au visage de la Déesse, les rejettent loin d'eux et rendent hommage à Vénus.

L'Amour a vu les ailes des sylphes, il les examine avec curiosité, et va solliciter sa mère de lui accorder une semblable faveur. Zéphir à qui l'action de l'amour n'a point échappée, lui fait présent d'une partie de ses propres ailes. L'amour enchanté essaye déjà de s'en servir, ses premiers efforts sont impuissants, enfin il s'élève dans les airs au grand étonnement de la déesse qui connait déjà la douleur...... car elle craint de perdre son fils......l'Amour alarmé vient se jetter précipitamment dans les bras de sa mère et en reçoit les plus tendres caresses pour prix de sa soumission.

Mais déjà les Heures s'avancent, Vénus à leur sollicitation prend place dans un char qui lui est destiné, l'Amour se place sur le devant et conduit les colombes qui y sont attachées.

Zéphir, Flore, Tithon et l'Aurore, précèdent le cortège de la Déesse......où se rend ce cortège?......pour le savoir, attendons le second acte.

ACTE II.

Le théâtre présente un aspect vaste et délicieux, des arbres en fleurs ou garnis de fruits, des bosquets touffus de la verdure, le portique du Temple de la Volupté, et l'entrée de la grotte mystérieuse de Paphos.

Vénus arrive. Les ***Plaisirs,*** les ***Jeux,*** les ***Ris,*** sortent précipitamment du temple de la ***Volupté,*** et vont reçevoir la déesse. Les ***Grâces**** sortent également du temple, elles promettent à Vénus d'être ses compagnes fidèles.

La ***Volupté*** arrive languissamment couchée sur un lit de repos, son attitude respire la molesse et l'amour.

Les deux déesses par un attrait sympathique, vont au devant l'une de l'autre, et chacune d'elles surprise de voir tant de beauté s'admire en extase. Les Grâces s'allient au couple divin qui s'embrasse affectueusement.

La Volupté prend un flambeau sous l'autel, placé sur le portique du temple et le présente à Vénus. A peine celle-ci l'a-t-elle saisi, que la flamme jaillit; l'amour emerveillé de l'effet du flambeau, le demande à sa mère, qui le lui confie.

La Volupté enseigne à Vénus les poses les plus gracieuses, ici,

---

* Mlles Obrien, Genevaux, Rosalie, Guet.

c'est l'expression naïve de l'innocence, l'embarras de la modestie; là, le charme des desirs naissans, la douce ivresse du cœur.— L'écolière docile surpasse bientôt sa maitresse.

Cependant, *Iris*, en fidèle messagère, a été porter aux autres dieux la nouvelle de la naissance de Vénus, elle a dit quels étaient ses charmes.

Apollon, *Mars*, *Mercure* et *Vulcain*, accourent pour se disputer la main de la belle déesse.

Mercure vante la puissance de son caducée, et n'est point écouté.—*Apollon* le cistre en main cherche à séduire la belle déesse par ses accords, *mais Apollon a eu la maladresse de choisir la musique du sieur Bochsa*, il a le sort de Mercure. *Mars*, armé du bouclier, et le casque en tête exécute une danse pyrique. Vénus ravie de son noble maintien parait se décider en sa faveur, elle l'aide à se désarmer. Soudain *Vulcain* s'avance. Il est laid, il est horrible, hideux, épouvantable...... mais il s'humilie, que dis-je? il rampe devant Vénus, qui, à la honte de toutes les déesses ses imitatrices, se laisse séduire par l'amour excessif de la domination, et l'accepte pour époux; cependant, un coup d'œil amoureux quelle laisse tomber voluptueusement sur Mars, fait présager que Vulcain sera bientôt réduit à forger ses filets.

Mars s'est retiré. Minerve et Polymnie viennent assister à l'union de Vénus, et une fête générale termine le ballet.

Tel est le cadre du ballet nouveau de Mr. d'Egville. L'auteur a triomphé avec bonheur du grand nombre de difficultés que présentaient et le peu d'étendue de la scène et surtout le petit nombre de sujets qu'il avait à sa disposition. C'est sans-doute, à cette dernière cause, qu'il faut attribuer la suppression de deux scènes* annoncées dans le programme; scènes, qui, parfaitement rendues, eussent été parfaitement reçue, du moins le supposons-nous.

L'éxécution du ballet, telle qu'elle est aujourd'hui, n'est pas irréprochable, mais cependant est loin d'être mauvaise.

Dans le premier acte nous avons remarqué une idée heureuse, c'est de faire rester Neptune, même après la naissance de Vénus. La mer alors est dans un calme parfait, et sans la présence du Dieu, ce calme serait un contresens. Il y a encore une idée philosophique à laquelle peu de spectateurs auront fait attention, c'est que parmi *les heures*, il y en a beaucoup plus de tristes que de gaies, de mauvaises que de bonnes, d'ennuyeuses que d'agréables; tant il est vrai que tout n'est pas *plaisir* dans ce monde! Si on trouvait cette objection fausse, nous engagerions nos contradicteurs à regarder attentivement *Mlle Levasseur* qui loin d'imiter *Mlles Marinette* et *Delâtre* a été pendant toute la pièce *le plaisir* le plus fade, le plus maussade, que nous ayons jamais connu.

---

* Nous reparlerons de ces deux scènes dans un prochain article que nous nous proposons de consacrer au ballet qui nous occupe maintenant.

Nous ferons encore observer aux *heures* qu'étant toutes composées de 60 secondes, elles doivent avoir une marche égale, et qu'au lieu de sauter, elles doivent voltiger . . . . . *en mesure.*

Le pas de deux dans cet acte entre *Tithon Leblond, et l'aurore Mdme Leblond* est parfaitement dansé. On s'apperçoit que Tithon retrouve de nouvelles forces auprès de l'aurore.

Celui de *Zephir* et *Flore* dans le même acte est très grâcieux et est admirablement éxécuté par *Coulon* et *Mlle Fleurot.*

Quant à *Melle Brocard,* les expressions manquent pour faire partager à un lecteur les douces émotions que le spectateur éprouve; Mlle Brocard nous force à réfuter Boileau. Ce malin satirique dit quelque part:

Ce que l'on conçoit bien s'exprime clairement
Et les mots pour le dire arrivent aisement.

Boileau a tort, s'il eut vu Mlle Brocard, il eut conçut des choses qu'il lui eut été impossible d'exprimer.

Dans le second acte *La Volupté Pauline,* arrive beaucoup trop précipitamment, c'est moins la faute de cette charmante personne que celle du machiniste qui pousse le lit de repos sur lequel elle est couchée avec autant de force que monsieur Jupiter en met lorsqu'il lui prend envie de faire aller son tonnère.

La scène du flambeau manque son effet quand le flambeau ne peut s'allumer entre les mains de Mlle Brocard......ce qui n'empêche pas les assistans de crier tacitement: ô miracle! et ce qui devient un gros contresens par la faute du susdit machiniste.

Vulcain ne boîte pas assez; si Gourrier avait pu voir la démarche de l'académicien Roger, il pourrait être sur de jouer parfaitement en imitant ce boiteux personnage.

Nous avons également vu des amours *bleus* qui ne sont pas de petits anges. La couleur bleu ne convient point aux amours, s'ils étaient habillés de jaune, ce serait beaucoup plus naturel.

Nous avons remarqué dans le cours de ce deuxiéme acte un pas de deux entre Coulon et Mlle Fleurot, un pas de trois entre Mlles Fleurot, Pauline et Coulon, un autre entre Leblond, Mlle Pauline, Mdme Leblond et Mlle Fleurot; ces pas sont très bien executés; nous en reparlerons dans un subséquent numéro et nous reviendrons sur chaque artiste de la danse, c'est dire: nous parlerons de Mlle Mélanie qui joue aussi bien l'amour, que Mlle Darcey du théatre français joue mal les amoureuses, c'est dire: *Théodore* se trouvera nommé autrement que dans la dénomination des personnages; c'est dire enfin nous parlerons des décorations, et des accessoires et nous ferons des réflexions dont quelques unes seront peut être semblables à celle ci: *Ce n'est pas vouloir faire aimer la pudeur que de nous la représenter sous les traits de Mlle Spitalier.* F. CHATELAIN.

De l'Imprimerie de C. RICHARDS, 100, St. Martin's Lane, Charing Cross.

LE

MERCURE DE LONDRES.

PAR

MR. F. CHATELAIN.

1*ère année*—*No.* 10*me.*—*Samedi* 29 *Avril* 1826.

POËSIE.

A CAROLINE.

Caroline, il n'est rien qui résiste à tes charmes:
Ton empire est égal à l'empire des dieux;
Et qui pourrait te voir sans te rendre les armes,
Ou bien serait sans âme, ou bien serait sans yeux.

Pour moi, je l'avouerai, sitôt que je t'eus vue,
Je ne résistai point, je me rendis à toi;
Mes sens furent charmés, ma raison fut vaincue,
Et mon cœur tout entier se rangea sous ta loi.

Je vis sans déplaisir ma franchise asservie;
Sa perte n'eut pour moi rien de rude et d'affreux:
J'en perdis tout ensemble et l'usage et l'envie;
Je me sentis esclave et je me crus heureux.

Je vis que tes beautés n'avaient pas de pareilles;
Tes yeux, par leur éclat, éblouissaient les miens;
La douceur de ta voix enchanta mes oreilles,
Les nœuds de tes cheveux devinrent mes liens.

Je ne m'arrétai pas à ces beautés sensibles,
Je découvris en toi de plus rares trésors ;
Je vis et j'admirai ces beautés invisibles
Qui rendent ton esprit aussi beau que ton corps.

Ce fut lors que voyant ton mérite adorable
Je sentis tous mes sens t'adorer tour-à-tour ;
Je ne voyais en toi rien qui ne fût aimable,
Je ne sentais en moi rien qui ne fût amour.

Ainsi je fis d'aimer l'heureux apprentissage ;
Je m'y suis plus depuis, j'en aime la douceur ;
J'ai toujours dans l'esprit tes yeux et ton visage,
J'ai toujours Caroline au milieu de mon cœur.

Oui, depuis que tes yeux allumèrent ma flamme,
Je respire bien moins en moi-même qu'en toi ;
L'amour semble avoir pris la place de mon âme,
Et je ne vivrais plus, s'il n'était plus en moi.

Vous qui n'avez point vu mon adorable amante,
Vous, sylphes amoureux qui peuplez ce séjour,
Mélez dans vos concerts son beau nom que je chante
Et n'oubliez jamais sa gloire et mon amour.

M * * *

ACADÉMIE FRANÇAISE.

De Quelen.

Mr. Pastoret est académicien ; pourquoi Mr. De Quelen ne le serait-il pas ? X.

LA VISITE.

J'étais seul et triste comme le ramier qui vient de perdre sa compagne, comme l'alcyon dont le flot a submergé le nid voyageur. Je regardais le cours silencieux des étoiles et j'attendais l'heure de me confier à ma barque et à mes filets, lorsqu'un bruit léger se fit entendre ; on frappait à ma porte : " Entrez, dis-je, entrez, relevez le loquet de bois et poussez doucement : ma porte s'ouvrira tout de suite, car je n'ai ni serrures à secret comme l'avare, ni verroux gardiens comme la beauté craintive."

—C'est toi, jeune pêcheur, que viens-tu faire à cette heure ? tout se tait, tout repose dans la nature ; le poisson lui-même dort sur son lit de mousse. Laisse-là ta ligne, fais comme l'hôte des mers, couches-toi sur l'algue marine et attends que demain, en parcourant le rivage, ma voix réveille tous les pêcheurs. Jeune

et bel enfant, le soleil n'a pas encore bruni ton front, une barbe épaisse ne couvre pas encore tes joues ; va dormir en paix : bientôt, peut-être, le cruel amour fera battre ton cœur et chassera de tes yeux le sommeil tranquille.

Je disais, et le jeune pêcheur m'écoutait en souriant ; il baissait ses grands yeux et serrait ses lèvres l'une contre l'autre pour que je ne visse pas l'éclat de ses dents d'ivoire. Alors, je saisis la lampe de fer qui pendait au mur enfumé et je l'approche de mon hôte inconnu....Dieu!....c'était elle!....

Sous un grand bonnet de laine étaient cachés ses longs cheveux noirs ; une veste grossière recouvrait ses épaules et serrait son sein d'albâtre ; un large pantalon se bouclait sur sa taille et retombait jusques à ses pieds. Elle avait pris tout l'accoutrement d'un pêcheur, la ligne, les filets, comme aussi les appas et les hameçons.

—Veux-tu de moi, me dit-elle, ou sinon je prendrai la barque du jeune Joseph, et j'irai pêcher avec lui ?

" —Cruelle ! que parle tu du jeune Joseph ? " lui dis-je, et cependant j'étais heureux comme le ramier qui a retrouvé sa compagne, comme l'alcyon auquel le flot a rendu son nid.

Je débarraissai les beaux cheveux du bonnet de laine, les épaules d'albâtre de la veste grossière, deux jambes charmantes d'un large pantalon ; je jetai au loin appas, lignes, hameçons ; le jeune pêcheur devint une belle fille, et le jour qui suivit, les poissons purent se jouer dans la mer, ou venir à sa surface respirer l'air frais du matin, sans craindre ni ma ligne ni mes filets.

Le comte de St. Ernest.

CONSEILS D'UNE MÈRE A SA FILLE.

Mary Hogg est une fruitière de Lombard Street, qui, ayant trouvé dans des papiers qu'elle avait achetés à la livre, l'ode de Mr. De Marcellus, conçut le projet d'accaparer tous les aulx qui se trouvaient dans le moment à Londres. Malheureusement sa spéculation n'eut pas plus de succès que les vers du noble pair, elle déposa son bilan et se vit réduite à placer sa fille chérie à l'école de danse du théâtre de Drury-Lane. La petite Folly a commencé par jouer les amours et les enfans des princesses persécutées, tous les soirs, depuis sept heures jusqu'à dix heures et demie par des tyrans farouches. Maintenant qu'elle compte seize printems, ses pirouettes et ses ronds de jambes n'expriment plus que l'amour d'une fille des champs, bien innocente et bien tendre, pour un berger bien sensible et bien délicat. Autrefois Folly se faisait remarquer par une mise plus que modeste, depuis quelque temps le schall bourre de soie couvre ses jolies épaules, et les tissus de Manchester dessinent sa taille divine. Madame Hogg vient d'adopter le tablier blanc pour donner en même tems une femme de

chambre à sa fille. J'étais appuyé contre une coulisse, lorsque le colloque suivant s'établit dernièrement entre elles.

La Mère.

J' t'assure, ma petite, que ton Timothey te fait beaucoup de tort.

Folly.

Tiens, je me moque pas mal de tous ces cancans, on peut bien dire tout ce qu'on voudra; eh, bien! oui, je l'aime, Timothey.

La Mère.

Tous ces acteurs, tous ces auteurs, et tous ces journalistes, vois-tu b'en, ma chatte, c'est autant de flaneurs qui vous écorniflent la réputation d'une jeunesse sans qu'il y ait compensation.

Folly.

Je vois bien ousque vous voulez en venir, tout ça c'est pour me parler de votre vieux Cockbrought.

La Mère.

Oui, mais c'est un Nabad.

Folly.

Un Nabad tant que vous voudrez, il est jaune comme les citrons qu'il nous a envoyés.

La Mère.

Ça ne sert qu'en voiture.

Folly.

Je le crois b'en, il ne peut pas se tenir sur ses jambes, tandis que Timothey en a de si belles! . . . .

La Mère.

T'es t'un enfant, tu tiens de moi, ta sagesse te fera faire des sottises.

Folly.

Ça m'est b'en égal, j' peux aimer que mon Timothey.

La Mère.

C'est ça qu'il a un fameux genre! il vend jusqu'à ses pièces qui ne sont pas faites.

Folly.

Oui, mais il a joliment de l'esprit. . . et j'aime les hommes d'esprit moi! . . . parce qu'il vous content toujours quelques bêtises.

La Mère.

Cruel enfant! tu veux donc me faire mourir de chagrin?

Folly.

Mon Dieu, que vous êtes donc drôle! est-ce que j' peux aussi commander à mon inclination?

La Mère.

Ne te fâches pas, mon ange . . . . ce que je te dis, c'est pour ton bien. Pourquoi maltraiter ce bon Cockbrought, qu'est-ce qu'il te demande, ce pauvre cher homme? à t'accabler de ses bienfaits.

FOLLY.

Oui, c'est ça qu'il est constant encore. Voyez plutôt les autres.

LA MÈRE.

Ça ne prouve rien. Allons, sois un peu raisonnable. J' sais b'en qu'il faut avoir quelques amis dans ce monde. Ne te brouille pas avec Timothey puisque t'en es coîffée, mais ne repousse pas pour ça un bienfaiteur, ne fait plus la mine a M. Cockbrought.

FOLLY.

Ah ?| mon Dieu ! c'est à moi . . . . J' vas manquer mon entrée. Tiens, prends mon schall.... Bon soir Timothey....

Et la jeune fille rompit la conversation par un flicflac.

Quelques jours après, je me promenais à Saint-James, lorsque je vis un équipage très élégant s'arrêter à la porte du parc. Une déesse en descendit parée des trésors de Cachemire et de Golconde. Je reconnus Miss Folly.

Je rentrai aussitôt chez moi en songeant à un article sur l'obéissance des enfans envers leurs parens.

MR. ALL EARS ET ALL EYES.

ROUTS.

Rout, signifie *multitude, foule, cohue.* Il faut avouer que les rassemblements de la bonne compagnie à Londres, sont bien nommés. Voici la manière de faire un *rout.* Lady A, ou lady B, ou toute autre lettre capitale dans *l'alphabet du bon ton,* choisit long-tems d'avance un jour où il n'y aura pas d'autre *rout.* Elle envoie des cartes pour annoncer que TEL JOUR *elle voit compagnie.* Ces cartes sont envoyées à quelques centaines de personnes, non parceque ce sont ses parents, ses amis, ses connaissances, mais parcequ'elle les a *vus,* ou parceque leur présence donnera de l'éclat au *rout.*

Avant onze heures du soir, ce qui s'appelle le moment de *la haute marée*, la maison est remplie d'une nombreuse compagnie des deux sexes et de tous les rangs. On met des tables à jeu dans toutes les pièces de la maison, et en aussi grand nombre que chaque pièce peut en contenir, en laissant seulement assez d'espace entre les tables pour que les joueurs puissent passer et s'asseoir. Le café, le thé, la limonade circulent dans les appartemens.

La confusion est la véritable essence d'un *rout.* Une dame qui donne de ces assemblées, ne consulte pas les capacités de sa maison, mais la liste des gens du bon ton. Elle invite toujours beaucoup plus de personnes que le lieu ne peut en contenir, et elle jouit des inconvénients de la fatigue et de la chaleur avec autant de plaisir qu'un acteur entend les cris et le bruit d'une foule pressée de spectateurs, qui assiste à une représentation pour son bénéfice. Les méprises des domestiques, la perte de quelqu'article de toilette, les déchirures, ces exclamations répétées:

Bon Dieu! comme il fait chaud! je suis prête à me trouver mal! (BLESS ME! DEAR ME! O LA! &c. &c.) donnent la plus grande satisfaction à la maîtresse de la maison. Il ne manque rien à son bonheur, si elle apprend qu'il y a eu du tumulte dans la rue, que les domestiques de quelques pairs se sont battus, que des voitures ont été brisées, ou que des personnes de la compagnie ont été volées à la porte.

Des tables de pharaon sont indispensables dans un *rout*. Elles sont fournies ainsi que les autres instrumens du jeu, par des compagnies qui se font un honnête revenue en les prêtant ainsi pour une soirée.

Dans un *rout*, il n'est pas nécessaire de faire attention à la maitresse de la maison, soit en entrant, soit en sortant. Il n'y a ni gêne, in cérémonie. On s'y tient presque toujours forcement debout pêle-mêle, baillant en silence, ou parlant à ses connaisances si on peut les reconnaitre ou les aborder. On ne rencontre jamais dans ces assemblées, ce qu'on entend partout ailleurs, par l'intérêt de la societé; le jeu est le seul plaisir qu'on y trouve; des pertes considérables donnent de l'éclat à un *rout*, et si un jeune héritier peut y être ruiné, le crédit de la maison est à jamais établi. Quelquefois on danse dans les *routs*, et le bal est suivi d'un grand souper, mais il manque toujours ce qui fait le charme de la danse....la gaité.

Voici ce que c'est qu'un *rout*; à l'honneur des Anglais il faut convenir qu'ils deviennent de plus en plus rares.

L'OBSERVATEUR.

L'ORPHELIN.

" C'était pendant une nuit du mois de décembre; la neige couvrait la terre; le vent du nord soufflait avec violence et faisait entendre un sifflement prolongé en passant entre les branches des saules qui ombrageaient les tombeaux du cimetière de Passey. Georges, le garde du champ de repos, terminait sa ronde de nuit, accompagné de son fidéle Dragon; la lune en ce moment réfléchissait sa pâle lumière sur la partie du terrein où se trouvait située la fosse commune. Le garde croit apercevoir l'ombre d'un corps qui se meut; il donne à Dragon le signal ordinaire, aussitôt l'animal aboie avec force et court à la découverte; son maître le suit, et bientôt il le trouve carressant un jeune enfant qui, penché vers la terre, semble essayer de la creuser avec ses mains: c'est Paul, orphelin depuis deux jours, celui que Dragon préfère à tous les autres enfans du village; ce Paul, chaque matin, vient partager son déjeuner avec lui. " Que fais-tu là, mon ami, lui dit Georges?" Paul relève sa tête et répond en essuyant deux grosses larmes qui coulaient sur ses joues: "*Je cherche ma*

mère." Le garde ému serre l'enfant dans ses bras et l'entraine loin de ce lieu de douleur.

Durant quelques jours, on eut soin de veiller sur lui; mais bientôt Paul ne pleura plus; on crut que le tems avait calmé sa peine. Cependant un mois après au milieu d'une nuit plus froide encore que n'avait été celle où Georges trouva l'orphelin dans le cimetière, le garde entendit Dragon pousser de lamentables cris; ils partaient du côté de la fosse commune. Georges sort de sa demeure, s'y dirige, et à la lueur de sa lanterne il aperçoit Dragon couché près du corps glacé du petit Paul. L'Orphelin avait retrouvé sa mère. Le lendemain il reposa près d'elle. X

On lit dans LA NOUVEAUTÉ, *journal très spirituel qui se publie à Paris, l'article suivant.*

GALERIE DE TABLEAUX.

La famille des Atrides a joui long-temps d'une grande célébrité; d'autres familles moins célèbres n'ont pas été moins malheureuses et moins criminelles. Les tableaux dont nous donnons la description, et qui ont été trouvés avant la révolution dans une salle d'un vieux château qui n'était pas habité depuis long-temps, composent, à ce qu'on croit, la suite des hauts faits d'une même famille; le crime peut donc être héréditaire comme la vertu.

1° Une demoiselle prenant le voile en maudissant son père, sa mère et son frère aîné.

2° Une cellule des Petites-Maisons, où l'on voit un jeune homme devenu fou parce qu'on a exigé qu'il fit un choix entre la soutane et l'habit militaire, pour lesquels il n'avait aucun goût; il croit toujours avoir devant les yeux son frère aine, qui l'oublie au milieu des plaisirs.

3° Deux frères se battant auprès du lit de leur père mourant; le cadet veut lui donner une plume et du papier, l'aîné cherche à l'en empêcher.

4° Un jeune homme imitant l'écriture de son père qui vient de mourir, pour réparer ce qu'il appelle une injustice.

5° Un autre jeune homme prenant le papier qui contient les dernières volontés de son père et le brûlant á côté de son corps inanimé.

6° Deux demoiselles étouffant leur frère unique au berceau.

7° Un fils aîné assassinant son père qui devait faire son testament le lendemain.

8° Un cadet de famille à la tête d'une bande de brigands, pillant, assassinant, pour se faire ce qu'il appelle un patrimoine.

Extrait de la Nouveauté.

LES SEMAILLES.

La renaissance du printems est le tems des semailles, on assure que cette année on a semé:

Chez les ainés de famille	*des lentilles.**
Chez leurs cadets	*de la graine de patience.*
Chez Mr. De Villèle	*de la graine de soucis.*
Chez Mr. De Marcellus	*de la graine d'oignon.*
Chez Mad. la Comtesse de Genlis .	*de la graine de capucine.*
Chez Mr. Sosthène De la Rochefoucault	*de la graine de niais.*
Chez les solliciteurs	*de la graine de réveil matin.*
Chez Mad. De St. Ouen, veuve de la dégoutante masse de chair connue sous le nom de Louis XVIII.	*de la graine de scabieuse, ou fleur de veuve et de la graine de tabac.*
Chez M. M. De Montrouge	*de la graine de queue de renard.*
Devant M. M. Du Ventre	*des perles.*
Chez nos anciens guerriers	*de la graine de laurier.*
Chez les rédacteurs de la revue . . .	*de la graine de pavot.*
Au bureau du Mercure de Londres. .	*de la graine d'indépendance.*
Sur la tombe du général Foy	*de la graine d'immortelles.*

X.

VARIÉTÉS.

Un Journal du Hâvre annonce qu'un paquebot qui fait le service de la nouvelle Orléans, a été nommé *le Talma.* Le portrait de notre célèbre tragédien est sculpté sur la proue du navire qui promène ainsi dans les deux mondes, le nom et la gloire du Roscius français.

Madame * * *, actrice du théâtre de...... disait ces jours derniers, en partant de lord * * *, son ex-adorateur: " Ah! ma chère, conçois-tu un homme aussi ingrat que celui-là, il m'a planté là, et ne m'a laissé *que les deux bras pour pleurer.*" Touchée de sa peine, son amie l'emmène diner chez elle, et la passion faisant bientôt place au sentiment moins noble de la gloutonnerie, elle s'écrie en demandant une seconde fois du poisson: " Ah! que ce turbot est bon, *il est si bon qu'il en est bête!*"

Il y a quelques jours, on représentait sur le théâtre de Bordeaux *le chasseur et la laitière:* l'administration ne s'apperçut qu'au moment qu'il lui manquait la peau de l'ours; elle ne crut sortir d'embarras qu'en y substituant une robe de procureur, le public a fortement applaudi à cette heureuse métamorphose.

---

* Quelques particuliers qui avaient spéculé sur la hausse des lentilles, seront réduits bientôt à faire des faillites énormes, vû la baisse subite de cette denrée. F. CHATELAIN.

Un français proposait sérieusement d'élever une statue à certain ministre, et de mettre au bas : *Au ministre sans pareil.* Etes-vous fou, lui répondit-on ?—Non, parbleu, reprit-il, c'est tout bonnement pour rassurer nos descendans et leur donner à entendre, que jamais ils ne pourront avoir un aussi mauvais ministre que nous.

Le prince de Reuss se présente incognito à la cour du roi de Pologne, Poniatowski, et est fort mal reçu par un courtisan qu'il avait d'abord pris pour le monarque. Le même soir il est invité à faire la partie du souverain avec ce même favori. On jouait le reversi. Le prince de Reuss qui méditait une petite vengeance, jette sur le tapis un valet de cœur annonçant le roi. Poniatowski lui ayant fait remarquer sa méprise : " *Pardon, sire ; voilà deux fois dans la journée que je prends un valet pour un roi.*"

ALMANACH.

Etymologie de ce mot. Les Saxons avaient coutume de graver sur certains bois carrés d'un pied de long le cours de la lune, pendant une année : et ils pouvaient ainsi rendre compte des nouvelles, des pleines lunes, et de leurs jours de fête. Ce bâton ainsi taillé, ils l'appellaient *almon-aght,* c'est-à-dirc, observation sur toutes les lunes. De là, on fait dérivér le nom d' *Almanach.*

X.

INCONVÉNIENS D'UN VOYAGE EN DILIGENCE.

Tel est le titre de douze tableaux, lithographiés par M. Xavier le Prince, et qui se vendent, chez MM. Sazerac et Duval, passage de l'Opéra.

Le premier inconvénient est de retenir la première place et d'être obligé de l'offrir par politesse à des dames qui se gardent bien de la refuser; on fait alors contre mauvaise fortune bon cœur, et, quand la compagne de voyage est jolie, on a quelquefois lieu d'être satisfait d'avoir eu des complaisances pour elle.

Le deuxième inconvénient est celui d'arriver lorsque la diligence vient de partir, et de se voir dans la nécessité de courir après sans pouvoir la ratrapper ; vous avez beau crier : Arrêtez ! arrêtez !....le conducteur vous entend bien, mais comme il a l'espoir de vous remplacer, à son profit, pendant la route, il ordonne au postillion de presser le pas ; vous restez là la bouche béante, et vous retournez chez vous avec un sac de nuit, une canne, un parapluie sous un bras, un porte-manteau, un vieux carrick sous l'autre, et un caniche derrière qui a le soin d'aboyer de toutes ses forces pour que les voisinus n'ignorent pas votre mésaventure.

Pendant la route, il se trouve une côte à gravir ; on vous fait

descendre pour ne pas harasser les chevaux : la pluie, le vent, l'orage surviennent ; la cornette de la nourrice s'envole, le casque à mêche et la perruque du vieux rentier tombent et roulent dans l'ornière ; le vent s'engouffre sous la pélerine d'une jeune innocente ; un officier de cuirassier s'approche, et, au lieu de rattacher le vêtement discret, il ote adroitement l'épingle qui pourrait le retenir ; un conscrit, pour préserver son schako de la pluie, le couvre d'un mouchoir qu'il a payé dix centimes sur le Pont-Neuf ; le petit épagneul de la douairière se fourre dans les jambes de sa maîtresse et lui fait faire une gênuflexion dans la boue : la diligence reparaît, on monte : le cuirassier en jurant, la nourrice et la douairière en grognant, et l'innocente en soupirant. On roule de nouveau ; les uns dorment, les autres babillent, le cuirassier et la jeune fille se regardent ; de temps en temps, cette dernière rougit et baisse les yeux. On arrive à la poste ; la table est mise : c'est le quatrième inconvénient, car, la soupe à peine servie, le conducteur invite les voyageurs à payer chacun 3 fr. pour le dîner et à remonter tout de suite en voiture. La domestique de l'auberge, célibataire aimable qui paraît s'être engagée à donner tous les douze mois un nouveau paroissien au curé de son village, vient prier qu'on n'oublie pas la *fille* ; la douairière est moins fâchée d'être restée à jeun que de n'avoir pas eu le temps de faire avaler un biscuit à son chien chéri. On continue la route, et l'une des habitantes de l'impériale prouve qu'il n'est pas de rigueur de voguer sur les eaux pour être atteint du mal de mer. Nous ne donnerons pas la description de ce cinquième inconvénient ; nos lecteurs ne nous en saurons pas mauvais gré.

Le sixième est presqu'un malheur : la diligence s'embourbe ; il faut descendre et mettre les pieds dans l'eau, ce qui procure aux dames l'occasion de prouver qu'elles ont la jambe bien faite, et aux hommes qu'ils sont vigoureux. Un peu plus loin, la maladresse du postillon fait verser la diligence : alors les malles, les paquets, les hommes, les caniches, les femmes, les épagneuls, tout est pêle-mêle ; la jambe de l'innocente se trouve à la portière ; à côté, on aperçoit les moustaches du cuirassier, le conscrit est caché sous la mante de la douairière ; on se débat, on crie, on tempête ; le conducteur, plus alerte que les autres, veille à ce que son porte-manteau ne disparaisse pas, le postillon détèle ses chevaux, et petit à petit, tout rentre dans l'ordre. On se croit au terme des inconvéniens, pas du tout ; *les bons gendarmes* se présentent, exigent l'exhibition des passeports, et, malgré les supplications de la vieille épouse du rentier, ils veulent conduire én prison cette infortunée victime du trois pour cent, tandis qu'ils laissent aller tranquillement un jeune commis marchand, assez adroit pour faire croire aux bons gendarmes, que la carte d'un restaurateur lui a été délivrée à la préfecture de police, ainsi qu'un autre voyageur, blond, camard, ayant de grands yeux

bleus, et porteur du passeport d'un homme brun, possédant un nez aquilin et un seul œil noir; mais on peut être un excellent gendarme et avoir la vue basse. Nous voilà au neuvième inconvénient, et nous sommes dans la chambre des vieux époux voyageurs; Madame est déja dans les bras du sommeil, que monsieur ne peut avoir l'intention de troubler, le petit chien est étendu nonchalamment sur l'oreiller qui était destiné à son maître, monsieur a déposé ses vêtemens sur le pied de la couchette conjugale, et s'apprête à placer l'éteignoir qui va lui dérober les ci-devants appas de sa respectable épouse, lorsqu'une grosse servante vient prévenir que la voiture va partir; comme il ne serait pas économique de stationner dans une auberge, il faut obéir, et reprendre sa place dans la gondole. Il est nuit; à peine en mouvemente la diligence est attaquée par une bande de voleurs, qui ne laissent aux voyageurs que *les yeux pour pleurer*, et les effets qu'ils ne peuvent emporter. On pourrait se croire débarrassé de tous les inconvéniens, mais les douaniers ont le droit de tout visiter; ils arrivent, et rien ne leur échappe, pas même la perruque du rentier, ni la ceinture de l'innocente; *les gentils douaniers* trouvent, dans le ridicule de cette dernière, un billet doux que le cuirassier venait d'y glisser; ils le saisissent comme objet de contrebande. Le douxième et dernier inconvénient est l'arrivée au lieu de la destination; tous les voyageurs se saluent et se quittent pour ne jamais se revoir. L. D. M.

LITTÉRATURE FRANÇAISE.

BIOGRAPHIE DES QUARANTE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.†

Cette biographie porte pour épigraphe ce passage tiré de Dulaure: "y a-t-il de l'honneur d'être membre, y a-t-il de la honte d'être repoussé d'une societé qui n'est pas libre dans ses choix, dans ses délibérations, et où l'on peut admettre et exclure par ordonnance?"

Et pour justifier ce que dit Dulaure, le malin biographe nous fait voir, et ce qu'ont fait M. M. D'Aguesseau, Dacier, Dezèze, François, Frayssinous, De Quelen, Pastoret, Villar et Compagnie, qui sont académiciens; et ce qu'ont fait M. M. Arnault et Etienne qui ont été rayé de la liste des quarante immortels. Nous allons citer son article sur Mr. Etienne, en regrettant que le défaut d'espace nous prive de citer celui consacré à Mr. Arnault qui porte pour épitaghe ces deux vers de notre immortel Boileau:

L'Académie en corps a beau le censurer,
Le public révolté se plait à l'admirer.

pensée admirablement appliquée à *l'auteur de Marius.*

Voici l'article sur Mr. Etienne:

† Paris, 1826, chez les marchands de nouveautés.

ETIENNE.*

Et elegerunt Stephanum, virum plenum spiritu.

ACTES DES APÔTRES.

"Son génie l'entrainait impérieusement vers le théâtre; il débuta dans cette carrière par la charmante comédie de *Brueys et Palaprat*, qui fonda sa réputation littéraire. Son mérite ne tarda pas à lui attirer des protecteurs puissans; il se rendit utile au duc de Bassano, qui se l'attacha en 1810, et il remplaça Mr. Fiévée *comme censeur du journal de l'empire.* Les *deux gendres* parurent en 1811; cette pièce marqua le rang de Mr. Etienne parmi nos hommes de lettres les plus distingués. Il est inutile de nous étendre sur le mérite de l'ouvrage et encore plus d'en donner l'analyse; un accueil des plus favorables et toujours soutenu fait l'éloge le plus vrai de cette comédie; il soutint cette haute réputation par l'*Intrigante*, qu'il donna en 1813; cette piéce, qui eut le plus grand succès, fut frappée d'interdiction par la police. Lorsque sous le gouvernement qui succéda à Napoléon cette mesure fut rapportée, l'auteur, au lieu de rendre son ouvrage à l'impatience du public, crut mieux faire de retenir sa comédie et de s'en tenir à la première décision.

Cette première époque des changements politiques devint funeste à la fortune de Mr. Etienne; il fut dépouillé de toutes ses places; Napoléon les lui rendit, et le fit ainsi plus coupable aux yeux du gouvernement qui suivit les cent jours. Il fut désigné comme un des hommes qui avaient favorisé le retour de l'usurpateur; il se défendit avec courage contre une pareille calomnie et eut le bonheur d'échapper aux suites qu'elle devait amener. Depuis lors il se livra tout entier à la littérature et à la politique *spéculative.* On lut avec le plus grand empressement et le plus vif intérêt ses lettres *sur Paris*, insérées dans *la Minerve Française*, lettres dans lesquelles il avait su mettre à la portée de tout le monde les matières abstraites du gouvernement et de la politique."

"Le succès prodigieux de cet ouvrage annonçait dans leur auteur un esprit également solide et brillant. En 1820, le département de la Meuse lui donna une preuve de l'estime publique, en le nommant député, honneur qui lui fut déféré de nouveau en 1822. Il remplit dignement l'attente générale par son zèle, son talent, son courage, à défendre les intérêts de la nation. Cet orateur fit la plus grande sensation à la tribune, et l'on cite encore plusieurs passages de ses admirables discours où l'esprit étincelait de toutes parts."

"Au sein de ces hautes occupations, il poursuivait encore ses travaux littéraires, on vit de lui *les plaideurs sans procès*, comédie fort spirituelle, et un opéra ayant pour titre *la lampe merveilleuse.*

* Charles—Guillaume, né à Chamoully, près St. Didier, département de la haute Marne, le 6 Janvier, 1778.

Nous nous contenterons de donner ici le titre de ses autres ouvrages ; il suffit de les citer pour les rappeller promptement à la mémoire de nos lecteurs : ***Histoire du Théâtre Français, le Pacha de Surène***, ou ***l'Amitié des Femmes, Une Heure de Mariage, Un jour à Paris, Gulistan, Cendrillon***, JOCONDE, ***la jeune femme colère, Jeannot et Colin, Racine et Cavois, le Rossignol***, &c. &c.

" Mr. Etienne avait été appellé à l'institut par le suffrage libre de ce corps ; l'ordonnance de 1815, contre-signée Vaublanc, l'a rayé de la liste des académiciens. Il fut ***déporté de l'Académie;*** le motif de ce renvoi fut, qu'il se trouva, par hazard, chargé de porter la parole à Napoléon, au nom de l'institut, et de lui présenter une adresse qui avait été rédigée par les quatre classes réunies. Les suffrages de toute la France ont bien souvent consolé Mr. Etienne de l'ordonnance de Mr. De Vaublanc, tandisque rien n'a pu consoler Mr. De Vaublanc du mépris qui accueillit son misérable poëme *du dernier des Césars*."

La plupart des articles insérés dans la biographie des 40 sont écrits avec cette franchise d'opinions qui promet à un ouvrage un succès certain. F. CHATELAIN.

RÉFUTATION D'UNE ACCUSATION DE PLAGIAT.

La Revue Encyclopédique doit nous accuser dans son numéro de lundi prochain d'avoir pris un de ses articles (***l'article de Mr. Lanjuinais***) sans indiquer la source à laquelle nous l'avons puisé.

Nous répondrons à la Revue :

PREMIÈREMENT, l'article en question est signé dans notre Mercure, ***Lanjuinais de l'Institut***, donc nous n'avons pas voulu nous parer des plumes du paon en nous attribuant le dit article : DEUXIÈMEMENT, si ***madame la Revue**** se donnait la peine d'arriver à Londres au moins dans les quinze jours qui suivent son apparition dans la capitale de la France, il nous serait possible de vérifier si un journal qui se publie à Lyon et avec lequel nous sommes en relation† n'a pas copié les articles de la dite revue : TROISIEMEMENT, enfin, notre intention est de ne citer que le plus rarement que faire se pourra un recueil, qui D'ABORD, ***échangeant avec le nôtre***,‡ et ENSUITE ***affectant des opinions très libérales***, trouve mauvais que nous mettions le nom de ses collaborateurs à côté d'articles dans lesquels nous prouvons souvent la turpitude des hommes qui affichent un libéralisme qui n'est point dans leur cœur, affectation d'autant plus pernicieuse qu'elle séduit les personnes crédules par les déhors les plus brillants.

---

* Nous disons *madame*, car il ne suffit pas d'être *honnête*, il faut encore être *poli*.

† Ce journal citant nos articles seulement *avec notre signature*, nous agitons de même.

‡ Depuis le mois dernier nous avons refusé d'échanger.

Nous détestons les tartuffes partout où ils se trouvent, et pour les démasquer, nous sacrifierions nos intérêts mêmes.

La Revue Encyclopédique qui dans l'analyse qu'elle fait des journaux publiés en Angleterre se trouve forcée de parler de notre Mercure va sans doute tomber sur nous de toute sa loudeur ; * la secousse sera forte, mais pour amortir ce choc violent, nous nous sommes décidés à nous former un bouclier de tous les articles pesants que renferme la revue, nous sommes surs de cette manière que quelque soit la pésanteur de la bombe, le coup sera entièrement amorti. Au surplus ;

A tout evénement le sage est préparé,

aussi attendons nous tranquillement au coin de notre feu le résultat de ce que nous venons d'écrire. Comme on peut quelquefois taire la vérité sans pour cela dire des mensonges, (en ne parlant pas) nous userons aujourd'hui de cette espèce de privilège...... Nos lecteurs voudront donc bien nous excuser de ce que nous ne mettons pas dès à présent en évidence *le girouettisme* de plusieurs de messieurs les rédacteurs de la revue *dite* Encyclopédique.

F. Chatelain.

PARIS.

LE PAUVRE DE LA PAROISSE.

Tu veux que je préfère une maison, un lit,
Une table excellente, un belet bon habit,
Un castor pour couvrir ma tête chauve et nue,
Au plaisir enchanteur de loger dans la rue,
D'être libre, sans soin, de mendier mon pain,
Et de vivre aux crochets de tout le genre humain ?
Moi j'aime à contempler le firmament sans voile,
A dormir sur le banc où l'on vendit *l'Etoile*.
Quand on loge en plein air on n'a pas de loyer,
Un gueux eut-il jamais de termes à payer?
Paris est pour un pauvre un pays de Cocagne.

Mœurs du siècle.

Voyez-vous cet homme, couvert de haillons, portant à la main un chapeau dèchiré, cet homme, dont la barbe longue est déjà grisonnante, qui s'appuie sur un bâton noueux, qui voûte péniblement son épine dorsale, et dont les membres musculeux, les yeux louches et inquiets, mais pleins de feu, repoussent l'idée de la caducité ? *c'est un pauvre de la paroisse.* Sa marche est lente et sinueuse ; il chemine si près des murs qu'à chaque instant il coudoie les portes et les vitres des boutiques, il semble compter les coups de la cloche de l'église qui sonne la première messe et

* En parlant ici de la loudeur de la revue ; nous supposons que l'article dirigé contre nous ne sera pas de l'écrivain distingué qui a bien voulu enrichir notre Mercure de plusieurs articles signés *Fréderic.*

le rappelle au poste où s'exerce son industrie.... Mais avant de tourner le bout de la rue déserte qui conduit à sa place, il s'arrête devant la cave d'un cabaretier, promène autour de lui un regard prudent, ne voit aucune de ces figures dont la bienfaisance est connue, se redresse et descend rapidement et d'un pied léger *chez le débitaat de boissons.* Quelques minutes suffisent pour gorger son éstomac de liqueurs fortes. Il sort aussi lentement qu'il est entré, tourne la rue, reprend son allure chancelante, et commence à bredouiller, d'une voix chevrotante mais aigue, quelques unes des prières qui depuis tant d'années servent *de prospectus* à la mendicité.. Il est enfin devant le porche... il monte les marches sur ses mains et rampe comme la brute. Un mauvais escabeau de bois l'attend, un pot, qui jadis portait un rosier ou un héliotrope et qui maintenant renferme des cendres et des charbons ardens recouverts de débris de tan enflammé, lui est offert par une de ses nombreuses collègues en gueuserie qui a précédé le doyen des pauvres.

Tandis qu'il réchauffe ses mains calleuses à cet âtre portatif, la vieille s'approche de lui, et, après avoir donné un libre cours à une toux aigre et astmatique, l'apostrophe en ces termes: "Ah! vous êtes en retard aujourd'hui, père Landry....j'étais au poste avant vous....Vous êtes bien assez intrigante pour çà, la mère Cagin.—Intrigante, c'est bientôt dit, çà....je me donne assez de mal pour élever mes quatre enfans.—Oui, vos quatre enfans, ils ne sont pas à votre charge car je tiens du second bedeau que vous les louez trois francs par jour à la *femme borgne* de Saint-Germain-des-Prés;* moi, j'ai plus d'entrailles pour les miens, je me saigne pour les entretenir à l'école de Charité des frères.—Ah! dame, vous êtes riche, vous, depuis le temps que vous faites le métier....avec ça qu'on dit *que sous M. Fouché.*† —Allons, brisons là-dessus, la mère Cagin....Comment iront les affaires aujourd'hui, qu'avons nous?—Nous avons trois enterremens, deux baptêmes et un mariage.—Pas mal et quelle espèce de monde?—Il y a *un convoi d'hotel, un mariage de boutique* et *un baptême de bureau*..le reste, c'est *des pas grand chose,* des petites gens; ils vont à la chapelle basse et ça ne nous regarde pas." Les portes de la paroisse s'ouvrent et les deux mendians s'inclinent devant le suisse; la vieille lui offre des manchettes de dentelle..et le mendiant une bouteille *de rosolio.*

La foule des autres mendians arrive successivement, les marches de l'église se garnissent, elles sont obstruées, et heureux les fidèles qui entrent ou qui sortent sans perdre un pan de leur habit, sans voir leur mantelet déchiré. Le convoi se présente, les larmes de

---

* Eglise ou fut exposé pendant long-tems le tombeau *d'Eloise et d'Abelard* que l'on admire maintenant à *Western Exchange.*

† Ancien chef de la police de Paris.

la famille se mêlent aux cris de la cohue qui arrache presque les gros sous dans la bourse des amis du défunt . . . . Les mariés sortent en ce moment ; il jettent la monnaie blanche à pleines mains, et les cris des misérables qui s'arrachent cette aumône se mêlent aux bénédictions grotesques et banales qu'ils récitent d'un ton monotone. Mais l'heure des offices est passée, les desservans se sont rétirés gravement au milieu des révérences et des signes de croix de la multitude en guenille ; on se sépare, la paroisse est déserté, le donneur d'eau bénite veille seul dans la nef, les mendians ont pris leur volée. Le père Landry se met en tournée ; il arrive d'abord chez la dévote marquise de *** ; le suisse le connaît, *c'est un pays*, il monte, reçoit l'aumône fastueuse, partage avec le protecteur de la porte . . . . et se rend chez une pauvre, mais bienfaisante dame du quatrième ; du pain, du vin, le denier de la veuve lui sont offerts, il accepte en faisant un geste de dédain, continue sa tournée et sa complainte ; enfin, quand il a épuisé toutes ses pratiques dont *c'est le jour*, il s'achemine chez certain employé d'un bureau secret : là, dans une conversation confidentielle, il fait part de toutes les observations honteuses qu'il a faites . . . . il donne la liste de ceux qui manquent à la messe, qui lisent Voltaire, sont abonnés au *Constitutionnel*, au *Courier*, qui reçoivent *the Globe and Traveller*, *the Morning Chronicle*, ou *l'Indépendant*, *&c. &c.* . . . il reçoit 3 francs et regagne la cave du cabaretier en chantant : *Ames charitables, n'oubliez pas le pauvre de la paroisse s'il vous plait.* LE FRANC PARLEUR.

MACÉDOINE.

Lundi prochain représentation au bénéfice de *Mlle St Ange.* Amateurs de la gaité, hâtez-vous de vous procurer des billets, vous en trouverez au théâtre français, au bureau de notre journal et chez Mlle St Ange, No. 73, Charlotte street, Fitzroy square : hâtez-vous ; les absens auront tort, la bénéficiaire jouera dans trois pièces, et elle part au mois d'aoust peut-être pour ne revenir jamais.

Mardi 2 mai, matinée musicale donnée par M. Bellon. On y entendra Mmes Pasta et Caradori, M.M. Curioni, Pellegrini et Sapio.

Mlle Duparc va débuter incessamment au théâtre français.

La recette du bal au bénéfice des réfugiés espagnols s'est élevée, déduction faite de tous frais à 1500 L. S. On a remarqué que les raffraichemens servis par M. Jarrin étaient trés bons et d'un prix très modéré ; deux qualités qui sont étonnées de se rencontrer ensemble.

Nous parlerons dans notre prochain numéro du succès de madame Pasta, du théâtre de l'opéra, d'Othello, et du ballet de la naïssance de Vénus, d'Obéron de Covent Garden, de Virginius et d'Aladdin de Drury lane, de la matinée musicale de M. Bellon et de la représentation donnée au bénéfice de Mlle St. Ange.

De l'Imprimerie de C. RICHARDS, 100, St. Martin's Lane, Charing Cross.

LE

MERCURE DE LONDRES.

PAR

MR. F. CHATELAIN.

1ère année—No. 11me.—Samedi 6 Mai 1826.

AVIS.

Les souscripteurs dont l'abonnement expire avec le numéro prochain, sont priés de vouloir bien le faire renouveller, pour éviter tout retard dans l'envoi de notre feuille.

Le bureau du Mercure de Londres, No. 24, Queen Street, Golden Square, est ouvert tous les jours de midi à 4 heures.

POËSIE.

LA RENONCULE ET L'ŒILLET.

Fable.

La renoncule, un jour, dans un bouquet,
Près de l'œillet se trouva réunie;
Le lendemain, elle eut le parfum de l'œillet:
On ne peut que gagner en bonne compagnie. L. D. M.

ACADÉMIE FRANÇAISE.

PASTORET.

M. De Quelen est Académicien, pourquoi M. Pastoret ne le serait-il pas? X.

LA CASTORIDE.

Préface de l'Editeur.

La Castoride! . . . . ami lecteur, que ce titre ne t'effraie pas; tu verras dès le commencement du récit de la véritable histoire dont je me hazarde à mettre sous tes yeux une bien faible partie, que l'auteur de ces mémoires était ennemi de la fable, et ne se serait jamais avisé de réchauffer les contes que les poëtes ont fait sur les deux fils de Léda. Il n'est ici question que des actes mémorables d'un chien nommé Castor, qui, par un instinct tout-à-fait merveilleux, mérite d'être distingué des animaux de son espèce; et ce qui peut exciter l'intérêt dans cette narration, c'est que tout y est conforme à la vérité. J'en donne pour preuve ma véracité naturelle; et de plus, celle de la personne qui m'a fait héritier de son manuscrit.

Je le tiens de la sœur *Euphémie*, ma vénérable aïeule, qui me dit au lit de la mort,—" Approche mon cher Euphême. J'ai toujours reconnu en toi un amour de la vérité qui m'a inspiré une confiance singulière; c'est pour t'en donner une preuve que je dépose entre tes mains un manuscrit précieux (Les faits et gestes de Castor). Tu y verras que c'est à lui que je dois de n'avoir pas langui dans un cloître jusqu'à la mort, et d'avoir pù payer ma dette à la nature et survivre à moi-même. Tu y verras encore qu'un ami, à qui je l'avais communiqué aurait gâté ces mémoires, si je n'avais été prévenue de son infidélité. Il y avait déja mis un titre nouveau (La Castoride), et en avait divisé les douze chapitres en douze chants, dans l'intention probable de les arranger à la manière des poëtes et d'y mêler des fictions; heureusement je ne lui en ai pas laissé le tems. Je te confie donc le manuscrit pur, mais je te conseille, en le mettant au jour; pour l'honneur de l'espèce canine, et particulièrement de Castor, de laisser subsister le nouveau titre et la division par chants; *la vérité n'en est point offensée;* mais je te recommande pour tout le reste la plus scrupuleuse sévérité historique." J'exécute fidèlement les dernières volontés de mon aïeule la sœur Euphémie.

Encore un mot, ami lecteur. Tu ne sauras point dans ce premier chant quelle était cette sœur Euphémie, auteur des mémoires que je publie, mais si ta bienveillance m'autorise à te les présenter en entier, je m'engage à satisfaire ta curiosité sur ce point.

Verdique.

LA CASTORIDE.

Chant Premier.

Argument.

La vérité-pratique est chose inconnue aux rimeurs.—Commencement de l'histoire de *Castor*.—Sa race, ses mœurs, son caractére, son éducation.—Le profit qu'il en tire.—Quel orage excite sa scrupuleuse fidélité à son maitre.

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.
Ce mot est la raison en pratique admirable,
L'aimer et s'y tenir est une chasteté ;
Mais, sans scrupule, au Pinde, on la met de côté ;
Les nymphes du vallon qui se disent pucelles,
En fait de vérités sont de franches donzelles,
Qui ne trouvent d'attraits que dans les fictions,
Les rêves de l'esprit et les illusions :
Fuyez-les à mentir si vous n'êtes habile.
Depuis le fameux chantre et d'Ulysse et d'Achille,
Jusqu'au père innocent de ces vers anodins
Qu'on voit naître et mourir chez nous tous les matins,
Le rimeur, quelqu'il soit, bâtard ou légitime,
Venu de Barbarie, ou de la docte Cime,
Favori des neuf sœurs ou par elles proscrit,
Se voue à la chimère et du vrai s'affranchit.
D'abord, de celui-ci la verve souveraine
A-t-elle été puisée aux sources d'hippocrêne?
Des reines du Permesse est-il le nourisson?
Il lui faut à l'instant, docile à leur leçon,
De hauts faits mensongers se faire l'interprète,
Et pour *des contes bleus* emboucher la trompette.
Si même, par hasard, dans la réalité
Il fait choix d'un héros digne d'être chanté ;
Du poëte l'esprit, soudain, inévitable,
Lui fait mêler au vrai les erreurs de la fable,
Et l'adulation avec tous ses excès
Dans ces chants malgré lui trouve un facile accès,
C'est même sur l'exil du vrai dans un poëme,
Que certains esprits faux bâtissent leur système:
*Parceval,** par exemple, et tant d'autres encor
Qui blessent la raison en prenant leur essor,
Bons hommes dans le fond, ne sont pas nés poëtes ;
Du style en leurs écrits les grâces sont muettes,
Nulle inspiration, pour eux nulles faveurs ;
Mais servile troupeau, rampants imitateurs,
S'ils ne peuvent voler en aigles du Parnasse,
Ils se disent tout bas : "*Mentons avec audace ;*
Vanité, flatterie, à défaut de talents,
Mènent bien. Paraissons, montrons-nous dans les rangs
Comme les successeurs de Corneille ou de Molière
Et les frères puînés de Racine et Voltaire."
Je le répète donc : tout rimeur ici bas,
Toujours aux fictions a trouvé des appas.

---

* L'académicien Parceval Grandmaison. Voir le poëme de Philippe Auguste, récemment publié par lui.

Du Parnasse français législateur sublime,
Boileau par la raison est conduit à la rime;
Mais veut-il célébrer la chute d'un lutrin,
Il évoque aussitôt l'enfer et le destin.
Sage, il nous avait dit: *Le vrai seul est aimable.*
Poëte, il prête au vrai les couleurs de la fable;
Il faut donc voir en lui deux hommes à la fois,
Echapper à l'exemple et respecter ses lois.
Et toi, Gresset, et toi, dont la muse facile
Egaie en folâtrant et la cour et la ville;
Ton *vert-vert* me plairait s'il n'était mensonger,
D'ailleurs, pourquoi chercher un héros étranger?
Il est tant parmi nous d'histoires curieuses
D'oiseaux industrieux et *de bêtes fameuses!*
Les livres en sont pleins, dont les auteurs discrets
De la simple nature empruntant leurs sujets
Sont les amours chéris de plus d'une famille;
Telle mère en prescrit la lecture à sa fille
Pour former sa raison, interresser son cœur,
Et dans un monde exquis en produire la fleur.
Ah! si comme *Bouilli*,* j'avais le don des larmes
A Castor, mon héros, chacun rendrait les armes;
Bientôt, au premier rang, placé dans un boudoir,
Pour l'innocente *Agnès* il serait un miroir;
Il ferait tressaillir la sensible *Thémire*
Et soupirer tout bas la prude *Pallamire:*
Mais je laisse à des preux le soin de le chanter;
Fidèle historien, moi, je vais raconter.
A Lutèce jadis * * * * *
* * * * * * * *

(*Suite et fin de ce chant à un prochain numéro.*)
F. CHATELAIN.

Samedi dernier pendant un entr'acte de *Romeo et Juliette* à l'opéra, un spectateur inquiet d'une certaine presse dont il semblait être le but, porte sa main à sa poche.—Vous avez pris ma tabatière, dit-il aussitôt, mais avec ménagement, à un individu de mine équivoque; rendez-la moi, ou ...... — Point de bruit,

---

* *M. Bouilli*, gouverneur du duc de Bordeaux, remarquable par son exquise sensibilité. Chez lui:

Tout, jusqu'à *je suis gai*, tout se dit *en pleurant*.

En parlant du duc de Bordeaux, ne voilà-t-il pas un monsieur *Tarin* evêque de Strasbourg qui vient d'être nommé précepteur de son altesse en remplacement de feu le duc de Montmorency? et qu'a fait ce monsieur Tarin? .... *un ouvrage consacré à la défense des jésuites*..... quand donc ...... patience, l'orage se prépare; il éclatera bientôt. F. CHATELAIN.

je vous supplie, leur répond l'interpellé, ne me perdez pas. Tenez, reprenez votre tabatière ajoute-t-il à voix basse; en même tems il entr'ouvre sa poche. L'homme confiant s'y précipite de tout l'avant bras. Alors, *au voleur! au voleur!* . . . S'écrie l'émule de Barringthon, en montrant la main prisonnière, et le bon spectateur est arrêté. Il s'explique avec avantage: mais sa tabatière? . . . . . . L'accusateur avait disparu.

PENSÉES.

On ne rend point raison des caprices du cœur.

La timidité accompagne toujours les grandes passions.

On nous persuade aisement ce qui nous fait plaisir.

La vérité porte toujours avec elle un caractère qui se fait sentir.

Il ne faut croire le mal que quand on ne peut pas faire autrement.

Que de gens resteraient muets s'il leur était défendu de dire du bien d'eux-mêmes et du mal d'autrui.

Il y aurait trop de malheureux si l'on donnait le bonheur.

L'histoire et les romans ne sont que le récit des efforts de l'homme pour atteindre au bonheur.

Consultez les vieillards, ils ont appris à leurs dépens la route de la vie, ils vous empêcheront de vous y égarer.

Pour les femmes, la douceur est le meilleur moyen d'avoir raison.

On est tout reconcilié avec l'indigence, quand on a vu de près la misère des grands.

Aimer, c'est déplacer en quelque sorte son existence; c'est vivre dans un autre, pour un autre.

Sans les femmes, le commencement de notre vie serait privé de secours, le milieu de plaisirs et la fin de consolations.

LE TESTATEUR.

Approchez, monsieur le notaire.
Disait un noble Bas-Normand:
Je touche à mon heure derniére,
Et veux faire mon testament.
Trois enfans, voila ma famille:
Je lègue à Susanne, ma fille,
De quoi se cloitrer saintement;
Mon fils ainé, pour son partage,
Aura mon titre de baron.
Mes fiefs et tout mon héritage....
—Et le cadet?—son appanage,
Sera mon épée et mon nom.

*Extrait de l'Indépendant, journal Lyonnais.**

* L'Indépendant. Voir notre VIII No. page 124.

GUIMBARDES DE M. EULENSTEIN,*
De Heilbronn (Wurtemberg.)

L'origine de la guimbarde se perd dans la nuit des tems. Ce petit instrument est fort commun dans toute l'Europe, et particulièrement dans les Pays-Bas et le Tyrol où il fait le charme des paysans et de leurs familles : la guimbarde est aussi connue dans l'Asie, et les Grecs de Smyrne l'appellent, par onomatopée *biambo*. Elle se compose de deux parties, le corps et l'âme. Le corps a la forme du manche de certains tire-bouchons; l'âme consiste dans une petite branche d'acier, scellée à la partie supérieure du corps et recourbée à son extrémité, de manière que les doigts puissent aisément l'accrocher. Jusqu'à ce jour, on n'avait en général cherché à en tirer que de petits airs, dépourvus de modulations et toujours à une partie. Un seul homme s'était acquis une réputation sur ce singulier instrument, et on ne le connaissait point en France où il n'avait pas voyagé (il florissait à l'époque de la révolution), lorsque les *Mémoires de madame de* GENLIS sont venus nous le révéler.† Ce musicien d'un genre nouveau était au service de Frédéric, dit *le grand:* se trouvant une nuit de faction sous les fenêtres du roi, il joua de la guimbarde, et avec une telle habileté que Frédéric, grand amateur de musique, s'imagina entendre le bruit d'un orchestre éloigné. Surpris de reconnaître qu'un effet si agréable n'était produit que par un seul homme, armé de deux guimbardes, il lui ordonna de monter; le soldat refusa, disant qu'il ne pouvait être relevé que par son colonel, et que, s'il obéissait, le roi le punirait le lendemain pour avoir manqué à la discipline. Présenté le jour suivant à Frédéric, il fut entendu avec admiration, reçut son congé et cinquante frédérics d'or. Cet artiste dont madame de Genlis ne donne pas le nom, s'appelle Koch; il ne posséde aucune notion musicale et doit son talent à des dispositions naturelles. Il a fait fortune en voyageant et en jouant dans les sociétés; il vit retiré à Vienne, et âgé de plus de 80 ans. Il se servait à la fois de deux guimbardes, ainsi que le font quelques paysans du Tyrol, et de tems en tems il produisait sans doute des accords à deux notes; ce qui, dans le silence de la nuit, devait faire une certaine illusion, surtout si l'on considère l'idée que l'on se fait d'avance d'un instrument aussi borné que la guimbarde : aussi, exigeait-il que l'on éteignît toutes les lumières pour l'entendre. Quoi qu'il en soit, il était assurément bien loin de tirer de la guimbarde

* M. Eulenstein demeure à Londres, No. 300, Oxford-street. Avant son départ de Paris, il a été admis à jouer son instrument chez *Madame*. Le grand Charles X. et la jolie duchesse d'Angoulême ont daigné le complimenter. X.

† Voyez *Mémoires*, tom. v, p. 8.

tout le parti qu'en tire M. Eulenstein. C'est après dix ans d'études réfléchies et opiniâtres que ce jeune artiste a atteint le but qu'il se proposait, en sorte qu'en donnant l'analyse de la guimbarde, considérée comme corps sonore, je ne ferai que présenter le résultat de ses découvertes.

Une guimbarde prise isolément donne un son grave quelconque, portant tierce, quinte, octave, etc. Si la tonique grave ne s'entend pas dans les guimbardes basses, il faut s'en prendre, non à l'instrument, mais au défaut de moyens de l'instrumentiste. En examinant ce résultat, on ne peut s'empêcher de remarquer l'ordre et l'unité établis par la nature dans les corps harmoniques, et qui place la musique au rang des sciences exactes. Les sons de la guimbarde ont trois timbres différens. Les sons graves de la première octave ont du rapport avec les sons de chalumeau de la clarinette, ceux du medium et du haut, avec la voix humaine de certaines orgues: enfin, les sons harmoniques sont en tout semblables à ceux de l'*harmonica*. On conçoit que cette diversité de timbres jette déjà une grande variété dans une exécution que l'on regarde toujours comme devant être faible et mesquine en raison de l'exiguité de l'instrument. Néanmoins, on ne pouvait encore en tirer grand parti, puisque, dans l'étendue de trois octaves, se trouvait une foule de lacunes qui ne pouvaient toutes être remplies par le talent de l'exécutant : d'ailleurs, la plus simple modulation devenait impossible. M. Eulenstein a remédié à cet inconvénient, en faisant confectionner seize guimbardes qu'il accorde au moyen de cire à cacheter placée en quantité plus ou moins grande à l'extrémité de l'âme. Chaque guimbarde donne alors pour tonique une des notes de la gamme diatonique ou chromatique, et l'exécutant peut remplir tous les intervalles et passer dans tous les tons en changeant de guimbarde. Pour que ces mutations n'interrompent pas la mesure, on doit tenir toujours une guimbarde en avance, de même qu'un bon lecteur a les yeux, non sur les notes qu'il exécute, mais sur celles qui les suivent. Les sons de la guimbarde s'obtiennent par l'attraction et la repression de l'air dont la colonne est interceptée par l'âme de l'instrument; la pression des lèvres sert avec le souffle à déterminer la gravité et l'acuité. On conçoit dès lors que ce bizarre instrument est très-fatigant pour la poitrine, et qu'il est pernicieux aux dents, son apposition lorsque l'âme est mise en mouvement, produisant à peu près l'effet de vibrations d'un diapason.

C'est par un exercice continuel que M. Eulenstein est parvenu à surmonter une foule de difficultés et non-seulement à étonner, mais à satisfaire toutes les personnes qui l'ont entendu. Il a souvent employé les ressources de l'art pour enchanter les oreilles des auditeurs, et les plus prévenus ont été forcés de rendre justice à son talent. Les amateurs se sont accordés avec les

compositeurs pour applaudir les airs charmans de M. Eulenstein. Ses variations sur l'air *Di tanti palpiti* sont on ne peut plus agréables. Je lui ai entendu exécuter un duo de harpe et guimbarde avec M. Stockausen; celui-ci a eu le soin, dans les solos de guimbarde, de n'accompagner que *pianissimo*, et, pour ainsi dire, en caressant les cordes; de façon que la partie de M. Eulenstein s'est entendue parfaitement. Il est des personnes qui, tout en accordant à ce jeune artiste les éloges qu'il mérite, regrettent pour lui le tems qu'il a employé si laborieusement à perfectionner le plus ingrat des instrumens: ces observations seraient justes, si M. Eulenstein était musicien à la manière de Koch qui ne mérite ce titre que la guimbarde à la bouche: mais M. Eulenstein est bon violoniste et habile guitariste; il s'adonne en ce moment à l'étude de la composition, et il a l'intention de se fixer à Paris à son retour d'Angleterre. Ses amis ne sauraient trop l'engager à prendre ce parti. Avec le talent qu'il possède et la patience dont il a fait preuve, il ne peut manquer de faire faire de grands progrès à la guitare et de continuer honorablement les travaux de MM. Sor, Carulli et Carcassi.

J. Adrien-Lafasge.

LITTÉRATURE ESPAGNOLE.

Revista *del antiguo teatro español*, Revue de l'ancien théâtre espagnol, *par Don Pablo Mendibil*, émigré, professeur de langue espagnole à Londres. 1826. A la librairie espagnole de Salva, 124 Regent-street.

L'abondance des matières que nous avons à traiter aujourd'hui, nous force à remettre à un numéro subséquent l'analyse de cet ouvrage, fruit des savants loisirs d'un espagnol émigré.

A peine avions-nous tracé ces lignes, qu'on nous a apporté l'ouvrage périodique *Ocios de españoles emigrados.* La livraison précédente était très interressante, nous y avions particulièrement distingué un poëme (Las ruinas de Roma, *les ruines de Rome*) rempli de belles idées pompeusement rendues, et la continuation d'un article déjà signalé par nous comme extrèmement curieux,* *Documents pour servir à l'histoire moderne de l'Espagne.* Nous pouvons assurer que la nouvelle livraison ne le cède en rien à sa sœur ainée. Elle se compose *d'une analyse* parfaitement faite *du dictionnaire espagnol* publié l'an dernier à Paris, *par M. Nunez de Taboada;* du *discours* de *Don Antonio Galiano* à la Session des Cortès en 1823; d'une foule d'articles sur la politique et sur les Sciences physiques et naturelles et d'une charmante petite pièce de vers, Las Abispas, imitée d'Anacréon. Un des rédacteurs des Ocios, en parlant du bal donné le 21 avril à l'opéra, a payé à la nation anglaise le tribut d'éloges qu'elle mé-

* Voir le 5 No. de notre journal page 71.

rite pour l'empressement qu'elle a mis à secourir les réfugiés espagnols et italiens, déplorables victimes des évenemens politiques.

Ayant promis de citer un article des *Ocios* pour faire mieux apprécier le mérite de ce recueil, nous allons tenir notre promesse. Si parmi nos lecteurs, il en est qui n'entendent pas la *lingua castellana* ils sont invités à se reporter à la page 106 de notre Mercure de Londres, en lisant notre article MANIÈRE DE FRAPPER AUX PORTES, ils sauront ce que signifie :

MODO DE LLAMAR A LA PUERTA EN LONDRES.

En Lóndres hai pocas puertas cocheras, y las-pocas que hai est'an cerradas como todas las demas. El modo de llamar annuncia la calidad del sujeto que se presenta. Dar un aldabazo ménos del que corresponde, seria degradarte, y uno de mas equivaldria à una insolencia ó á una usurpation. Un golpe solo y seco lo usa la lechera, el carbonero, un criado de la casa, ó algun pobre vergouzante, cómo diciendo : *deséo entrar, si Vms se sirven abrirme.* Con dos gelpes fuertes y apresurados llama el cartero, uno que trae tarjeta de cumplido, esquela de couvite ó cualquier otro recado ; y con ellos da á entender que está de prisa, que viene por algun negocio de la casa y que *necesita entrar.* Tres golpes con variedad de compas avisan que es el amo ó ama de casa, ó alguno de los conocidos que la frecuentan, y equivalen al imperativo *abran.* Vn repique de cuatro golpes con fuerza de muñeca es la señal de alguna persona de forma, ó de una clase inmediata á la de los nobles, que viane en coche, y significa : *quiero entrar.* El mismo repique de cuatro, repetito con firmeza y como diciendo que no le quiere esperar, es para un lord, una lady, algun príncipe del sacro romano imperio un baron aleman ó algun personage extraordinario, que parece està diciendo : *y muchísimo favor que le hago á Vm. en venir á verle.* Estos diversos modos de coscorronear que los ingleses llaman tronar à la puerta (*door thundering*) pueden à vezes halagar la necia vanidad de los que reciben visitas, pero no dejan de ser harto incómodos y descorteses. ¿ No ha de poder ir uno á ver á su vecino sin anunciarse con una especie de insulto ? Para montener el trato social. ¿ Se necesita, acaso ir á dar la señal de asalto á la puerta de la persona con quien se quiere pasar un rato en paz y buena compaña ? Esta costumbre de *tronar á la puerta* se practica universalmente. Triste del criado que se descuide en dar, cuando va con su amo, un aldabazo ménos de lo que corresponde á la clase ó los humos de este, porque corre gran riesgo di ser despedido. Muchos modos de hacer ruido hai en el mundo, pero en verdad que no es este el ménos absurdo, y seria bueno pensar en prohibirlo *como perturbador de la tranquilidad pública.—El Observador.* (MERCURE DE LONDRES.)

Comme nous terminons cet article, arrive à notre bureau THE MACCLESFIELD HERALD . . . . nous répétons avec une petite variante ce que nous disions tout-à-l'heure :

L'abondance des matières nous force à remettre à un numéro subséquent ce que nous nous proposons de dire de ce journal.

F. CHATELAIN.

VARIETÉS.

Lundi quinze de ce mois, il y aura une eclipse de soleil à 3h. et demie après midi ; *bonne nouvelle pour les obscurantins !*

A Calais, on montre à l'hotel Dessin *la chambre* habitée jadis par Sterne. Il y a une chose capable de distraire un peu l'illusion, c'est de penser que la dite chambre n'a été bâtie que depuis la mort de cet inimitable écrivain.

C'étoit le Dimanche 23 Avril le jour anniversaire de la naissance de l'immortel Shakspeare. Cet anniversaire a été célébré le vingt-quatre à Stratford par environ deux cents gentlemen. Le canon a été tiré, durant toute la matinée des musiciens placés sur des bateaux longeaient la rivière d'Avon, en faisant retentir les airs des accords les plus mélodieux.

Le Mardi 25 à 1h. du matin, on a vu dans la partie (sud-est) du ciel un magnifique arc-en-ciel produit par la lune. Cet arc-en-ciel parfaitement dessiné quoique moins radieux et moins varié en couleurs que celui produit par le soleil, était très apparent. Il offrait la nuance de l'argent pâle et s'étendait d'une extremité de l'horison à l'autre. Il a duré pendant plusieurs minutes en présentant à l'œil un phénomène aussi beau que rare.

Dans la grande Bretagne le nombre des hommes en état de porter les armes depuis l'âge de 15 ans jusqu'à 60 est de 2,744,847. Le nombre des mariages est environ de 98,030 par an ; et il est à remarquer que sur 63 marriages 3 seulement sont sans résultat pour la patrie. Le nombre des décès est annuellement d'environ 332,708, ce qui fait approchant 25,593 par mois, 6398 par semaine, 944 par jour et 40 par heure.

(From the Macclesfield Herald and Congleton Gazette.)

LA LEÇON D'ASTRONOMIE,

OU LES NOUVEAUX MARTYRS.

Folie Persane.

« Je voudrais bien savoir l'astronomie !" disait un jour un sultan de Perse à son grand-visir. « Votre hautesse n'a qu'à parler, repartit celui-ci, et les astres obéiront à sa voix ; ils sont prêts à se détacher de leur voûte aérienne pour amuser les loisirs de votre grandeur." Au même instant, sans prévenir son maître, Ali-Tilman envoie quérir les cinq astronomes les plus renommés d'Ispahan ; il les reçoit dans une salle écartée, et leur fait quelques instans la leçon sur le rôle qu'ils doivent jouer dans

cette affaire. Cependant, le sultan impatienté appelle son visir et lui crie de toutes ses forces: " Ali, je veux que le soleil, la lune et cinq étoiles viennent à l'instant m'amuser, sinon j'ordonne qu'ils soient empalés de suite, ainsi que toi et la moitié des eunuques de mon palais." A peine prononçait-il ces derniers mots, que les cinq astronomes, les yeux en pleurs, entrent et se précipitent aux pieds du sultan, dont ils baisent la noble poussière. " Grâce! s'écrient-ils tous les cinq à la fois, que votre grandeur épargne à l'univers, sur lequel elle étend son glorieux empire, les plus terribles, les plus affreux désastres. Ah! nous vous en conjurons, laissez, sublime sultan, à la place que leur ont fixé vos ancêtres, et l'astre éclatant qui nous inonde tous les jours des flots de sa lumière, et la pâle clarté qui, durant la nuit, guide nos pas incertains, et les anneaux brillans qui, fixés dans l'espace, parsément sa voûte azurée. Que votre gloire soit satisfaite, ils obéissent à vos lois : mais ne soyez pas un tyran ; leur aspect imprévu au milieu de la cour d'Ispahan serait le signal de troubles et de malheurs infinis. Ah! laissez ces esclaves de votre toute puissance accomplir loin de nous leur tâche accoutumée. Grâce, grâce à la lune, grâce au soleil, grâce aux cinq étoiles." " Eh! bien, grâce soit; mais il faut bien que tout le monde s'amuse, et quand je parle, moi, je veux être obéi. Que le soleil, la lune et les cinq étoiles restent donc à leur place, et qu'ils ne soient pas empalés: mais il faut que quelqu'un le soit, attendu qu'il est nécessaire, avant tout, que je m'amuse d'une manière ou d'autre. Qu'on appelle mon visir." Ali-Tilman entre presqu'aussitôt, tout tremblant. Rassure-toi, lui dit le sultan, prends-moi ces cinq individus qui m'ont si bien étourdi les oreilles: je te fais grâce; qu'ils soient empalés de suite." Ainsi périrent, pour les plaisirs du sultan de Perse, martyrs du soleil, de la lune et de cinq étoiles, les cinq plus fameux astronomes d'Ispahan.

REVUE THÉATRALE.

PARIS.

Académie royale de Musique.—On a repris deux operas qui tous deux ont réussi, qui tous deux ont eu le succès que leur réputation et leur mérite devaient leur assurer, mais qui à cause de leur ancienneté, ou du goût du public qui préfère les choses nouvelles aux choses remises à neuf, n'ont pas eu sur les recettes une influence aussi favorable qu'on l'aurait cru. *Armide* et *Olympie* attirent du monde sans faire foule. L'administration s'occupe de monter *Macbeth*, musique de M. Chelard; on dit le plus grand bien de cet ouvrage. Ce compositeur obtint dans le temps le grand prix, et il alla sous le ciel de l'Italie perfectionner le talent qu'on lui avait reconnu en France.

Mademoiselle Adèle Bibre du conservatière a débuté dans le rôle d'Antigone. Cette belle actrice s'est présentée à ses juges

avec l'émotion inséparable d'un début ; on a pu juger cependant qu'elle a de la voix, et qu'avec de l'étude et du travail, elle pourra devenir pour l'Académie royale de musique un sujet précieux.

Théâtre-Français.—Ce théâtre s'est enrichi des sommités tragiques et comiques de l'Odéon ; Joanny et Perrier sont bien placés sur notre premier théâtre. Joanny, exact, naturel, et dans certains momens véritablement tragique, s'est placé après Talma, et au-dessus de Lafont. Perrier lutte avantageusement avec Armand et Michelot ; mais tous les emprunts de la rue de Richelieu n'ont pas été aussi avantageux. Victor est faible, David ne tient pas tout qu'il semblait promettre ; Samson, qui a joué *le Barbier de Seville* et *Sosie d'Amphitryon*, promet de se placer près de Monrose.

On a parlé de la démission de Mlle Leverd, mais ce bruit ne s'est pas confirmé. Talma est au Hâvre, où il excite au plus haut point l'enthousiasme des habitans.

Opéra-Comique.—L'opéra comique est devenu une arène où le combat est d'autant plus acharné qu'il y va de l'existence des combattans. Les acteurs demandent des comptes, on offre de les leur rendre ; ils demandent qu'il leur soit permis de contrôler les dépenses, et voilà le point en litige ; ils pensent avoir droit à un gouvernment constitutionnel, et il paraît que M. Guilbert de Pixérécourt, que l'on a surnommé *l'autocrate de Feydeau* et le *tyran de la Gaîté*, il paraît, disons-nous, que ce directeur préfère l'arbitraire. Les petits journaux sont remplis des réclamations des uns et des explications de l'autre. Huet et Darancourt ont été renvoyés ; et si M. de Pixérécourt n'avait pas la goutte, qui sait ce qui serait advenu ? Nous tiendrons nos lecteurs au courant de cette querelle, où il nous semble que la justice et la raison ne se trouvent que d'un côté.

Leclerc, baisse-taille d'Opéra-Comique, quitte ce théâtre pour l'Odéon.

Un M. Oudinot a débuté dans *Coradin*. M. de Pixérécourt doit en vouloir beaucoup à ce jeune homme ; car il ne désirait pas sans doute faire regretter Huet, et voilà cependant l'effet qu'a produit le débutant.

Théâtre Italien.—Rubini est parti, Donzelli est revenu, Naples nous a rendu ce chanteur, et nous avons revu *Othello*. Donzelli a subi à Paris les épreuves les plus difficiles, il est arrivée après Garcia que les dillettanti aimaient tant, et il l'a remplacé avec avantage ; aujourd'hui il succède à Rubini dont la voix est si flexible et si suave, et il se tire encore avec bonheur de cette nouvelle comparaison, c'est que Donzelli a un véritable talent.

Odéon.—On reprend les pièces de M. Picard, c'est faiblesse ou erreur, car jusqu'à présent on ne nous a présenté que les ou-

vrages les plus faibles de cet académicien distingué, et ces reprises n'ont pas été heureuses. *Marguerite d'Anjou* remplit toujours la salle. On monte *Ivanhoë*, opéra dans lequel débutera Leclerc de Feydeau. Mlle Level a débuté à ce théâtre par le rôle d'Hermione. Cette actrice a fait plaisir, elle a débité son rôle avec âme et avec force, et a produit de l'effet, quoiqu'elle eût choisi pour son début un de ces personnages qu'on ne peut bien représenter, selon Voltaire, que *lorsqu'on a le diable au corps.* Si comme on le dit, Mme. Valmonsey passe à la rue de Richelieu, Mlle. Level sera pour l'Odéon une bonne acquisition.

Théâtre de Madame.—On prépare *le Château à Vendre;* ce vaudeville sera-t-il meilleur que *la Lune de miel* qui tourne au sentiment? Nous l'ignorons; mais il le faut croire, si tout ce qu'on en dit est vrai. On a repris les *Inséparables,* pièce invraisemblable, mais spirituelle, où Ferville joue avec naturel le rôle d'un garde du commerce. Mlle. Dejazet a cessé son service depuis quelques jours, et Mlle. Adeline et Mme. Théodore, qui ont pris ses rôles, n'ont pu la remplacer.

Vaudeville,—*Le Cadran bleu, Lia, Joseph II.*, attirent le public à ce théâtre. Mme Bras y est rentrée, et on l'a revue avec plaisir dans *Pierre, Paul et Jean.* Un M. Dodel a débuté sans succès. Le vaudeville, qui possède Lafont, notre meilleur amoureux *sans ventre,* voit, grâce à son activité, la foule revenir dans ses loges et sur ses banquettes.

Variétés.—M. Paul a débuté à ce théâtre. Cet acteur n'a pas produit d'effet: mais on peut dire hardiment que l'émotion n'a pas paralysé ses moyens. M. Paul joue sans crainte et sans embarras.

Mlle Aldégonde s'est essayée sans succès dans l'emploi de Mlle Flore.

M. Ferdinand Laloue a réduit en un acte *l'Egoiste par régime* de M. de Longchamps, et y a ajouté de jolis couplets. Cet ouvrage a réussi, Potier y est fort bon; mais le comique fin qui y est répandu tranche avec les pièces du répertoire de ce théâtre. Potier part pour Londres le 16 de ce mois.

Porte-Saint-Martin.—Un jeune officier, qui croit avoir à se plaindre de sa cousine, dont il est épris, a donné sa démission, et est venu chercher en Suisse un refuge contre ses créanciers. Son oncle, dont il habite le château, arrive, et fait d'inutiles efforts pour le ramener en France. Le jeune fou est inébranlable; l'espoir d'un rapide avancement qu'on fait briller à ses yeux ne peut rien sur lui. On lui parle d'honneur et de gloire; mais ces mots n'ont plus pour lui une signification militaire: *le Caton des mauvais sujets* aspire à se faire un nom comme peintre et aux honneurs de la tribune, quoique ce ne soit pas dans les ateliers qu'on choi-

sisse les députés. Un régiment français arrive ; le drapeau national lui rappelle sa vie passée, le tambour fait battre son cœur, tous ses beaux projets s'évanouissent, et il rentre en France. Un paysan qu'il devait placer comme suisse chez un grand-seigneur cède lui-même à l'influence si connue du *ranz* des vaches, qu'une *musette* fait entendre.

Les auteurs de ce vaudeville, quelque peu romantique, sont MM. Jouslin de Lasalle et Ernest, dont les noms ont été proclamés au milieu des applaudissemens. Nous leur conseillons de supprimer le passage des *moustaches qui rendent trop lourd* et celui des *nuages qui dessinent l'image de Nelly*, et de ne pas faire un officier supérieur d'un homme qui vient de donner sa démission, et qu'on représente comme un jeune fou. Les acteurs ont tous fort bien joué, surtout Gobert et Mlle Zélie-Mollard. Moëssard chargé du rôle d'un colonel de cuirassiers, ne devrait pas avoir un pantalon de hussard.

(A un prochain numéro notre article sur les théâtres de l'Ambigu et de la Gaieté, où depuis quelque tems on ne donne rien de neuf.

L. P. F.

LONDRES.

DRURY LANE.— *Virginius, or the liberation of Rome.*

Chaque jour, parmi les humains,
Des vertus la trace
S'efface ;
On ne voit plus de vrais romains.

L'honneur est un vieille idole,
Nous la profanons par nos mœurs ;
La gloire est une ombre frivole
Et les lauriers du capitole
Trouveraient peu de défenseurs.

Chaque jour, parmi les humains
Des vertus la trace
S'efface ;
On ne voit plus de vrais romains.

Nous n'avons pu nous empêcher de faire cette réflexion à la représentation de la belle tragédie de Virginius. Quelle haine profonde de la tyrannie animait le cœur de ces vieux romains, que de sacrifices n'étaient-ils pas disposés à faire pour la détruire . . . . rien ne leur coutait, à la perte de la liberté, ils préféraient la perte de leur propre sang. La tragédie de Virginius est trop connue pour que nous en fassions ici l'analyse. *Virginius*, Macready, est admirable, il a eu plusieurs momens où il nous a paru au moins égaler notre Talma. *Icilius*, Wallack a de l'énergie, mais cependant n'est pas très bien placé dans ce rôle, nous avons

eu de la peine à reconnaître dans lui *Iago* d'*Othello*. Young joue bien le rôle de *Lucius* et Miss Foote est au dessus de ce qu'elle est habituellement dans le rôle si intéressant de *Virginia*. Quant à *Appius Claudius*, s'il ne méritait d'être étranglé comme tyran, il le mériterait comme acteur, il est difficile d'être plus mauvais que ce gentleman, à moins de se nommer cependant Mr Gregory, Mr Webster, Mr Vining ou Mr Comer.

Nous engageons les personnes qui fréquentent les coulisses de Drury-lane à s'interdire le plaisir de circuler pendant la représentation, nous n'avons pas été peu surpris de voir au milieu du forum un romain en habit noir et chapeau rond ; l'apparition de ce romain d'un nouveau genre a fait rire de pitié tous les spectateurs.

Samedi dernier on a donné à ce théâtre la première représentation d'un opéra nouveau *Aladdin* ou *la lampe merveilleuse*. L'arrangeur de la pièce Mr George Soane n'a pas fait grands frais d'imagination, il a imité en cela l'auteur de la musique Mr. Bishop, qui certes, par cette composition, n'ajoute rien à sa réputation. On dit que cette compositeur a refusé 1000L. S. de sa partition, tudieu Mr Bishop! quel trait de modestie! . . . . . ou plutôt d'honnêteté, car bien certainement vous ne croyez pas que votre *Aladdin* vale seulement le quart de la somme qui vous a été si imprudemment offerte!

Carl Maria Weber assistait à cette représentation dans une loge privée, il a applaudi plusieurs fois Miss Stephens et Miss Johnson, et a montré dans tout le reste de la soirée la plus froide indifférence.

Quelque mauvaise que soit la musique de Mr. Bishop en général, on ne saurait disconvenir que l'ouverture et un ou deux morceaux ne soient bien au dessus du triste Oberon, M. Weber s'imaginerait-il le contraire ? . . . . nous reviendrons sur cet opéra dans un prochain numéro.

Covent Garden.—*Oberon*, poëme absurde, musique insignifiante et monotone, belles décorations, voila tout ce qu'on peut dire de cette pièce qui ne peut continuer d'attirer long-tems la foule. Braham, dans le rôle du duc de Guienne est détestable acteur, et son chant ne peut le faire absoudre de ce premier défaut. *Fatima*, madame Vestris joue bien et chante parfaitement l'air *O my dear Araby*, le seul morceau qui soit un peu remarquable. Du reste il nous serait difficile de dire quel est le plus mauvais acteur de M.M. Bland, Austin, Durnset, Chapman, Baker, Evans, Atkins, Horrebow et consorts. La plus belle décoration, et sans contredit celle qui termine la pièce, elle représente une salle d'armes dans le palais de Charlemagne ; cette salle est magnifique, mais nous eussions désiré qu'elle fut plus profonde. A qui la faute ? est-ce au peintre, est-ce à l'exiguité de la scène? c'est-ce que nous ne saurions dire, mais le fait existe.

HAY-MARKET. *Paul Pry*, Liston, attire la foule, mais cependant un nouveauté ne serait-elle pas nécessaire ?

SADLERS WELLS.—La mort de l'Elephant d'Exeter Change remplit chaque soir la salle. Cette farce excite à juste titre l'hilarité des spectateurs.

ROYAL WEST LONDON THEATRE.—Lundi dernier on donnait à ce théâtre, la réprésentation an bénéfice de Mlle St Ange, il y avait beaucoup de monde. Mardi c'était le tour de M. Last, la troupe Anglaise donnait à son bénéfice Les Filles du Meunier, mélodrame, l'Enfant Gaté, et le Somnambule, pièces jouissant du privilège d'attirer la foule. Aussi nous pouvons dire qu'il n'y avait aucune place vide dans la salle. Nous avons remarqué dans la première pièce M. Beverly, il a bien joué le rôle de Giles et a déployé beaucoup de patétique dans la dernière scène qui a quelques traits de ressemblance avec celle de notre joli Vaudeville Michel et Christine. Après cette pièce un petit enfant de trois ans et demie est venu arracher les applaudissements des spectateurs les plus indifférents en exécutant une danse écossaise. L'Enfant Gaté a suivi cette danse. Nous avons vu le jeune Watson. Cet enfant a du naturel, du mordant, du comique et de bonnes intentions, mais pourquoi lui faire chanter des morceaux aussi difficiles que le premier qu'il chante dan cette pièce ? c'est le moyen de détruire les espérances qu'il fait concevoir, en détruisant à jamais sa voix. M. Beverly a fait rire jusqu'aux larmes dans le role du bon sujet Tag. L'Enfant Gaté terminé ; M. Last a paru sur la scène. Des applaudissements nombreux ont dû lui prouver l'intérêt qu'on lui porte. M. Last a exécuté sur le piano les variations du célèbre Kalkbrenner, sur l'air nationel *Rule Britannia*. Ces variations nous ont paru fort difficiles, M. Last n'a eu qu'à se louer du public, qui lui-même a pu en dire autant de M. Last. Il était déjà tard. Notre devoir nous a forcé de quitter ce théâtre pour nous rendre à l'opéra. Nous n'avons pu voir ni le Somnambule, ni une farce ayant pour titre *Méprises de tous les côtés*, mais nous avons appris que ces piéces ont entièrement satisfait l'auditoire.

M. Last publie lundi prochain la seconde livraison de *L'Echo du Vaudeville*. On s'y abonne au bureau de notre journal et au théâtre français chez M. Last. Nous reviendrons sur cette seconde livraison.

THÉATRE FRANÇAIS. Après avoir vu jouer Madame Darcey dans l'héritière, après avoir eu pendant une heure les oreilles écorchées par cette dame, nous avions juré de ne plus parler d'elle, pour ne pas lui répéter qu'elle est détestable actrice et pitoyable chanteuse, ca, nous avions lieu d'espérer que par égard pour le public elle ne se montrerait plus désormais sur la scène ; mais puisque Madame Darcey n'a pas craint de nous représenter la fille d'Harpagon, nous ne craindrons pas à notre tour de répéter à Madame Darcey que, Mlle Brochard en comparaison d'elle, est

une actrice admirable et qu'il faut qu'elle ait aussi peu de bon sens qu'elle en paroit avoir pour s'obstiner à vouloir jouer la comédie. Ceci dit, parlons de l'Avare. Le role d'Harpagon convient peu au physique de Préval dont la rotondité n'est pas naturelle dans un avare, du reste Préval joue bien ce rôle et il la prouvé dans la dernière scène du 4me acte. Darcy a été mieux que de coutume dans le rôle de léante. M. Allix a une assez bonne figure de commissaire; et Mlle St. Ange a mérité les applaudissements qu'elle a obtenus dans le rôle de Frosine. Les honneurs de cette soirée doivent être partagés entre Laporte et Mlle Léon. Laporte jouait dans trois pièces. Il remplissait dans l'Avare le rôle de maitre Jacques, celui de M. De Givry dans la Belle Mère et celui de M. Champagne dans la pièce de ce nom; Laporte a été dans ces trois rôles au dessus de lui-même, son comique a toujours été vrai et exempt de ces charges qu'il se permet quelquefois, si nous en exceptons cependant la scène de la bougie dans l'Avare, scène qui serait mieux placée sur les tréteaux de Bobêche, que partout ailleurs: Quand à Mlle Léon elle nous a représenté Marianne avec un très bon ton de comédie et a fort bien joué le rôle de la belle mère. Tout le monde avait dans cette soirée les yeux de Duversin qui s'est montré digne époux d'Elisa. Madame Degligny et le charmant petit Jules St. Ange ont contribué à l'ensemble de ce joli vaudeville du plus spirituel de nos vaudevilistes. Sidalie a rempli avec malice le role de Suzanne et nous a fait oublier que le Baron de Finderleck avait dans Mlle Brochard une nièce bien mauvaise. En attendant le début de Mlle Duparc qui doit bientôt avoir lieu, on sa donner de nouveau *Les manteaux*, pièce très spirituelle parfaitement jouée par Laporte, Préval, Pelissié et Mlle St. Ange.

Théâtre de l'Opera.—Avant de parler de l'heureuse arrivée de Mad. Pasta à Londres, nous allons nous occuper du ballet de la naissance de Vénus. Il nous reste à dire comment nous trouvons les décorations, et nous dirons franchement qu'elles sont loin d'être bien peintes. Le premiers plans sont en tout semblables aux derniers, et de là point d'illusion. La mer est assez bien imitée, mais telle est grande la négligence des personnes préposées aux machines, que depuis la seconde représentation du nouveau ballet on n'a pas encore songé à réparer une déchirure qui se trouve positivement ou beau milieu des ondes. L'arc-en-ciel est très mal fait et ne ressemble nullement à un arc-en-ciel. La décoration du second acte est encore plus fautive que celle du premier acte; il faut que le ballet de Mr. D'Egville ait été bien joli par lui-même pour obtenir un succès égal à celui qu'il à obtenu, surtout quand à d'aussi pauvres décorations se joint une musique aussi pauvre que celle du sieur Bochsa. Mlle. Brocard beaucoup mieux rendu la dernière fois la scène où son fils la menace de la quitter; Coulon, Théodore et Leblond ont très bien dansé.

Les heures ont été plus en mesure; nous n'en dirons pas autant *des plaisirs*, car Mlle. *Mariette* a surpassé cette fois Mlle. Levasseur que nous disions *être le plaisir le plus fâde et le plus maussaude que nous ayons jamais connu*........ Samedi dernier Mlle. Mariette faisait les honneurs du bal champêtre, ils eussent été mieux faits par toute autre que par elle. Mlle. Mariette à force de rouge et de blanc croit sans doute dissimuler son âge, ses efforts sont infructueux; à travers la couche épaisse qu'elle se met sur la figure, on apperçoit encore les rides précoces de son front. Nous l'en avertissons dans son propre intérêt. Mlle. Mariette trouvera peut-être que nous ne lui avons pas assez *doré* la pilule, qu'elle se rappelle que ce n'est pas notre habitude; nous avons dit qu'elle était bien, quand elle a été bien, nous dirons qu'elle aura été mauvaise quand elle l'aura effectivement été. Mr. D'Egville prépare un nouveau ballet; courage Mr. D'Egville, il n'y a que le premier pas qui coûte, et qui l'a fait comme vous, ne doit pas craindre d'avancer!

De même qu'il n'y a pas d'expression pour dire combien madame Pasta a été sublime dans le rôle de Romeo du bel opéra de Zingarelli, combien madame Caradori l'a merveilleusement secondée; de même les expressions manquent pour rendre combien il signor Destri a été au dessous de l'acteur le plus détestable et la signora De Angeli au dessous de la plus pitoyable actrice. Si c'était une chose absolument nécessaire de faire jouer le rôle de Matilda par une mauvaise actrice, était-il besoin d'aller chercher la signora De Angeli et l'administration n'avait-elle pas madame C....! Si le rôle de Capelli devait être mal chanté, Deville à son tour n'était-il pas là?.... Nous engageons l'administration de l'opéra à se montrer plus avare de médiocrités et à ne plus exposer il signor Destri et la signora De Angeli à être victimes des marques d'improbation donnés par le public, car ce monsieur et cette dame pour être mauvais sur la scène, peuvent être partout ailleurs de fort bonnes personnes. Les chœurs de Romeo pourraient être mieux éxécutés. Porto est convenablement placé dans le rôle de *Gilberto*. On ne saurait disconvenir que madame Pasta et madame Caradori dans les rôles de *Romeo* et de *Giuletta* ne soient les protogonistes de la pièce. Le dernier acte surtout est admirablement rendu par madame Pasta. Il est difficile de mieux chanter qu'elle ne l'a fait mardi le bel air *Ombra adorata aspetta*. Le public lui a fait répéter et cette fois la salle a été ébranlée par des applaudissemens légitimes. Quoique nous ayons déjà parlé de cette opéra l'an dernier, nous y reviendrons encore, ainsi que sur celui d'Othello qu'il nous a été impossible de voir jusqu'à présent.

Le ballet de *la naissance de Vénus* a terminé la soirée de mardi. Il a été aussi bien exécuté que de coutume. Nous y avons vu avec plus de plaisir Mlle Genevaux. Cette jeune danseuse fait des progrès sensibles: Sa tournure est gracieuse, son maintien charmant. Ce que nous disons été dit samidi dernier par un observateur de

beaucoup de gout, car, ce même observateur disait que Mlle * * * que nous voulons bien ne pas nommer pour cette fois, dansait très mal. En parlant de ces divers ballets, nous ferons, compliment à Monsieur Isidore. M. Isidore est la coeffeur des Grâces, et les Grâces auraient tort de se plaindre de Monsieur Isidore. C'est le *plaisir* de Londres. Plusieurs nouveaux opéras et un nouveau ballet sont en répétition, décidement l'opéra ne peut manquer d'avoir la vogue. X.

UNE ROSE A UN FRÉLON.

" Fuis, insecte inutile! crois tu que l'aurore ait entr'ouvert pour toi mes pétales humides de rosée? Fuis; je n'attendais pas les baisers stériles que tu offres à ma jeunesse. Je les refuse; ils me sont insupportables; et sais-je d'ailleurs s'ils ne me privent pas de caresses plus tendres? Peut-être ta présence a-t-elle déjà éloigné de mon calice l'abeille industrieuse et féconde. J'ai entendu son léger bourdonnement autour de la tige qui me porte; les feuilles qui m'environnent ont frémi effleurées par son vol rapide, et son souffle embaumé est venu plusieurs fois se confondre aux parfums que j'exhale. Cependant elle s'est envolée; elle a porté ailleurs les hommages qu'il m'eût été si doux de recevoir, hélas! et peut-être mes couleurs seront-elles flétries avant que son retour soit venu me consoler des instans irréparables que tu me fais perdre. Va, tu n'avais pas besoin d'une aussi redoutable comparaison pour me paraître odieux. L'existence fugitive que le ciel m'a prêtée sera trop longue mille fois s'il faut la consumer dans tes bras, et je maudirai mes charmes qu'on admire, si c'est leur éclat funeste qui t'a entraîné vers moi. Cesse, ô cesse, te dis-je, tes efforts impuissans. Tu viens chercher l'amour et ne mérites que le mépris. Ton haleine mortelle dessèche les sucs nourriciers que me prodigue en vain la nature, et ton aiguillon perfide me blesse comme pour te venger de ne pouvoir me plaire.... Mais enfin tu te lasses de mon supplice ou de ta honte, tu me quittes, tu es parti, et je renais à l'espérance en attendant que je naisse au bonheur.

LA ROSE A L'ABEILLE.

" Viens, Abeille des prés et des parterres, viens reposer ici tes ailes diaprées, où le soleil fait briller tour à tour les mille couleurs qui naissent de sa lumière; déjà tes étreintes passionnées ont agité mon cœur; de ce moment la vie me devient précieuse. Fière d'être utile, heureux de te plaire, je me sens consolée des ennuis qu'il ma fallu souffrir. Je comprends la fin de mon être. Bientôt le liquide savoureux que tu puises à longs traits dans mon nectain humide, doit enrichir tes rayons abondans. De tes jeux et de mes plaisirs, va se distiller un miel plus doux que celui de l'hymette, ambroisie digne de la table des

dieux, et dont la céleste pureté atteste l'origine, le miel ne pouvait naître que de nos amours. Abeille légère, fille du Zéphir, de ce tendre ami de ma mère, prolonge, si tu le peux, les delices dont tu m'enivres. Assez long-temps j'avais désiré ta présence. Songe au vide cruel que me laisserait ton depart. Reçois, long-temps encore, les prémices de ma tendresse. Vainement, te plains-tu qu'un autre ait profané ma couronne virginale. Les sacrifices arrachés à ma faiblesse ne sauraient paraître à tes yeux des faveurs obtenues de mon amour. Ta jalousie ne peut me reprocher des torts qui ne sont pas les miens. Libre de disposer de moi-même, je n'eusse rien donné ; j'avais pressenti et j'attendis ta venue....Mais déjà le frémissement de tes aîles m'annonce ta fuite prochaine. Tu t'arraches à mon sein et me laisses gémir sur un précoce veuvage; mes sœurs vont recueillir tes inconstantes caresses ; demain, peut-être, tu reviendras vers moi ; demain je ne serai plus."

MES ADIEUX A LONDRES.

Adieu, belle et vaste cité,
Où les efforts de l'art surpassent la nature,
Du sol et du climat surmontent l'apreté,
Et font de tes remparts la force et la parure !
Adieu, penseurs hospitaliers !
J'ai vu, de vos nombreux et féconds ateliers,
Emaner des trésors, éclore des miracles ;
Dominateurs des lieux, des tems et des obstacles,
Adieu nobles fils d'Albion !
Je viens de saluer le berceau de Newton,
Vive, image du dieu qui créa la lumière.
J'ai, de l'illustre et malheureux Milton,
Arrosé de mes pleurs la demeure dernière.
Pour bannir loin de moi ce souvenir amer,
Je voulus du théâtre éprouver l'influence ;
De Vénus j'y vis LA NAISSANCE.
Je crus revoir Paris sans traverser la mer.
Je crus renaitre aux jours où Terpsicore
Avait pour desservants *Noverre* et *D'Auberval.*
D'Egville en fut l'ami, dès sa brillante aurore ;
Il en est aujourd'hui le plus digne rival.
Vengeur de Citherée et de son peintre habile,
Brave Anglais ! du sombre Zoïle
Tu viens, d'anéantir les coupables efforts.
Tu réduits le monstre au silence.
La déesse est l'objet de tes joyeux transports ;
On voulait l'inhumer en France ;
Elle triomphe sur tes bords.

Mlle Adelaide de Savornin.

De l'Imprimerie de C. Richards, 100, St. Martin's Lane, Charing Cross.

LE

MERCURE DE LONDRES.

PAR

MR. F. CHATELAIN.

1ère année—No. 12me.—Samedi 13 Mai 1826.

AVIS.

M.M. les souscripteurs dont l'abonnement finit aujourd'hui, sont priés de vouloir bien le faire renouveller, pour éviter tout retard dans l'envoi de notre feuille.

Le bureau du Mercure de Londres, est transféré No. 17, Maddox Street, Hanover Square. Il est ouvert tous les jours de midi à 4 heures. F. CHATELAIN.

ACADÉMIE FRANÇAISE.

MICHAUD.

Est auteur des *croisades* et rédacteur propriétaire de *la quotidienne.* La quotidienne regarde l'histoire des croisades comme la meilleure production du siècle, et M. Michaud est entièrement de l'avis de la quotidienne.

LAYA.

Quand M. Laya voudra-t-il bien donner signe de vie? Depuis *les derniers momens de la présidente de Tourvel heroïde d'un assez mauvais genre,* nous n'avons entendu parler de lui que comme nous en parlons aujourd'hui, *id est,* pour ordre. Le silence de cet académicien date de 1799......attendons son réveil......

la belle au bois dormant, a dormi 100 ans, si l'on en croit *l'histoire.*

LAPLACE.

Il est bon que tu saches, lecteur, que depuis une ordonnance de 1816, on trouve de la place à l'académie.

MONTESQUIOU.

Mirabeau disait de lui: "*méfiez-vous de ce petit serpent, il vous séduira.*"......Mirabeau parlait en prophète: l'abbé Montesquiou est un serpent venimeux qui rampe tout autour du cœur, jusqu'à ce qu'il en ait trouvé la porte.

On peut le placer dans le voisinage de M.M. Villar et D'Aguesseau.

VILLEMAIN.

L'histoire de Cromwell est le plus beau titre littéraire de M. Villemain, et si l'on ne considérait que la jeunesse et le beau talent de l'auteur, on serait en droit d'attendre encore beaucoup de lui; malheureusement il s'est placé dans une de ces positions fausses où il ne lui sera plus permis d'écrire l'histoire, genre de composition qui demande tant d'indépendance. M. Villemain, qui envisage si bien les effets et les causes, aurait dû comprendre que le rôle politique qu'il joue depuis six ans, est incompatible avec les devoirs d'un historien. Quel droit a-t-il de compter désormais sur lui-même et sur les suffrages du public, quand il a eu la faiblesse d'accepter un diplôme de *bon homme de lettres*, quand il a fait cause commune avec l'aristocratie, aux dernières élections académiques? L'IMPARTIAL.

32 et 8 font 40.*

LAPLACE.†

(*Pierre Simon, le marquis*)

Né à Beaumont en Ange, près de Pont l'évêque, le 23 mars 1749.

Goûte la béatitude
Au sein des quarante élus,
Tu dois avoir l'habitude
D'être avec des *inconnus*.
Ces messieurs par leur stature
Offrent une ample pature
A tes doctes appetits;
Avec eux, tu peux sans peine
Connaître à fond le domaine
Des *infiniment petits*.

---

* Voir notre 8ème numéro, page 145. † Notre numéro de ce jour.

LAYA.*

(Jean-Louis.)

Né à Paris, en 1764.

"On peut-être honnête homme et faire mal les vers."

Boileau.

MONTESQUIOU.†

(*François-Xavier-Marie-Antoine, Abbé de*).

Né en 1787, au château de Marsan, près Auch.

Monsieur l'abbé vous n'ignorez de rien
Oncques ne vis mémoire si féconde.

(J. B. Rousseau.)

MICHAUD.‡

(*Joseph.*)

Né à Bourges en Bresse, en 1771.

Le soleil elevant sa tête radieuse
Jette un regard d'amour sur la terre amoureuse.
Tudieu! que c'est beau! .... pends-toi, Mascarille.

PASTORET.§

Emmanuel-Claude-Joseph-Pierre-Marquis.)

Il y a du chat et du veau dans cette tête, mais le veau y domine. (*Le Prince de Talleyrand.*)

QUELEN.‖

(*Hyacinthe-Louis, Comte de*)

Archevêque de Paris.

Par les grâces de la Duchesse d'Angoulême.¶

Né à Paris le 8 Octobre 1778.

Hier en traversant, j'ignore dans quel but
Le pont du Louvre et de l'Académie,
Au vieux cadrant qui meuble l'institut
J'entends sonner deux heures et demie,
Au même instant la tour de l'Auxerrois
Se fait entendre et compte jusqu'à trois;
Si, qu'en oyant l'une et l'autre *pendule,*
Je fus perplexe et puis me ravisant,
Non, tout va bien, dis-je, on sait qu'à présent
L'Eglise avance et l'institut recule.

---

* † ‡ Notre numéro de ce jour.
§ No. XI. page 161.
‖ No. X. page 146.
¶ Voir le No. IX. article sur le Tartuffe.

SOUMET.*

(Alexandre.)

Né à Toulouse en 1796.

Je suis sûr de ne plus manquer de beaux vers dans ma bibliothèque de St. Cloud. *(Louis XVIII.)*

VILLEMAIN.†

(Apel François.)

Main vile.
Fend des flots d'auditeurs pour aller à sa chaire.—*(Boileau.)*
LE FRANC PARLEUR.

NOM DES QUARANTE DE L'ACADEMIE FRANÇAISE.

AGUESSEAU (Comte d').
ANDRIEUX.
AUGER.
BAOUR (*dit* Lormian).
BAUSSET (Cardinal de) *décédé.*
BONALD (Vicomte de).
CAMPENON.
CESSAC (Comte de).
CHATEAUBRIAND (Vicomte de).
CUVIER (Baron)
DACIER.
DARU (Comte).
DELAVIGNE.
DESTUTT DE TRACY (Comte).
DROZ.
DUVAL.
FRANÇOIS (Comte).
FRAYSSINOUS (Evêque d'Hermopolis).
JOUY.
LACRETELLE.
LAINÉ.
LALLY TOLLENDAL (Marquis).
LAPLACE (Marquis).
LAYA.
LEMERCIER.
LEMONTEY.
LEVIS (Duc)
MICHAUD.
MONTMORENCY (Duc) *décédé.*
MONTESQUIOU (Abbé).
PARCEVAL-GRANDMAISON.
PASTORET (Marquis).
PICARD.
QUÉLEN (Comte, Archévêque de Paris).
RAYNOUARD.
ROGER.
SÉGUR (Cmte).
SOUMET.
VILLAR.
VILLEMAIN.

Notre revue commencée le 14 Mai 1825 est terminée aujourd'hui 13 Mai 1826.‡ Chaque année, dans le dernier numéro du mois de Décembre, nous consacrerons un article nécrologique à ceux de M. M. les membres de l'académie qui seront décédés et nous parlerons du mérite littéraire de leurs successeurs, *si toute fois mérite il y a.* F. CHATELAIN.

---

* No. IX. page 130. † Notre numéro de ce jour.
‡ Notre prochain numéro portera l'indication de 2ème année.

LE VERRE D'EAU SUCRÉE ET LA REVUE ENCYCLOPÉDIQUE.

Un de nos savants des plus recommandables, déjà avancé en âge ayant entendu parler de l'ode de lord Byron sur la bataille de Waterloo, publiée à Londres en Français par l'un de nos jeunes littérateurs qui promettent le plus à la postérité (M. Aristide Guilbert)* se présente dernièrement à Paris au bureau de la revue encyclopédique rue d'Enfer et demande si la revue a rendu compte de cette ode.—De quelle dimension est-elle, lui répond son interlocuteur, elle n'a je crois que six strophes—Monsieur, elle n'en a que cinq, mais elle est suivie de notes du plus grand intérêt—Enfin, Monsieur, combien de pages contient cette publication nouvelle?—28 pages, Monsieur.—28 pages! qu'est-ce que 28 pages?—Mais, Monsieur, c'est beaucoup plus que le prétendu hommage rendu au général Foy par votre prétendu grand littérateur Mr. A. Julien de Paris, le quel prétendu hommage a cependant trouvé place dans votre revue, car je l'ai lu à Londres chez le rédacteur du petit Mercure, auquel votre directeur l'avait envoyé séparement avec cette légende: *à l'auteur du petit Mercure à Londres*, et sur cette feuille séparement envoyée on lisait la mention suivante:

Extrait de la revue Encyclopédique (83 *Cah. T. XXVIII.*) *septième année, seconde série, Novembre* 1825.

Et cette mention était dûment apostillée d'une grande note d'un très petit intérêt, puis qu'elle apprenait seulement de quelles matières était composée votre revue *dite* Encyclopédique.—Monsieur, tout ce que vous dites-là est possible, mais *nous ne connaissons pas l'auteur de l'ode dont vous parlez* et puisqu'elle ne comprend que 28 pages et que le résultat de la vente des deux exemplaires donnés aux journaux offrirait une somme fort modique; je puis vous certifier qu'il n'en sera pas question dans la revue—ah! Monsieur! vous le prenez sur ce ton! et bien, je vais rendre compte de votre conduite dans tous les journaux de Paris—Ne vous donnez pas cette peine, Monsieur. L'Article que vous ferez contre nous, ne sera pas inséré, nous avons 300* collaborateurs et il est impossible que parmi les rédacteurs des autres journaux, il ne se trouve pas, si ce n'est même un des collaborateurs de notre revue, au moins un ami de l'un des dits collaborateurs.—S'il en est ainsi, Monsieur, je m'adresserai à un journal publié en Angleterre.....—Nos précautions sont encore prises de ce côté. D'abord nous échangeons avec le *petit*

*. Voir le No. IX. de notre journal page 182.

† Gasçonnade de journaliste. Si le bataillon sacré des 300 écrivait dans la revue, il y aurait moins de monotonie.

Mercure, moyennant un schilling par mois, qu'il nous remet pour le port, quoique ses numéros nous parviennent *francs de port* et que son journal se vende quatre guinées par an, tandisque le nôtre ne vaut pas cela, *à beaucoup près*, et même, si je ne me trompe, notre revenu s'est augmenté de six *pences* depuis que le petit Mercure est devenu Mercure de Londres;* ensuite nous allons échanger avec un nouveau journal Français, *Le Furet, publié par M. Mars*, et le dit échange sera fait encore moyennant 1 schilling; Puis en rendant compte des journaux Anglais nous ne dirons pas, par exemple, "*the Panoramic Miscellany* est un mauvais journal," car, entre nous, je vous assure qu'il n'est vraiment pas méchant, mais nous dirons que Mr. Thellwall avec lequel nous échangeons *gratis* est un homme de beaucoup d'esprit† et il nous gratifiera dans son 4me numéro d'un article dans le quel il *extolera* notre mérite, et portera jusqu'aux nues la revue Encyclopédique: vous voyez bien, monsieur, que vos efforts pour nous nuire, seraient superflus—je ne demande pas à vous nuire, Dieu m'en préserve, mais je persiste à faire connaître la vérité, et si, comme je n'ose le croire, le Mercure de Londres se refuse à insérer l'article que je lui enverrai, je ferai parvenir cet article au *Morning Chronicle*, au *Globe*, à *l'Examiner*, à la *Literary Chronicle*, au *Macclesfield Herald*, et je ne doute pas que mon article ne soit inséré.—C'est ce dont je doute fort—Nous verrons.

La conversation jointe à l'air lourd qu'on respire à peine dans le bureau de la rue d'Enfer, avaient singulièrement echauffé le défenseur de M. Guilbert qui persistait cependant à attendre l'arrivée du directeur principal. Pour se rafraîchir un peu il fit demander au café voisin *un verre d'eau sucrée;* de son côté, son antagoniste, lui apporta le dernier numéro de la revue. "Quoi, s'écria le garçon du café, *un verre d'eau sucrée* et *la révue encyclopédique!* . . . . pour le coup voilà un homme perdu, il aura bien de la peine à digérer tout cela."

Et en effet le lendemain à 10 h. du matin le garçon en venant chercher et son verre et son plateau, trouva notre bon vieillard endormi. Il lui demanda si son sommeil avait été paisible, le vieillard répondit que jamais sommeil n'avait été plus doux . . . . *qu'est-ce que cela prouve?* . . . . Cela prouve que la revue au lieu d'être maligne ou maline, est on ne peut pas plus bénigne.—L. S.

Cet article nous ayant été adressé de Paris, nous avons cru devoir l'insérer.—Note du Rédacteur du Mercure de Londres.

---

* Cette conversation avait lieu avant l'arrivée de notre numéro du 29 Avril.

† Page 73 de notre journal, nous avons dit que Mr. Thellwall était l'un des hommes les plus recommandables de l'Angleterre.

ERRATA.

On lit dans notre dernier numéro page 163.

.... Paraisons, montrons-nous dans les rangs
Comme les successeurs de Corneille *ou de* Molière . . .

Nos lecteurs savent quelle est notre aversion pour les vers de treize, quatorze, et quinze pieds, nous les prions donc de vouloir bien lire tout bonnement:

.................*Montrons-nous dans les rangs*
Comme les successeurs de Corneille ou Molière....

Notre vers débarassé de la vilaine particule *de* n'en marchera que mieux, quoiqu' avec un pied de moins.

Notre article intitulé: *Préface de l'éditeur* est signé VÉRIDIGNE, au lieu de VERIDIQUE. L'article des *Ocios* que nous avons cité renferme neuf fautes. 1ère ligne, EST' AN au lieu de *están;* 4ème ligne DEGRADARTE au lieu de *degradarse;* 5ème EQUIVALDRIA au lieu de *equivaldría;* 7ème ligne VERGOUZANTE au lieu de *vergonzante;* 8ème ligne GELPES au lieu de *golpes;* 9ème ligne COUVITE au lieu de *convite;* 16ème ligne VIANE au lieu de *viene;* 26ème ligne MONTENER au lieu de *mantener;* 32ème ligne enfin DI au lieu de *de.* Notre revue théâtrale contient aussi beaucoup d'erreurs: par exemple, page 171. avant dernière ligne. CONSERVATIÈRE pour *conservatoire;* page 176 ÇA pour *Car;* page 177 LÉANTE au lieu de *Cléante;* OU *beau milieu des ondes* pour *au* . . . . .; Mr. Isidore est la coëffeur des grâces pour le coeffeur . . . . . &c. &c.

Nous comptons sur l'indulgence de nos lecteurs pour vouloir bien nous pardonner cette multitude de fautes typographiques, et dans notre intérêt et dans celui de notre imprimeur, nous les avertissons qu'elle ne doit être attribuée qu'à la négligence de la personne, chargée par nous de corriger nos épreuves, que souvent, nos occupations nous empêchent de voir.

F. CHATELAIN.

ROYAUME DU PAPE.

Il faut que chacun s'amuse; le pape est convaincu de la vérité de ce peu de mots, et comme il s'ennuie de toujours faire baiser sa mule,* il vient de s'aviser ces jours derniers de fabriquer un nouveau saint.

Le successeur des Césars, bien persuadé que, *une fois morts,* les pauvres d'esprit vont droit en Paradis, s'occupe aussi d'une nouvelle canonization, celle de S. M. Charles X.

Voici le programme de cette future cérémonie: St. Hubert, faisant les fonctions de grand veneur ira chercher le nouveau néophyte. Charles X., d'abord représenté par St. Nicodême (à cause de la grande conformité de caractère que le pape a trouvé entre ces deux illustres personnages) recevra les hommages du pa-

* La mule du pape. Voir notre 5 numéro, page 70.

tron des chasseurs. Après les premières félicitations, St. Hubert reprochera doucement à St. Nicodême d'avoir laissé le soin de son royaume à St. Gérand peu faits* pour se concilier les esprits; St. Nicodême pour justifier son commettant remettra les cinq plaies à la discrétion de St. Hubert. Celui-ci satisfait donnera St. Louis à St. Fiacre pour aller chercher le roi à St. Cloud. Charles X. escorté de St. Blaise, de St. Ignace et de St. Boniface ira faire un pélérinage à St. Côme pour le remercier de l'avoir comblé de ses faveurs pendant son séjour sur la terre. Ce tribut de reconnaissance payé, le nouveau saint sera reçu à la porte du Paradis par St. Pierre auquel il montrera une contre-marque signée: St. Polycarpe. A la vue de ce billet, St. Pierre priera St. Paul de faire annoncer par l'Ane de Balaam, l'admission dans le royaume des houris de S. M. le feu roi de France, sous de nom de Nicodême Charles X.

Cette auguste cérémonie achevée; il y aura grand galas chez Papa Jupiter; ce galas sera suivi d'un concert, et d'un bal auquel on ne pourra être admis *qu'avec une mise décente.* Le ban et l'arrière ban des vierges et des déesses seront convoqués. St. Médard se chargera comme de coutume des raffraichissements. Pour cette soirée seulement, St. Saturnin remplacera St. Pierre dans les nobles fonctions de portier du Paradis; St. Pierre ayant manifesté le desir d'ouvrir la danse avec Vénus.

Une illumination en verres de couleurs ajoutera aux charmes de cette fête, dont nous rendrons compte dans un prochain numéro.

St. Thomas.

Nᴬ Tandis qu'on prépare à Rome la canonization de Charles X.; ce grand roi de France et de Navarre vient de faire une bien belle action . . . . il a suivi le quatre de ce mois la procession du jubilé cérémonie tirée du Paganisme.

F. Chatelain.

Chaque semaine produit de nouvelles améliorations à Londres, la ménagerie d'Exeter Change va être transportée à Regent Park.

THÉATRE FRANÇAIS.

Réprésentation au bénéfice de M. Cloup.

Lundi 15 Mai, présent mois.

Cette réprésentation à laquelle doit assister le célèbre auteur de Der Freschütz, *Carl Maria Weber*, se composera ainsi qu'il suit:

Les deux cousins, ou l'école du scandale, *vaudeville en 3 actes* imité de la comédie de *School for Scandal* de Sheridan.

M. Beaufils, comédie en un acte.

Et Carl Maria Weber en voyage, petit à propos à l'occasion d'un grand compositeur, en un acte mêlé de musique.

---

* St. Gérand peu faits . . . . pourquoi donc un s?

M. Daudel remplira le rôle de *Charles* dans *l'école du scandale*, et madame Daudel celui de *Finit* petit clerc d'avoué.

ARGYLL ROOMS.

Concert de M. Nicholson.

Ce concert avait attiré mercredi soir l'élite de la société de Londres. L'ouverture de *Romberg* a été parfaitement éxécutée. Une grande scène de Der Freischütz, chantée par M. Sapio a été suivie des applaudissemens les plus vifs. Les variations pour la harpe sur l'air *Rule Britannia* ont été assez bien éxécutées par Miss Binfield, mais ont paru dénuées de charmes ; ces variations sont arrangées par le sieur Bochsa qui est parvenu à faire d'un des plus jolis airs, un air insipide. Les honneurs de cette soirée doivent se partager entre le bénéficiaire, madame Caradori Allan et M. Bellon. Lequel de ces trois artistes a recueilli le plus de suffrages, serait une question aussi difficile à résoudre que celle qui aurait pour but de dire, si c'est la première ou la seconde fois, que madame Caradori a le mieux chanté son air " *Una voce poco fa.*"

L'orchestre était conduit par Spagnoletti, est-il besoin d'ajouter qu'il a été parfaitement conduit?

La soirée ne s'est terminée que jeudi matin et personne ne s'est plaint de sa longueur. X.

LA GUIRLANDE.

Traduit de l'Anglais de Prior.

Des bosquets le matin choisissant les prémices,
La rose, l'hyacinthe et l'œillet somptueux,*
Je me disais : Chloé, mon amour, mes délices,
Chloé de ma guirlande ornera ses cheveux.

J'ai placé sur son front la guirlande nouvelle,
Charmée, elle en vantait, les nuances, l'odeur ;
Moi, je disais tout bas : Mon amante est plus belle,
Son haleine est plus douce, elle a plus de fraîcheur.

Tout le jour, à l'envi, les bergers, les bergères
Répétaient, de ces fleurs admirant l'incarnat :
Belles on les voyait sur leurs tiges légères,
Mais le lys de son teint leur donne plus d'éclat.

Le soir en détachant la guirlande chérie,
Chloé, ciel ! d'un soupir j'ai vu frémir son sein ;
Chloé regarde....hélas ! l'hyacinte flétrie
Et la rose et l'œillet échappent de sa main.

* On pourrait mettre : et l'œillet *orgueilleux*, mais cette épithète ne rendrait pas aussi bien l'expression anglaise que le mot *somptueux*.

Une larme a coulé ; larme silencieuse
Qui d'un triste penser exprime la langueur,
Tu dis plus que la voix éloquente et trompeuse,
Qui voudrait emprunter le langage du cœur.

Je savais tout : Pourtant, recourant à la feinte,
O mon amour, lui dis-je, une larme !...pourquoi ?
D'où provient le chagrin dont ton âme est atteinte !
En suis-je cause ? Dis...ma Chloé, réponds-moi.

Chloé baissant les yeux, s'attendrit et soupire
Puis explique en ces mots, son secret sentiment :
Ami, vois à mes pieds, tout ce que je puis dire
Est là...cette guirlande...hélas ! quel changement !

De nos jours fortunés la fugitive aurore
Des filles du printems a la fragilité,
Le souffle du matin les avait fait éclore ;
Un rayon de soleil a détruit leur beauté.

Hier, un essaim d'amours voltigeait près d'Estelle,
Ame de nos concerts, elle en était l'orgueil ;
Lente, la cloche sonne....hélas ! c'était pour elle
Et je n'eus que le tems d'embrasser un cercueil.

A se bercer d'espoir, le jeune âge s'amuse,
Quand l'étoile en fuyant lui prédit son destin ;
Damon, ne tarde plus, fait redire à ta muse
De la triste Chloé, le trop juste chagrin.

F. Chatelain.

POUF.

On dit entrer *à pouf* au spectacle, par exemple, pour exprimer l'action de celui qui par ruse s'introduit dans la salle, en oubliant de payer ; dans ce cas *pouf* est adverbe ; mais dans le cas suivant il est substantif. Exemple :

Le lundi 2 mai 1826 madame D****chi, madame D**al et madame D***bre écrivent de leur domicile 13 Princes street, Cavendish square à M. *** de leur envoyer *du champagne, des glaces, des gâteaux, &c. &c. &c.*, le tout pour huit heures le même soir, ayant un bal chez elles où la meilleure société doit se rendre. Le dit jour, à peu près à la même heure, elles prient un de nos meilleurs musiciens de venir chez elles à la dite heure de 8 heures précises, et d'amener avec lui...... un orchestre.

Huit heures arrivent et avec elles glaces, sorbets, champagne, musiciens, gentlemen ou *se disant tels* et prétendues ladies. Les tables d'écarté sont posées, on s'y place et remplace à tour de rôle, l'argent, les raffraichemens, tout circule.

A six heures du matin, madame D****chi prend le bras de M. V***, madame D***al celui de M. E**** et madame D***bre

accompagne ses deux amies. Après avoir pris l'air et s'être reposées avec leurs gentils troubadours, madame D****chi et madame D***al prennent...... la poste et madame D***bre prend congé de ses deux camarades.

M. *** envoie chercher à 8 heures du matin le mardi 3 mai le prix des bouteilles de champagne, &c. &c.; M. **** envoie demander ce qui lui est dû pour avoir joué toute une nuit du violon ......On ne trouve plus nos dites dames.

Comment appeller l'action à laquelle ont cooperé les dites trois dames...... UN POUF.

Voila le cas où le mot *pouf* devient substantif. X.

Na. Comme le *pouf* dont nous venons de parler est malheureusement trop véritable, nous allons dire qu'elle en a été les suites. On a fait poursuivre les dites trois dames, deux étaient déjà hors des atteintes de la justice; la plus innocente a été arrêtée et mise en prison ; sa beauté a attendri ses persécuteurs, d'autant plus, que n'ayant rien, elle ne pouvait rien restituer, elle est donc sortie de prison. Mais comment qualifier la conduite de M.M. V. et E., les bons amis de ces dames, qui possesseurs d'une fortune assez ronde n'ont pas craint de faire partie d'un complot tendant à escroquer *champagne, gâteaux, glaces, &c. &c.* et à abuser de la confiance de musiciens estimables, mais pas assez prudents?.....en France ceux qui se seraient rendus complices d'une pareille action, seraient appelés *escroqs* et seraient jugés comme tels?...... En Angleterre, nous pensons que ce doit être de même. Nous rappellons donc à ces messieurs, qui ne sont qu'égarés, nous aimons à le croire, qu'une conduite semblable à la leur est inexcusable, et que, lorsque l'on se rend le compagnon volontaire de femmes *d'une vertu plus que problématique*, on doit supporter sans se plaindre et surtout payer les sottises qu'elles vous font faire. F. CHATELAIN.

On lit dans le *Furet* journal publié par M. Mars les quatre vers suivants qui nous ont paru renfermer une idée heureuse.

VERS.

Pour être mis sous le portrait de M. D'EGVILLE.

Ses traits peignent son caractère:
Bon, généreux, mais violent;
Pour l'âme et l'honneur, c'est Noverre,
C'est d'Auberval, pour le talent.

LE CHEVALIER DE SAUVIGNI

(*Extrait du Furet.*

STERNE.

Sterne peint l'homme en ayant l'air de ne chercher qu'à amuser ses lecteurs, qu'à se jouer d'eux et de lui-même; en paraissant uniquement occupé à étudier ses sensations, ses goûts, ses pen-

chans particuliers, à se rendre un compte exact et minutieux des émotions qu'il éprouve et des hazards qui les font naître. Moraliste d'autant plus persuasif qu'il raconte et n'enseigne pas; satyrique d'autant plus malin que c'est en agitant les grelots de la Folie qu'il décoche ses traits les plus acérés; narrateur d'autant plus pathétique qu'il met plus de simplicité dans ses paroles et semble contenir davantage sa pénétrante sensibilité qui se trahit par des réticences; bouffon d'autant plus divertissant qu'il l'est sans le vouloir, et qu'il ne fait que céder à l'humeur joviale dont il est animé; enfin auteur d'autant plus aimable qu'il cause toujours, et ne compose jamais.

SUR M. LE DUC DE * * *.

Ce que chacun répète au fond toujours est faux.—
Comment? De le prouver vous seriez fort en peine?—
Moi, point du tout, je le prouve en deux mots,
Ne dit-on pas qu'Arthur est un grand capitaine! G.

PETIT DIALOGUE.

Sosthène de la Rochefoucault. Il faut que vous me fassiez un plaisir, M. Rossini.

Rossini. Lequel, s'il vous plait?...

Sos. Ce serait de faire accepter à M. Blanchard sa démission.

Rossini. Blanchard, le décorateur des Italiens?

Sos. Lequel donc? les aéronautes ne sont pas de ma compétence.

Rossini. Comment vous voulez remercier un artiste de talent, un homme aussi assidu au travail, un excellent père de famille.

Sos. Lui-même......vous me refusez ce plaisir......

Rossini. M. Sosthène, mon cabriolet est en bas; donnez-moi une gratification de mille francs à porter à cet artiste, à la bonne heure, mais vouloir me rendre porteur d'une démission... ah!...

" ....Ah!...je n'ai mérité
Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

Nonobstant ce refus qui aurait dû éclairer M. Sosthène, Blanchard a été remplacé par l'inévitable M. Cicéri. M. Cicéri cumule cinq ou six *sinécures*, il a plusieurs administrations théâtrales, et donne de plus de charmans albums aux actrices...pourquoi faire?...je vous le demande?.. X.

OPERA.

Jeudi soir. Tancredi, Madame Pasta, Mde Caradori et Curioni, ont attiré une societé choisie, le bel opéra de Rossini a été très bien exécuté, mais hélas! Mde De Angeli!......

De l'Imprimerie de C. Richards, 100, St. Martin's Lane, Charing Cross.

